

L'HERMITE
EN BELGIQUE.

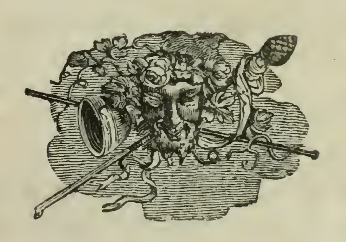
L'HERMITE

EN BELGIQUE,

PAR

UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME SECOND.





GALAUD ET Ce., LIBRAIRES-ÉDITEURS,

LONGUE-RUE-NEUVE, No 280.

—

1827.

L'HERMITE EN BELGIQUE.

MONS.

Parturient Montes.
(Horace.)

Neuf heures du soir sonnaient, lorsqu'après d'interminables détours dans les fortifications, la voiture dans laquelle je me trouvais s'arrêta vis-à-vis d'une porte d'architecture élégante que le cocher me dit se nommer la porte de *Nimy*. A peine retentissait encore sur le pavé le bruit du dernier pas des chevaux que déjà les deux portières de mon équipage étaient assiégées, l'une par un préposé qui exigeait la taxe d'usage pour me laisser pénétrer dans l'intérieur de la ville, l'autre par un commis de l'octroi qui, après la réponse négative faite au : *vous n'avez rien à déclarer* de rigueur, fouilla et refouilla avec une sollicitude toute fiscale les moindres recoins de mon fiacre. Pendant cette visite incommode, la lueur de la lanterne du portier se reflétant

sur les objets environnans me permit de lire, quoiqu'avec quelque peine, l'inscription suivante, placée au-dessus de la porte : *Vis multa sed consilium plura perficit.* Le génie en ceci a fait preuve de prudence, et s'il prévoyait que le gouvernement dût remercier une partie des siens à Utrecht pour leurs travaux, il a fort bien fait d'inscrire provisoirement en lettres d'or ce petit compliment qui du reste ne prouve rien, si ce n'est que son auteur n'était pas versé dans la connaissance du style lapidaire.

Après m'être débarrassé des deux espèces de personnages administratifs qui m'assaillaient, les portes roulèrent sur leurs gonds; en deux minutes je me trouvai dans la rue de Nimy et en cinq à l'*hôtel du Singe-d'Or*. J'y avais été adressé par un de mes amis, grand amateur des anecdotes presque scandaleuses dont fourmillent toujours les petites villes. Il m'avait prévenu que le maître de cet hôtel, homme jovial et raisonnant avec la même facilité sauces et littérature, beaux-arts et coulis, avait l'habitude de dîner avec ses hôtes et d'animer le repas par des saillies du terroir et le récit divertissant de ces petits événemens de société dont l'explosion se fait à peine sentir hors de l'enceinte des murs de l'endroit où

ils ont eu lieu. Le maître du *Singe* appela Philippe, son premier garçon, connu de tous les commis-voyageurs passés, présens et futurs; ce dernier m'ayant indiqué ma chambre, j'allai me coucher et bientôt m'endormis profondément, remettant au lendemain l'examen de la place forte dans laquelle je me trouvais.

Le bruit du fouet du cocher de la diligence de Namur qui stimulait l'apathie de ses coursiers dans la cour de l'hôtel, m'éveilla en sursaut à cinq heures du matin. La lourde machine se mettant en marche fit trembler les murs de la maison, et bientôt un silence profond succéda aux énergiques jurons du conducteur et aux hennissemens des chevaux. Le sommeil m'avait fui, je me levai, et tirant un cigarre de ma boîte, je me mis à la fenêtre où, en voyant s'évanouir lentement dans les airs la fumée ondoyante qui s'exhalait de mon Varinas, je ne pus m'empêcher de réfléchir sur *l'instabilité des choses humaines*. Insensiblement une rêverie vague absorbant entièrement mon esprit, mes idées se reportèrent vers le passé et je me figurai voir défiler devant moi ces aimables chanoinesses montoises qui faisaient choix d'une place de guerre pour séjour de leur chapître, prononçaient leur vœu de chasteté au milieu des hussards

et des grenadiers d'une garnison, et confondaient les vapeurs de la myrrhe et de l'encens avec les miasmes profanes des casernes et des corps-de-garde.

Un cicerone à soixante quinze centimes qui joint à ce métier de fainéant celui de porte-fallots, mais qui malgré cela ne vous donne pas beaucoup de lumières sur les objets que vous visitez avec lui, vint me prendre après le déjeûner et nous nous acheminâmes ensemble vers l'église de Sainte-Waudru. Je traversai l'extrêmité de la rue de Nimy, rue très-belle qui aboutit directement à la place d'Armes, je passai vis-à-vis de l'église de Ste-Élisabeth où figurent pieusement, au-dessus de la porte, deux sirènes, monstres tout-à-fait païens, l'une encuirassée et l'autre.... se peignant ! je jetai un regard de dégoût sur un édifice de chétive apparence dont l'entrée fermée par quelques ais disjoints et obstruée par les immondices, porte cette inscription pompeuse : PALAIS de justice, et j'arrivai enfin sur la place d'Armes.

Cette place très-vaste est irrégulière, mais ce défaut, loin de blesser la vue, semble ajouter à son étendue. L'hôtel de ville, édifice gothique assez beau se fait remarquer sur la droite, et sur la même ligne que l'*Aca-*

démie des Beaux-Arts, dénomination ambitieuse donnée à une simple école de dessin qui depuis son ouverture en octobre 1781 n'a encore produit aucun élève remarquable.

La vue qui se présenta devant moi, au sortir de la rue de Nimy, fut celle d'un bâtiment hideux, dont tous les jours sont masqués par des grillages en fer et qui est occupé par des boucheries dégoûtantes; des viandes saignantes servent de perspective aux voyageurs arrivant de l'intérieur du royaume. Au pied de ces boucheries se tient le marché aux volailles que traversent à chaque instant les chariots qui parcourent la grande voierie au risque d'écraser et marchands et chalands. On m'a dit que depuis quinze ans on se proposait d'élever une salle de spectacle en place de ces magasins de chair palpitante dont l'aspect dégoûtant et l'odeur nauséabonde vous font bondir le cœur; située au centre de la ville, cette salle attirerait les habitans qui fuient avec raison la bicoque enfumée où de médiocres acteurs, pour ne pas dire plus, viennent chaque hiver ruiner un directeur trop confiant; elle embellirait beaucoup la place, offrirait en cet endroit un coup-d'œil magnifique, procurerait aux amateurs un bon spectacle, enrichirait les directeurs qui viendraient l'exploiter,

et comblerait les vœux de tous les Montois qui, chaque jour, adressent de ferventes prières au ciel pour qu'un bon incendie les délivre enfin d'un théâtre si mesquin. Malgré tous ces avantages, il est à craindre cependant, si l'on met autant d'empressement qu'on en a montré jusqu'à présent pour réaliser ce projet, qu'il ne reçoive son exécution qu'en l'an 2140 au plus tôt.

D'un théâtre à une église qu'on m'épargne la transition, elle est moins nécessaire qu'on ne pense. Le vaisseau de l'église de Ste-Waudru est un chef-d'œuvre d'architecture gothique; la légèreté et l'élévation de ses piliers sveltes, la hardiesse de ses ogives, le fini de ses voûtes, font de cette église un des monumens les plus remarquables des Pays-Bas. On doit rendre des actions de grâce à nos Welches; ils n'ont pas encore imaginé de la barbouiller en blanc ou en jaune comme Ste-Gudule, la cathédrale d'Anvers, etc., etc. On devait d'autant plus le craindre que des gens ineptes ont vandalement plaqué sur un des côtés de cette église gothique une porte d'architecture moderne, ce qui cause une disparate du plus mauvais effet. Cette église non plus que les autres de Mons ne renferme aucune production d'arts remarquable si ce n'est

quelques statues de Delvaux, mais en très-petit nombre. La *Foi* et *l'Espérance* figurent aux deux côtés de l'entrée du chœur; quant à la *Charité*, les prêtres l'ont reléguée... derrière l'autel.

La flèche de cette église qui devait en couronner le portail caché dans la cour d'un particulier et dont les marches sont disjointes par l'herbe qui y croît et s'y multiplie, n'a pas même été commencée. J'en ai vu le dessin, elle eût parfaitement correspondu au reste de ce magnifique édifice qui fut commencé dans les premières années du 16e siècle par Jean Dethuin et son fils, tous deux architectes montois; leur famille n'est pas encore éteinte.

Les étrangers visitent le collége, nouvellement reconstruit, dont la façade, qui serait majestueuse sur une place de grande étendue, n'est que ridicule dans une rue de vingt pieds de large. La manie de la restauration dans cet établissement s'étendit jusqu'au personnel; on substitua au principal un ecclésiastique et peu-à-peu tous les professeurs laïques eussent été remplacés par des magisters à tonsure, si un *quos ego* venu d'en haut n'avait arrêté l'exécution de ce dévot projet. L'ancien régent est un homme de grand mérite, jadis professeur de l'école centrale du dépar-

tement de Jemmappes que n'a pas fait regretter le collége de Mons, et de laquelle sont sortis plus d'élèves distingués que n'en formeront jamais tous les petits séminaires, quoique dise ou fasse le *Courrier de la Meuse*. Non loin des murs du collége un modeste clocher surmonte un bâtiment d'assez jolie apparence. C'est une institution qui date d'environ huit à dix ans et porte le nom de *Sacré-Cœur de Jésus*. Cette dénomination mystique indique assez l'esprit qui doit y dominer, aussi je m'empressai de passer, sans y entrer, vis-à-vis de cet établissement.

L'Arsenal, l'hôpital militaire construit sur les dessins de Vauban qui mettait son ambition à garantir ses semblables non seulement du fer et de la flamme, mais encore des souffrances et de la mort, et la nouvelle caserne, ouvrage d'un architecte montois, M. Remy de Puydt, méritent l'attention des voyageurs. Cette dernière est un superbe monument et fait le plus grand honneur à son auteur.

Jadis il existait au nord de la ville une place de petite étendue, plantée d'ormes et de platanes alignés avec régularité. On s'est lassé de sa monotonie et on l'a remplacée par un *parc* comme l'appellent orgueilleusement les

bons Montois. Ce jardinet laisse sur ses extrémités des percées fort larges qui n'en font que mieux ressortir son exiguité, mais il paraît qu'en cherchant à cacher ce défaut par quelques massifs d'arbustes on eût masqué certaines vues, et l'on a sacrifié la beauté d'une promenade publique à des priviléges d'optique et à une aristocratie de perspective. Une statue d'Apollon, en plâtre, se trouve au milieu de ce parc, mais elle eut quelque peine à se maintenir sur son piédestal lors de son arrivée. Plus scrupuleuses que les jolies Bruxelloises, quelques Montoises dévotes et âgées s'offensèrent de ce qu'une feuille de vigne, de dimension scandaleusement exiguë, dissimulât mal ce que dame nature, sans consulter les pères de l'église, a étourdîment donné aux philosophes comme aux carmes chaussés ou non chaussés. Grande rumeur parmi les béates de Landernau; c'était indigne, c'était horrible, s'écriaient-elles; mieux eût valu même, à les entendre, ne pas mettre de feuilles du tout que d'en exposer une aussi petite à l'indignation des gens bien pensans. On s'assemble et l'on écrit à la régence une lettre minatoire dans laquelle on parle de briser la statue à coups de pierres si l'on ne remédie au scandale donné par le malencontreux Apollon.

Cette lettre reste, comme on peut le croire, sans réponse; on en écrit une seconde, une troisième et quelques pierres lancées pendant le silence de la nuit, avec une dévote gaucherie et une pieuse maladresse, semblent enfin vouloir préluder à l'opération fatale. Force fut alors de procurer à la maudite feuille de plâtre une exhubérance de végétation peu commune, et de feuille de vigne elle se transforma en feuille de chou, ce qui a rassuré les âmes timorées, mais nuit beaucoup, disent les artistes, à l'effet de la ligne serpentine.

Oubliant un des principes de M. Jacotot, commencer par le tout pour en venir aux détails, j'ai décrit les particularités de Mons sans en peindre l'ensemble. La ville, construite sur une colline (ce qui lui a donné son nom) est bien bâtie; ses rues sont larges, propres, bien pavées et bien éclairées; avantages que l'on doit à la sollicitude de l'administration municipale et qui sont du reste peu sentis et peu appréciés par ceux qui en jouissent quotidiennement. De quelque côté que l'on arrive à Mons cette ville offre à l'œil un amphithéâtre que surmonte une tour très-élevée servant de beffroi et que l'on nomme le *Château*. Cette tour fut commencée peu de temps avant le fameux siége que soutint Mons en 1691 contre

une armée commandée par Louis XIV en personne. Ce monarque, après s'en être rendu maître fit son entrée dans la place au milieu des ruines. Il est vrai que de ces cendres on vit renaître une autre ville presqu'entièrement bâtie à la moderne; il est vrai qu'on y vit s'élever de belles casernes et écuries, capables de loger douze à quinze mille tant hommes que chevaux, et plusieurs monumens publics : c'est le beau côté de la médaille. Sur le revers on voit que ce fut en chassant les bourgeois de leurs demeures, en s'appropriant leurs héritages qu'on se procura l'emplacement de ces beaux édifices; on voit que c'est à leurs dépens qu'on les construisit en leur faisant payer des taxes extraordinaires et contraires à leurs priviléges, et en s'emparant des revenus de l'état et de la ville sans en payer les charges. Mais qu'importent ces niaiseries? La prise de Mons fut une des actions qui valurent à Louis XIV le nom de *Grand!*

On remarque dans beaucoup de rues de petites armoires vitrées; une lanterne les signale aux fidèles. Ces chapelles à la Panurge renferment des madones. A l'époque des fêtes de la Vierge les innocens du quartier se réunissent le soir près de ces oratoires suspendus pour faire assaut de litanies et d'oremus en

son honneur, dernier reste de ce fanatisme espagnol implanté par les dominicains du duc d'Albe. Il existe aussi à Mons une confrérie dite *de la Miséricorde*, instituée jadis par le prince Henri-Ernest de Ligne. Cette institution ne mériterait que des éloges si elle n'avait conservé en fait de jongleries monacales un costume bizarre qui donne à ses initiés l'air de masques grotesques. C'est de l'un des membres de la même famille de Ligne que j'ai lu une lettre portant pour signature : *Louis de Ligne* PRINCE DU St-EMPIRE ROMAIN *et qui s'en f.. t.* Il est juste d'observer que la confrérie et son costume furent établis en 1699 et la lettre écrite en 1802.

Mons n'est pas une ville de commerce mais une ville de chicane, aussi les avocats y pullulent. A peine un jeune homme est-il sorti du collége, qu'il court à Liége ou à Louvain, *faire son droit*, pour me servir du terme consacré, et revenir *flâner*, après ses licences, pendant trois ou quatre ans avant d'avoir un criminel à défendre. Aussi, dans *la bonne bourgeoisie*, lorsque vous voyez un jeune homme désœuvré, ne vous informez pas de ce qu'il fait et soyez certain que c'est un avocat qui se croirait très-heureux s'il avait l'espoir de pouvoir dire un jour : *mon* client. Cette manie du bar-

reau est poussée si loin que des personnes peu fortunées sacrifient une partie de leur capital pour que leur fils aîné au moins obtienne le bonnet de docteur.

Le goût de la littérature ou plutôt le goût des livres a été apporté à Mons par un libraire normand nommé *Martin-Juste Leroux*, qui a réduit ses confrères à ne plus débiter que des *Anges conducteurs* et des *Journées du Chrétien.* Ce commerçant actif est à présent à la tête d'une des premières maisons de librairie du royaume et il a établi des magasins à Liége, Gand, etc. Une bibliothèque publique aurait dû également contribuer à propager le goût de l'instruction et des belles-lettres, mais une tête décharnée de crocodile y attire beaucoup plus de visiteurs que Voltaire, Condillac ou Volney. Cette tête passe pour celle d'un dragon monstrueux tué, dit-on, il y a environ sept cents ans, à Wasmes, petit village à deux lieues de Mons, par un brave chevalier portant le nom très-peu romantique de *Gilles de Chin.* Chaque année, le jour de la kermesse, on représente le simulacre du combat entre le chevalier et ce monstre qui ne se nourrissait que de jeunes filles vierges. Cette fête bizarre amuse les badauds, attire les étrangers, remplit les coffres de l'octroi, et, en dépit des

esprits forts, ces trois motifs en feront conserver long-temps la solennité et la célébration.

On compte à Mons trois journaux. Le *journal de la province de Hainaut* imposé, par bon plaisir de l'autorité provinciale, à tous les bourgmestres. C'est un recueil pur et simple des actes du gouverneur et des États-Députés. Quelques lignes de politique très-innocente, (sans doute dans la crainte de compromettre un aussi précieux privilége), servent de remplissage à cette gazette d'un médiocre intérêt.—*La feuille d'annonces* remplit parfaitement son titre sans jamais l'outre passer.

Le Dragon avait débuté par des *paillasseries* littéraires; il exploitait le scandale à dire d'experts et taillait véritablement dans le goût des Montois. Mais plus tard, ses rédacteurs dédaignant des moyens aussi bas et ignobles, se constituèrent les antagonistes des bévues et des abus; c'était se promettre une longue carrière, et pourtant le *Dragon* s'éteignit. *L'Écho du Hainaut* qui recueillait sa succession, fit sans pudeur l'historique burlesque de son devancier :

« Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine! »

Cependant l'*Écho* ne retentit que dans les remparts de Mons; ses petits vers et ses pré-

tentions littéraires vont en vain frapper les oreilles de quarante abonnés, l'*Écho* dans sa nullité mourra au désert, parce que les gens d'esprit qui le font vivre ne sont que les échos des sots.

Il existe à Mons deux sociétés; l'une, la *Société de l'Amitié*, ou société bourgeoise : on y boit, on y fume, on y joue, on s'y ennuie même; l'autre la *Société-Littéraire,* ou société noble : on s'y ennuie, on y boit, on y joue. La première depuis deux à trois ans s'occupe avec la plus vive sollicitude des moyens d'offrir une fête aux épouses des sociétaires, mais elle ne peut parvenir à ses fins, tandis que la seconde donne, chaque année, un bal très-brillant. La société *Littéraire* a pour premier article de son réglement : *Il est défendu de s'occuper en aucune manière de politique et de littérature.* Défense, du reste, superflue pour d'excellentes raisons, car les connaissances des doctes de cet institut aristocratique se bornent à épeler un journal ou à rédiger un billet de bal sans trop s'astreindre à la roturière servilité de l'orthographe. Il n'en est pas de même d'une troisième société, créée sous l'invocation de Ste-Dorothée et qui porte le nom de *Société des Tulipistes.* Cette dernière qui, par le but de son institution, semblerait de-

voir être celle qui s'occupât le moins des belles-lettres[1], pousse l'amour de la littérature jusqu'à puiser dans nos romantiques les formules de ses billets de convocation. On en jugera par la phrase qui les termine : « Vous » êtes invité à vous rendre chez M. etc. *pour* » *être surpris du* FASTE *de ses massifs en beau-* » *tés des couleurs végétales.* » Ces savans florimanes, outre la littérature, cultivent encore l'histoire et la chronologie, et l'on en cite comme preuve le nom suivant imposé par un de leurs correspondans d'une ville voisine à une tulipe nouvelle : *Alcibiade, empereur romain.*

Parmi les hommes marquans on ne peut guères citer à Mons que M. *Hallez*, peintre, au mérite duquel on rendrait plus de justice s'il avait moins d'amour-propre; M. *Delobel*, auteur d'une *nouvelle théorie de l'univers*, ouvrage peu connu et beaucoup plus remarquable et plus estimable que celui du général *Allix* qui a fait tant de bruit; M. *Fétis*, professeur au conservatoire de Paris, à qui l'on doit la musique des *Deux Jumelles*, de l'*Amant et le mari*, de *Marie Stuart*, de la *Vieille*, musique plus savante qu'agréable. Il a composé aussi un *traité du contre-point et de la fugue*, reconnu comme le meilleur de ceux qui existent sur

cette matière ; M. de Reiffenberg l'un de nos premiers talens, qu'il serait peut-être également dangereux de louer ou de blâmer; M. Paridaens qui nous semble avoir trop tôt renoncé aux lettres, et enfin M. *Raingo*, auteur d'une foule de petits ouvrages éminemment utiles et tous consacrés à perfectionner la première éducation de l'enfance, et d'un dictionnaire français hollandais très-estimé.



LES HOBEREAUX.

Si le hasard l'avait voulu
je serais fils d'un prince.
BEAUMARCHAIS.

PARMI les livres de la bibliothèque d'une des personnes auxquelles j'avais été recommandé, livres qu'elle me montrait avec un véritable orgueil de bibliomane, je remarquai un manuscrit tout-à-fait original. C'était un livre composé par un nommé *Lainez*, savant généalogiste montois, mort il y a peu d'années. Ce d'Hozier de province s'était amusé à *dénobiliser*, si je puis me servir de ce terme, toutes les puissances aristocratiques de Mons. Il prouvait comme quoi le père de M. De... exerçait jadis très-bourgeoisement une profession peu relevée; comment la noblesse de tel seigneur pouvait être considérée comme absolument sans taches, attendu qu'il comptait un dégraisseur parmi ses parens; comment telle famille par l'effet d'une-alliance contractée avec une famille aussi obscure

qu'elle, avait par le rapprochement heureux de deux noms vulgaires ressuscité celui d'une des premières familles de France éteinte depuis long-temps, etc. etc. Les pièces justificatives de ce bizarre ouvrage en étaient la partie remarquable. Un nobiliaire semblable mérite, selon moi, plus d'estime que le grand nobiliaire de Picardie, ou l'histoire de la maison de Dreux et de Coucy. Les gouvernemens devraient encourager la composition et la publication de cette espèce de généalogies ; elles serviraient de pierre de touche à la véritable et à la fausse noblesse, et de même qu'en achetant de l'or chez un orfèvre le poinçon du contrôle vous sert de garantie, un tel ouvrage indiquerait, dans la société, les gens qui joignent à la bêtise de se targuer d'un parchemin, l'insolente prétention de réclamer des égards quand on ne leur doit pas même de l'attention.

La noblesse de Mons est fière et vaniteuse, la morgue qu'elle affiche est en raison inverse de l'ancienneté de son origine; celui dont l'aïeul fut un honnête marchand devient, moyennant ses 1200 florins comptés à la chambre héraldique, le plus fier des hobereaux parce qu'il s'imagine que plus la distance qu'il met par ses manières entre lui et les gens de la classe

dont il sort sera grande, moins ces derniers pourront discerner en lui les signes qui leur feraient reconnaître un déserteur de leurs rangs. Tel ennobli d'hier, champignon de patriciat, porte la tête plus haute, le nez plus au vent, a le jarret plus tendu que les descendans des comtes de Hainaut. Les membres de l'ancienne noblesse semblent beaucoup moins tenir à leur rang ; l'on a vu jadis l'un d'entre eux livrer aux flammes sur la place publique de Mons, ces titres que tant d'autres considèrent comme devant seuls leur attirer la considération et l'estime, et l'on peut voir encore tous les vendredis le rejeton d'une des meilleures familles du Hainaut maquignonnant sur le marché aux bêtes, et d'une façon toute plébéïenne, tirant la queue d'une vache, ou tâtant le boulet d'un cheval.

Les patriciens virent arriver en 1814 les Cosaques et les Kalmoucks comme des libérateurs; la Belgique était sauvée, s'écriaient-ils; ils se reportaient en idée à l'heureux temps des Joseph II, des prince Charles, des Marie-Christine. L'étiquette de la cour d'Autriche allait revenir avec tous ses charmes; la noble poudre allait de nouveau avec l'aristocratique pommade relever ces augustes toupets et recrêper ces belles ailes de pigeon, qu'une

révolution maudite avait abattus ou défrisés. Que de vœux formés pour le retour de cet heureux temps, pour revoir encore le magistrat, le conseil souverain, le chapître, etc. etc.! Que de vanités fermentant, que de médiocrités se relevant de la fange obscure où elles se vautraient, et s'empressant de secouer la boue de la servilité dont l'empire avait souillé leurs habits, sans s'apercevoir que celle dont ils allaient se couvrir de nouveau ne différait de la première que par sa couleur et non par sa nature! Une commission provisoire s'établit à Bruxelles: aussitôt les privilégiés coururent lui présenter leurs hommages; ivres de présomption, ils demandèrent avec ardeur des places qu'ils obtinrent avec adresse; et bientôt les emplois furent presque tous envahis par une fourmilière d'hommes bien pensans, qui, depuis vingt ans, avaient vécu sans rien faire non par défaut de moyens, selon eux, mais le tout en haine de l'usurpateur. Semblables, à peu d'exceptions près, à la lie, ils avaient profité du mouvement général imprimé à l'Europe pour remonter à la surface de la liqueur, sans réfléchir que, la bourasque passée, le poids de leur propre nullité les précipiterait de nouveau au fond du vase.

Dans ces temps, véritables saturnales de

l'ineptie et des priviléges, on vit un noble ne pas rougir de considérer les hommes comme les porcs de sa basse-cour et former le projet insensé d'adresser au pouvoir une pétition pour demander *le droit de vie et de mort sur ses vassaux!!!* Un vilain, à qui il s'adressa pour rédiger cette requête, parce que M. le comte ignorait la langue du tyran, le fit rougir de ce dessein et grâce au bon sens du roturier, le noble s'épagna un odieux ridicule.

L'instruction est reléguée actuellement à Mons chez la bourgeoisie, et en 1826 on cria au miracle parce qu'un jeune noble, M. De H...., obtint un *accessit* en rhétorique. On cite, parmi les ingénuités de ces messieurs, un rapport de la garde urbaine, fait par l'un d'entr'eux, et dans lequel la phrase la plus intelligible était celle-ci : *y manc cat'rom*, ce qui voulait dire : *il manque quatre hommes*. On parle encore d'un autre qui, revenant de Bruxelles où il avait obtenu un haut emploi, (en 1814), n'eût rien de plus pressé que d'écrire au chef de division de l'administration qu'il était appelé à régir, afin que ce dernier lui achetât..... une grammaire française et voulût bien lui en donner quelques leçons! Mais la meilleure anecdote est celle-ci. M. De..... qui ne délivre à ses domestiques

aucun certificat de fidélité qu'il ne soit *donné en son château et scellé du sceau ordinaire de ses armes*, est appelé, il y a quelques années, à Bruxelles par une affaire dont il désire entretenir le roi. Il se rend à l'audience et est introduit. Il n'aperçoit dans l'embrasure d'une croisée qu'un militaire revêtu d'un modeste uniforme. Pensant que c'était quelque aide-de-camp de S. M., il lui demande si le roi sera bientôt visible, et sur la réponse affirmative du militaire, il se met à jaser; en attendant le moment de présenter son hommage au monarque, il raconte longuement à son interlocuteur les détails de l'affaire qui lui fait faire en ce moment antichambre. L'officier l'écoute très-patiemment et, lorsque M. De...... a fini, tire sa montre et lui dit : « Monsieur, je pense » qu'il serait inutile de rester plus long-temps, » mais le prince saura votre affaire tout aussi » bien que moi. » M. De..... se retire un peu mécontent, et s'adressant au chambellan de service : « Il est bien singulier, dit-il, que le » roi ne m'admette pas aujourd'hui, moi » qui suis étranger...—Comment le roi, re- » part le chambellan? mais c'est à lui que » vous venez de parler. — Cela ne se peut, répondit le hobereau en se rengorgeant : » lorsque le roi donne ses audiences, n'est-il

» pas toujours sur son trône, la couronne » sur la tête et le sceptre à la main? »

« *La jeunesse de Mons se nourrit d'igno- » rance*, » a dit, il y a quelques années, à la tribune, un député du Hainaut; en effet, l'éducation de la jeunesse noble se borne à apprendre à monter à cheval, à courre le lièvre, à fréquenter les cafés, non pour y lire les journaux, mais bien pour y passer à l'écarté, y caramboler au billard, y tuer, en un mot, ce maudit temps qui lui pèse plus sur les épaules que le monde entier ne pesait sur celles d'Atlas. Le dimanche les jeunes patriciens vont à la messe militaire et au spectacle, le lundi au concert, le mardi, le jeudi au spectacle, le mercredi et le vendredi en dîners priés, ou en assemblées, et le samedi à la redoute; tel est l'emploi uniforme et invariable de toutes leurs semaines d'hiver. Ils n'ont du ton de la bonne société que l'apparence; leur aisance n'est que de la familiarité et leur politesse que l'exercice forcé des plus indispensables égards. Ils sont dénués de cet art des sallons, parler agréablement sans rien dire, art dont la plupart des sots de société se servent pour déguiser leur nullité. Le mérite chez eux consiste à se vêtir d'un habit de *Franeau*, à chausser des bottes de *Stiernon*, à vous entrete-

nir de la maladie d'une jument ou de l'éducation d'un chien, à vous énumérer avec complaisance tous les menus détails des harnais d'un nouvel équipage, en un mot à soutenir un cours d'hippiatrique ou à raisonner morve et éparvin comme un élève d'Alfort. Joueurs par manie et par désœuvrement, ce qui pour d'autres n'est qu'un délassement devient chez eux une passion que l'âge loin d'affaiblir ne fait que fortifier; plus d'un d'entre eux dans leurs vieux jours vont risquer sur une carte ce qu'ils ont dû diminuer sur leur chétive pitance, trop heureux si la rouge ou la noire ne vient pas engloutir le superflu qu'ils ont rogné sur leur nécessaire.

Auprès des femmes les jeunes Montois sont en général peu prévenans et peu galans. Quant à ceux de la classe plébéïenne, plus laborieuse que l'autre, ils consacrent tout leur temps à l'étude et semblent fuir avec une opiniâtreté marquée les sociétés choisies et les réunions particulières, pour aller, lorsqu'ils ont mis fin à leurs travaux de la journée, se confiner dans un estaminet qu'infectent les vapeurs de la pipe, ou se délasser à la guinguette avec un litre de faro ou une bouteille de bierre de Louvain. Ne fréquentant nullement la société et surtout celle des dames, ils

s'y trouvent déplacés et s'y ennuyent lorsque, par hasard, un billet d'invitation leur a fait tenir conseil sur la toilette qu'ils doivent adopter pour aller au *thé* ou à la *soirée dansante*, et les a contraints à prendre part à des plaisirs dont ils usent sans en profiter. Les jeunes nobles traînent leur nullité de salons en salons, colportent leurs insipides propos d'oreille en oreille, et, hors les lieux communs d'une civilité bannale, ne peuvent trouver de phrases suivies que pour discuter sur la manière de jouer un coup douteux, énumérer les invités de la dernière réunion, conjecturer ceux qui le seront à la prochaine, porter un jugement compétent sur les produits du buffet, jugement qu'ils ne portent jamais sans avoir acquis auparavant une grande expérience de la chose jugée, décider de la beauté des actrices, coter leur vertu, et enfin critiquer à tort ou raison le talent des acteurs. Que peuvent-ils gagner dans cette espèce de société où la politesse d'aujourd'hui n'est que l'écho de celle d'hier et le thême de celle de demain ? où tout est convenance, où l'honnêteté est mesurée et les égards jugés, et où l'on est convenu, pour la plupart du temps, lorsque l'on ne met pas l'étiquette de côte, de s'amuser périodiquement avec ennui ?

Aussi les jeunes gens de cette classe n'ont de l'homme en quelque sorte que la vie animale et machinale. Demandez-leur de l'instruction, des talens, causez avec eux littérature, beaux-arts, etc.; ce sont pour eux lettres closes. Ils ont tout gagné, leur semble-t-il, lorsqu'ils ont fait le pénible effort d'user roturièrement pendant quatre ans les bancs d'une université pour arracher un diplôme de licencié que l'on renferme au retour, avec les papiers de famille, sans jamais plus y jeter les yeux.

L'esprit de coterie, ou mieux la discorde des commères, comme l'appelait plaisamment je ne sais plus qui, règne en despote à Mons, et rendra toujours inutiles les efforts que l'on pourrait tenter afin de rapprocher et de confondre en un seul tout les diverses classes de la société. Cet éloignement est causé, d'un côté par la morgue des titrés qui croiraient s'abaisser en fréquentant la classe moyenne et qui ne démontrent quelque bonté qu'à la classe infime, parce qu'alors cette bonté devient protection; de l'autre, par l'ambition de la classe moyenne ou bonne bourgeoisie qui craindrait de compromettre sa dignité en faisant société avec la classe inférieure, et qui, ne voulant pas essuyer de dédain de la part de la

noblesse, se venge de celle-ci en censurant amèrement ses mœurs et en lui faisant un crime de l'indulgence qu'elle professe, comme le dit certain auteur, pour le vice connu, le désordre avéré et même le scandale public. Ces germes de vanité d'autant plus ridicules que les cerveaux dans lesquels ils croissent sont plus étroits, en mettant une barrière insurmontable entre les élémens d'une société qui serait charmante si la fusion s'opérait, font naître en même temps ce luxe dont plus d'un étranger a mainte fois témoigné sa surprise. Le louable motif d'accroître la prospérité du commerce et de l'industrie, de contribuer par sa fortune à augmenter l'aisance du négociant et du manufacturier n'entrent pour rien dans cet étalage somptueux. La jalousie vaniteuse dirige tous les calculs, conseille toutes les dépenses et pousse quelquefois ces dernières à un point capable de compromettre le crédit et la fortune de celui qui les fait. L'un singe l'autre et celui à qui son modeste état devrait interdire ces folies ruineuses ne s'aperçoit pas en les commettant que si les grands nous dégoûtent du monde, les petits qui veulent les imiter nous en dégoûtent bien davantage.

Les jolies femmes de Nivelles, habituées

même en se rendant au bal à risquer leur chaussure élégante contre les pluies de l'hiver, et qui n'ont jamais vu que la diligence de Bruxelles, seraient bien étonnées de voir dans une ville du second ordre comme Mons, une quantité d'équipages brillans brûler le pavé en tous sens et circuler avec rapidité dans toutes les directions. Proportion gardée, le nombre des voitures est plus considérable ici que partout ailleurs, et je ne sais même si Mons ne l'emporterait pas en ce point sur des villes de cour telles que Bruxelles.

Une seule personne dans toute la ville a su se préserver de la contagion générale qui y règne et, mettant de côté les sots préjugés et les rivalités puériles, Mme de R........ a ouvert sa maison à toutes les classes de la société et n'exige pour introducteur que du savoir-vivre dans celui qui se présente chez elle. Dès dix heures du matin vous pouvez offrir vos hommages à cette dame d'un caractère aimable, et qui joint aux manières aisées du grand monde ce qu'on y rencontre rarement, de la gaîté et de l'esprit; pendant toute la journée elle ne cesse de recevoir des visiteurs. J'avais été prévenu de ces particularités, et l'on m'avait dit qu'un des meilleurs moyens de faire mes observations avec plus de facilité était de

me présenter chez elle à mon arrivée. Je n'ai eu qu'à me louer d'avoir suivi ce conseil, d'abord en faisant connaissance d'une femme aimable et ensuite en moissonnant amplement dans ses salons pour mes lecteurs. Cette maison est un espèce de rendez-vous général où tous les étrangers arrivant à Mons et se cherchant, sont assurés de se rencontrer; on va chez cette dame, comme certaines personnes vont aux eaux, pour y passer agréablement le temps que l'on a à perdre et faire connaissance avec les nouveaux venus; c'est peut-être cette raison qui a fait donner à cette maison, par quelques plaisans, le nom d'*Auberge de Bagnères*.

Le Montois est en général caustique et turbulent. C'est de lui surtout que l'on peut dire ce que Charles-Quint disait des Belges : « Aucune nation n'est plus ennemie de l'ar- » bitraire; aucune n'accorde plus aisément » ce qu'on demande sans l'exiger. » Essentiellement bon par caractère, et doué d'un secret penchant à la paresse, ces deux raisons font que le Montois, dont la tête est chaude et l'esprit vif, se met aisément en état d'hostilité contre celui qui veut l'opprimer, mais il paralyse la fougue de son attaque par sa nonchalance à la soutenir. La malignité est

une de ses armes favorites ; habile à saisir les ridicules, il s'en venge par un bon mot; la saillie et la raillerie conviennent à sa tournure d'esprit. Compâtissant au malheur, il ne borne pas sa bienfaisance à de stériles vœux, et les sommes considérables distribuées aux infortunés de toutes les classes et de tous les pays le prouvent assez à ceux qui voudraient soutenir le contraire. Les talens et les mœurs sont le partage de la classe moyenne; depuis la révolution française, l'on doit cependant avouer que l'éducation a suivi une marche ascendante qui permet d'espérer que bientôt les plus hautes classes, en appréciant les bienfaits, s'empresseront d'en profiter. Je cite avec plaisir ce que me disait à cet égard le rejeton d'une de nos grandes famille que la fortune ne favorise pas de ses dons : « Le roi, dit-il, » n'accorde d'emplois qu'au mérite ; aussi la » faveur n'étant plus rien, je vais, en m'in» struisant, me rendre digne des bontés » de notre monarque. » Un travers d'esprit assez difficile à expliquer, c'est l'obstination que mettent les Montois à dénigrer tout ce qui vient d'un de leurs compatriotes; c'est à cette ville qu'est surtout applicable ce proverbe trivial : « Nul n'est prophète dans son » pays.» Bien différens en cela des Montois,

les habitans de Tournai exaltent jusqu'au dernier point les œuvres de leurs concitoyens; ils iraient même jusqu'à forger des degrés de comparaison supérieurs au superlatif pour la moindre brochure ou le plus mince opuscule d'un Tournaisien. De part et d'autre il y a excès, mais tout bien pesé, je préfère l'amour-propre des habitans de Tournai à l'abnégation de soi-même des Montois.

Je voudrais terminer cet article par les portraits de quelques originaux que j'ai rencontrés dans les salons de Mons. Mais que me servirait de peindre cet impuissant par lui-même qui ne voit, parle et agit que comme les gens chargés du pouvoir administratif de la province? il ne vous dira que ce que son idole a prononcé; eunuque de la pensée, il ne raisonne qu'en sous-ordre et se croit de quelqu'importance parce qu'il a frotté sa nullité contre la broderie d'un puissant d'une heure, que le vent contraire renversera peut-être demain; que me servirait-il, dis-je, de dessiner les traits de cet autre individu qui peut porter la tête d'autant plus haute qu'il l'a plus vide; qui s'imagine que sans ses lumières le gouvernement ne pourrait marcher, et qui tient le juste milieu entre l'ambition la plus démesurée et la médiocrité d'esprit la plus

absolue, comme, parmi les couleurs, le brun tient le milieu entre le noir et le blanc. De tels originaux se trouvent partout ; en les voyant à Mons, leur présence me faisait l'effet que produit sur les lecteurs de voyages. la description exacte des sites qu'ils ont eux-mêmes jadis parcourus. Quoique étranger ils vous semblent de vieilles connaissances et lorsque vous vous trouvez forcé de converser avec eux, peu gêné pour trouver un sujet intéressant de conversation, vous entamez avec eux une discussion de lieux communs, comme vous vous remettriez à causer avec un importun auquel vous auriez eu le bonheur d'échapper quelques instans.



COURTRAI.

Sine amore, sine invidiâ, judicoba. Cic.
L'amour et la haine n'influeront
nullement sur mes jugemens.

J'avais habité Courtrai à plusieurs reprises en 1815 et 1816 et je revoyais avec plaisir une ville qui, généralement parlant, ne m'avait laissé que des impressions agréables; c'était une ancienne connaissance que je retrouvais après dix des plus belles années de ma vie. Nous touchions à la fin de septembre qui commençait à effeuiller sa verte couronne, et la douceur de l'arrière saison, bien préférable en Flandre au printemps, ajoutait un nouveau charme aux souvenirs que faisaient naître en mon âme les ondes limpides et pures de la Lys.

L'origine de Courtrai, comme celle de presque toutes les villes de la Flandre, date de l'invasion des fameux conquérans de Rome. Trois ans après la naissance du Christ, les Sicambres et les Suèves, peuples habitant les forêts de l'antique Germanie, ayant succombé

sous les légions d'un tyran heureux, le farouche Tibère, furent transportés au nombre de plus de quarante mille, et parqués, comme de vils troupeaux, dans la Flandre, aux environs de Courtrai, où leur nom se conserve encore dans les villages de Sweveghem et Swevezeele. Les Romains pour tenir en bride ces peuples belliqueux dont l'âme ardente conservait tout l'amour de la patrie et la haine de l'esclavage, élevèrent quelques années après des ouvrages militaires auxquels ils donnèrent le nom de *Cortoriacum*, dont la terminaison signifie un endroit bâti auprès d'une rivière. Telle est du moins l'opinion la plus vraisemblable sur l'origine de cette ville. Un savant étymologiste au contraire, et l'on sait combien cette classe de savans abonde chez nous depuis le grave académicien jusqu'au petit professeur d'athénée, assure que Courtrai doit son nom à deux mots flamands *kort* et *ryk*, et qu'un de nos premiers princes nomma ainsi son *petit royaume*, son *Louvre*, son *Fontainebleau*, cette colonie naissante, dont l'agréable position faisait ses délices.

Mais glissons sur ces doctes inutilités. Ce qu'il importe de savoir, c'est que dès le IV[e] siècle, l'existence de Courtrai est constatée d'une manière authentique et dès cette épo-

que cette ville est regardée comme une place importante. Vers 640, St-Amand, envoyé par un prince dont le souvenir vit encore dans une chanson populaire, le *bon* roi Dagobert, vint y prêcher la morale douce et pure de l'évangile. Il y fonda une prévôté et y bâtit la chapelle qui porte son nom. Les moines qui étaient pauvres alors, apprirent à des hommes grossiers l'art de cultiver la terre, et leurs firent goûter le bonheur dans le commerce d'une vie plus douce. Malheureusement des hordes sauvages qui ne faisaient aucun quartier aux moines et brûlaient leurs couvents vinrent arrêter l'essor que les Flamands avaient pris vers la civilisation et menacèrent de les replonger dans les ténèbres de la barbarie. Afin de se défendre en cas d'attaque, ces barbares s'établirent à Courtrai, où ils passèrent le rigoureux hiver de 880, et y élevèrent quelques fortifications fort imparfaites.

Il n'est pas un seul pouce de terrain autour de cette ville, qui n'ait été engraissé tour à tour du sang des Français, des Flamands, des Hollandais, des Anglais, des Autrichiens, des Prussiens, et même des Cosaques. Dans ces sillons fertiles où une seule année voit éclore et mûrir deux moissons,

Aucun épi n'est pur de sang humain.

Pauvres mortels, jusqu'à quand livrerez-vous la source la plus précieuse de votre sang à des conquérans avides qui,

Dans vos cités en flammes
Viennent du bout de leur sceptre insolent,
Marquer, compter et recompter les âmes
Que leur adjuge un triomphe sanglant. (1)

La plus remarquable des batailles qui se livrèrent sous les murs de cette ville est sans contredit celle de *Groeningue* ou des *Eperons d'or*. L'oppression et la tyrannie de Châtillon qui venait de faire bâtir une citadelle avait mis les armes aux mains des Flamands. Au nombre d'environ 20,000 hommes des corps et métiers, ils viennent camper à un quart de lieue, dans la plaine qui s'étend le long de la Lys, hors la porte de Gand. Les Français au nombre de 50,000 étaient retranchés sur le *Poltebberg* et occupaient la ville et le château; le petit ruisseau qui coule encore derrière le cabaret du *Soufflet* (de Blaesbalg) séparait les combattans. Il avait été recouvert de broussailles et caché par des abattis d'arbres. La fleur de la noblesse française vint après quelques succès s'y engloutir imprudemment. On ne fit aucun quartier aux vaincus. Leur présomptueux général, le comte d'Artois, était cepen-

(1) Béranger.

dant parvenu à s'emparer de l'étendard flamand. Mais ayant eu son cheval tué sous lui et se voyant entouré d'ennemis, il demanda en français à remettre son épée. Les Flamands lui répondirent qu'ils n'entendaient plus son langage. Un boucher de Bruges, lui abattit le bras d'un coup de hache. Le prince étant tombé percé de plus de trente coups, le même boucher lui arracha la langue dont il fit présent après le combat au seigneur Jean Van der Marckt. Grande et terrible leçon pour ceux qui viennent porter le carnage chez un peuple jaloux de ses droits. Les flamands eurent à peine à regretter quelques centaines d'hommes tués ou blessés. La perte des Français fut immense; outre neuf à dix mille fantassins, ils perdirent environ 6,000 cavaliers, parmi lesquels on comptait 63 princes, ducs et comtes, 700 bannerets et 1100 chevaliers. Quatre mille éperons dorés, dépouilles d'autant de gentilshommes ornèrent le triomphe des Flamands; et cinq cents en furent suspendus dans l'église de Notre-Dame à Courtrai.

C'est peut-être la plus ancienne bataille en Europe dont le souvenir soit encore célébré parmi le peuple. Le jour anniversaire de la défaite des Français, hommes et femmes vont de porte en porte demander les vieux habits

qu'ils revendent aussitôt, comme leurs ancêtres le firent autrefois des riches dépouilles de la noblesse française, et précédés d'un joueur de violon, ils courent s'enivrer de genièvre sur le Poltebberg.

On nous permettra de citer encore l'anecdote suivante sur cette journée si désastreuse pour la France. Elle prouve bien ou la simplicité ou la sagesse équivoque de certaines dames de ce bon vieux temps. Des aventuriers avaient paru en France, sous un extérieur simple, répandant le bruit que plusieurs gentilshommes qu'on croyait tués à la bataille de Courtrai, avaient échappé miraculeusement au carnage : qu'en reconnaissance d'un si grand bienfait, ils avaient fait vœu d'errer pendant sept ans, sous l'habit de pauvre; on crut en reconnaître quelques-uns à certaines marques : toutes les maisons leur étaient ouvertes et ils étaient partout comblés d'honneurs. Quelques dames imaginèrent même des traits de ressemblance avec leurs défunts maris : elles se livrèrent à cette idée séduisante, et les reçurent dans leur lit. Comme on peut le penser, la fourberie se découvrit enfin et elles devinrent la fable du peuple (1).

En 1382, après la terrible bataille de Roose-

(1) Spicil. T. III. p. 61.

beke où 20,000 Flamands, perdirent la vie en moins d'une demi-heure, avec leur imprudent général Philippe d'Artevelde, fils de ce Jacques, dont l'habileté avait été sur le point de ravir le comté de Flandre aux ducs de Bourgogne, les Français à leur retour, pour se venger de la défaite honteuse essuyée autrefois sous les murs de Courtrai, pillèrent cruellement cette ville, y mirent ensuite le feu, de sorte qu'elle devint presque tout entière la proie des flammes et fut abandonnée par la plupart de ses habitans, qui allèrent chercher un asyle à Gand ou à Bruges. Mais souvent le bien naît de l'excès du mal : en 1386, et les années suivantes, Courtrai se releva de ses cendres, ses rues autrefois étroites et tortueuses, s'alignèrent et il vit s'élever la plupart des édifices publics qui l'embellissent aujourd'hui. Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne et son épouse Marguerite lui accordèrent de grands priviléges pour y ramener les habitans dispersés. Ce prince fit bâtir une nouvelle citadelle destinée à contenir les Gantois révoltés. Afin de fortifier la ville, on creusa un fossé vulgairement appelé *Petite-Lys*, et la prairie renfermée entre ce fossé et la Lys se couvrit bientôt d'habitations et fut défendue par quatre tours dont l'une existe encore en entier.

Cette époque vit encore s'élever sur le *Broel*, les deux énormes tours qui commandaient autrefois à la navigation de la Lys : vieux témoins de la prospérité des Courtraisiens sous la maison de Bourgogne, elles nous rappellent par leurs créneaux et leurs meurtrières, les temps orageux de la féodalité et de l'anarchie. Tous ces travaux et agrandissemens continués sous Jean-sans-Peur, fils et successeur de Charles-le-Hardi, furent achevés sous Philippe-le-Bon. D'autres fortifications furent encore ajoutées par la suite, et les Français y bâtirent enfin une nouvelle citadelle en 1647.

La Belgique, par une déplorable fatalité, a toujours été le champ clos où presque tous les rois du continent européen vinrent successivement vider leurs querelles sanglantes. Il n'est donc pas étonnant que l'histoire de Courtrai, qui est pour ainsi dire une des sentinelles avancées du comté de Flandre, soit tout-à-fait militaire. Nous voyons que depuis 1382 jusqu'en 1794, cette malheureuse ville fut prise et reprise douze fois. Deux ans avant cette dernière époque, c'est-à-dire le 18 juin 1792, l'armée du vieux général français Lukner, après s'être emparée sans résistance de la place de Menin, entra à Courtrai. Mais les Prussiens et les Autrichiens la forcèrent

bientôt à évacuer les Pays-Bas. Le 1er juillet en se retirant, M. Jarri qui commandait l'avant-garde, et obéissait sans doute aux instructions secrètes des gens qui organisèrent la guerre civile en Vendée, mit le feu aux faubourgs de la ville. Les dégats causés par cet exploit honteux montèrent à un million de francs. La république française s'honora du moins en indemnisant volontairement les malheureuses victimes de ce désastre.

Lorsque ce soldat voyageur qui fit trembler toute l'Europe vit ses lauriers flétris dans les neiges

Dont l'éternel rempart protége la Russie,

et que les peuples du nord vinrent à leur tour lui redemander compte de leurs défaites au sein même de la France, la ville de Courtrai, prise et reprise alternativement par les alliés et les Français, en 1814, fut encore le théâtre de combats successifs. Le dernier eut lieu le 31 mars, lorsque le général Maison, qui avait été opérer sa jonction avec la garnison d'Anvers, revint de Gand. Quelques centaines d'hommes de landswehr prussienne, cernés dans un petit bois, hors la porte de St-Jean, succombèrent presque tous.

Malgré toutes les dépenses qu'on avait faites pour fortifier cette ville, elle ne fut jamais ca-

pable de soutenir un long siége. C'est sans doute ce qui détermina Joseph II à en faire démolir les fortifications et à vendre le terrain sur lequel elles étaient assises. Aujourd'hui cette place ne serait même plus à l'abri d'un coup de main. L'orgueil de ses remparts s'est abaissé : elle a pour ceinture un fossé peu profond et ombragé de belles allées de peupliers d'Italie et de tilleuls. Le Courtraisien est trop actif et trop laborieux pour être grand promeneur. Aussi n'ai-je rencontré dans ces promenades solitaires que quelques citadins malades, quelques vieillards, siècles ambulans, qui venaient y chercher les derniers rayons d'un soleil d'automne, et des cordiers qui égayaient l'ennui de leur travail par un sifflement aigu et monotone.

Courtrai, l'une des plus jolies villes du second ordre, est situé dans une plaine vaste et fertile, arrosée par les belles eaux de la Lys. Hors des murs, cette rivière est bordée de blanchisseries, où l'on donne à la toile fine cette blancheur éclatante qu'on a en vain cherché à égaler ailleurs ; elle divise Courtrai en haute et basse ville. La partie haute est agréablement bâtie ; elle compte trois à quatre rues larges et bien percées, et offre quelques édifices publics dignes d'être cités.

Un de ces monumens est l'église de Notre-Dame. Noble et imposante, l'architecture intérieure fait vivement regretter que les embellissemens commencés depuis plus d'un demi-siècle soient encore bien loin d'être achevés. La seule décoration du chœur est terminée : il est revêtu de marbre jusqu'au ceintre de la voûte et orné de beaux pilastres ioniques cannelés, dont les chapiteaux et les bases sont d'or moulu.

Entre autres compositions célèbres, cette église possède dans la chapelle derrière le chœur un tableau, ouvrage immortel du pinceau de Van Dyck. Il représente l'*Élévation de la Croix*. Ce chef-d'œuvre remarquable par la chaleur de la composition, la correction et le fini du dessin, est un présent de Roger Braye, chanoine de Courtrai; il a donné lieu à une anecdote injurieuse pour les Courtraisiens et qu'il est du devoir d'un écrivain impartial de démentir. «Van Dyck, dit Descamps dans son voyage pittoresque, transporta lui-même son tableau à Courtrai, où il fut bafoué et traité de misérable barbouilleur, non seulement par les chanoines, mais encore par les menuisiers, les valets, etc. Cependant le public s'empressa de rendre hommage au jeune peintre, et les chanoines rougirent de honte; pour réparer

leur sotte injustice, ils lui commandèrent deux autres tableaux; mais Van Dyck leur répondit sèchement qu'ils avaient assez de barbouilleurs à Courtrai, et que pour lui, il avait pris la résolution de ne peindre désormais que pour des hommes, et non pour des ânes. » Un écrivain, dont les doctes recherches et l'amour des arts contribue beaucoup à leurs progrès chez nous, M. L. de Bast, de Gand, a prouvé en publiant la correspondance originale de Van Dyck et du chanoine de Braye, toute la fausseté et l'absurdité de cette anecdote.

L'église de St-Martin dont les décorations sont pompeuses, mais lourdes et massives, à l'exception peut-être du tabernacle qui est d'un style gothique remarquable et n'a que le défaut d'être doré en certaines parties, rappelle la belle et majestueuse cathédrale d'Anvers, pour ne pas dire qu'elle en a un faux air. L'entrée en est trop sombre et trop écrasée; son portail, placé sur un parvis spacieux, ferait un fort bel effet. Sa tour qui sert de beffroi à la ville, est élégante et legère : ainsi que presque partout en Belgique, il est orné d'un carillon harmonieux. Cette tour ne fut achevée qu'en 1439.

Sur la Grand-'Place, dont l'aspect est riant et gai, est un monument d'une achitectutre

simple et d'un beau gothique. Il est surmonté d'un petit clocher, semblable à ceux qui de rigueur, devaient toujours couronner les toits des monastères de campagne; ce monument, c'est l'hôtel-de-ville. La grande salle au rez-de-chaussée mérite d'être vue à cause de la fraîcheur de ses décorations. On conserve dans la salle des réunions de la régence un tableau d'un peintre courtraisien nommé Coninck : il retrace l'incendie de Troie. On ne peut s'empêcher de sourire de la bonhommie de l'artiste, qui, persuadé sans doute qu'*un sujet ne peut jamais être trop tôt expliqué*, a écrit en caractères romains, au dessus d'une des portes de la ville de Priam : S. P. Q. T. (*le sénat et le peuple troien*) que je me permets de traduire pour ceux qui n'ont pas la connaissance du latin ou l'habitude du style lapidaire.

En face, ce groupe de maisons toutes uniformes se nomme les *Halles*. C'est là, qu'au temps de nos comtes de Flandre, plusieurs milliers d'ouvriers fabriquaient de beaux draps, très-recherchés dans toute l'Europe. Ces ouvriers ont disparu ainsi que les ateliers où s'exerçait leur industrieuse activité, et l'on serait tenté de s'écrier avec Racine :

Misérable Sion qu'as-tu fait de ta gloire?

Cette petite tour romantique qui se dessine

au-dessus des Halles et dont sir Walter Scott ne manquerait pas de faire une minutieuse description, possédait autrefois un carillon et une horlogerie, regardée alors comme la plus belle de l'Europe. Deux statues en fer fondu, représentant l'une un homme, l'autre une femme, y frappaient alternativement l'heure sur une cloche. De là ce vieux proverbe encore en usage à Courtrai : *Zij komen over een, als manten en kalle* (car tels étaient les noms donnés par le peuple à ces deux statues). Lorsqu'après la désastreuse journée de Roosebeke les Français pillèrent et incendièrent Courtrai, le duc de Bourgogne fit enlever, entre autres objets précieux, ce beau carillon qu'il fit transporter à Dijon, où il orne encore une des tours de l'église de Notre-Dame. Comme on le voit par ce seul trait, ce n'est pas seulement en 1796 que les Français nous ont fait l'honneur de nous débarrasser de nos chefs-d'œuvre, et de nous ravir ce qu'ils appelaient les *glorieuses conquêtes de la victoire*.

En 1360, l'humanité avait élevé dans la rue de Lille, un établissement utile consacré aux vieillards et aux pauvres, sous le nom de maison de St-Esprit. Plus tard, les Jésuites qui avec le talent qu'on leur connaît encore de nos jours avaient amassé d'abondantes aumô-

nes, achetèrent cet établissement et se bâtirent sur son emplacement une église, un vaste couvent, une salle de sodalité où ils jouaient la comédie en latin. L'église de ces révérends pères existe encore, et ne diffère pas de toutes celles qui furent élevées par le même ordre; elle est maintenant consacrée à St-Michel. C'est là que des hommes armés au nom de la plus sainte des causes, pour reconquérir la liberté et repousser l'ennemi, exercèrent à la fin du XVIIIe siècle leurs extravagantes folies et rendirent un culte public à ce qu'on appelait alors la *raison*. Après que la chapelle de Groeningue eut été supprimée, on transporta dans cette église tous les objets sacrés qui avaient appartenu à cette antique chapelle. C'est à ce titre qu'elle possède, entre autres choses précieuses, les habits sacerdotaux de St-Thomas de Cantorbery et une chandelle miraculeuse.

Tout le monde a entendu parler de la chandelle d'Arras, célèbre par ses miracles, et surtout par le poème impie et licencieux de l'abbé Du Laurens. Apportée du ciel en 1095, à ce que nous apprend une ancienne chronique, pendant qu'une espèce d'épidémie étendait partout ses cruels ravages, Lambert, évêque d'Arras qui l'avait reçue opéra à son

aide un nombre prodigieux de guérisons. Elle brûlait éternellement sans se consumer. Du suif qui en découlait, on forma une autre chandelle aussi miraculeuse, qui après avoir été conservée précieusement pendant plusieurs siècles dans la chapelle de l'abbaye de Groeningue, est maintenant exposée tous les ans pendant quelques jours aux regards et à la vénération des fidèles, dans l'église de St-Michel. Malheureusement elle a perdu son antique vertu, depuis qu'une main furtive, armée d'un fer tranchant, en a enlevé, dit-on, une partie : elle partage le sort de ses sœurs, et pour en conserver ce qui en reste, on a décidé de ne plus l'allumer. — A droite, en entrant dans l'église, se trouve encore un monument historique digne d'être vu : c'est un tableau de marbre noir contenant les noms de tous les princes français morts à la bataille des Éperons d'or et enterrés dans la ci-devant abbaye de Groeningue.

Je ne suis pas de ces gens qui ne peuvent visiter un collége sans se sentir l'âme attendrie, et sans se rappeler l'heureuse saison de l'enfance. Moi, je l'avoue, je n'ai rapporté de cet âge que des souvenirs qui me sont péni-

bles et je me sens disposé à m'écrier, avec je ne sais quel poète :

Qu'on chante, si l'on veut, les beaux jours de l'enfance!
Je n'en regrette aucun : cette aimable ignorance
Est un bonheur bien fade aux yeux de la raison.

Malgré ma répugnance, en ma qualité d'observateur, je me décidai néanmoins à faire un pélerinage, pour visiter

L'un de ces cachots,
Où la férule en main, des enfileurs de mots,
Nous montrent comme on parle et jamais comme on pense.

Le collége est situé à l'extrémité de la basse ville, dans l'ancienne prévôté de St-Amand. Je saluai avec respect en passant l'antique chapelle bâtie par le saint de ce nom, comme nous l'avons vu au commencement du chapitre, et je remarquai avec plaisir que la régence, en le faisant restaurer, avait le bon esprit de conserver le monument historique sans doute le plus ancien du pays. Je ne pus m'empêcher de faire malgré moi un singulier rapprochement. La première croix fut élevée en Flandre sur ce monument sacré, vers 640; et ce fut aussi la première que les révolutionnaires firent abattre en 1797. Le bâtiment de cette prévôté, qui autrefois servait d'habitation à cinq ou six moines seulement, ne vaut guère la peine qu'on en parle. Nous nous contente-

rons de remarquer que l'abbé de St-Amand, qui n'était pas toujours tenu d'être ecclésiastique, comme nous pourrions en fournir des exemples, avait cent mille livres de revenu par an. Le pauvre homme ! aussi ne sommes-nous plus étonnés de la persévérance que mettent certaines gens à regretter le passé, à plaindre le présent et à vouloir nous faire rétrograder de quelques siècles. Le magistrat soutient et encourage cet établissement d'instruction publique dont les élèves sont assez nombreux et que l'on dit être l'un des mieux réorganisés en Flandre, depuis l'arrêté royal du 14 juin 1825.

J'étais désireux de voir le parc de la société de St-George que j'avais beaucoup entendu vanter, comme le plus beau de ce genre. C'est un vaste jardin anglais, tracé en 1809 d'après les plans de M. de Varlez, architecte lillois, et exécuté par un amateur habile, M. Van Ackere, officier du génie, qui lui a fait subir d'heureux changemens. Le mouvement du terrain, une belle nappe d'eau courante, du milieu de laquelle s'élève une petite île, le contraste savant et bien entendu des arbres des différens pays, y forment à chaque pas des points de vue pittoresques qui paraissent se renouveler, comme les décorations

d'un théâtre. J'y ai trouvé une société aimable, composée de la partie industrielle et utile des habitans, et accueillant les étrangers avec ces égards et ces obligeantes prévenances que je suis loin d'avoir rencontré partout. Cette société est un centre commun d'affection et de pensées généreuses. Il est à espérer que, dans l'intérêt des plaisirs publics et de l'union si nécessaire dans une ville de second ordre, elle verra s'étendre encore les liens d'amitié qui attachent entre eux la plupart des membres.

Les embellissemens de la salle de spectacle, nouvellement restaurée par l'habile pinceau de M. Rascalon, sont sur le point d'être terminés. D'après ce que j'ai vu de mes propres yeux et les explications qui me furent données par l'artiste lui-même, on fera de cette salle une véritable *bonbonnière*. Le théâtre est ici très-peu fréquenté. Les troupes ambulantes qui viennent y faire banqueroute de temps en temps, ou les acteurs qu'on y envoie quelquefois de Bruges ou de Tournai justifient d'ordinaire le peu d'empressement que les habitans montrent pour le plus noble des délassemens. La société de rhétorique de Courtrai, connue dès le XVme siècle sous le nom de *Chambre des Barbaristes*, y donne de loin en loin quelques représentations; on l'encourageait, on

l'applaudissait du temps de nos bons aïeux ; on la damne aujourd'hui.

La physionomie morale de Courtrai est assez fortement prononcée pour que nous essayions d'en esquisser les principaux traits caractéristiques. « Dans la capitale, dit Jouy, la critique la plus amère, la plus directe n'arrache aucune plainte, ne provoque aucun ressentiment ; en province, au contraire, on redoute ses traits les plus légers, et on crie à la diffamation, contre celui qui les lance. La raison en est toute simple : à Paris, la satire, même personnelle, ne frappe que sur les masses : en province, la censure atteint souvent les individus : tirée de près, la cendrée fait balle, comme disent les chasseurs. » Sans me laisser arrêter par ces petits inconvéniens que j'avais aussi prévus avant de prendre la plume et de me mettre en route, je continuerai le cours de mes observations.

Courtrai est peut-être la ville de la Belgique où les habitudes patriarchales se soient conservées le plus fidèlement de génération en génération et où le clergé ait le moins perdu de l'ancienne influence qu'il exerçait sur le peuple, surtout avant la ridicule révolution de 1789, contre Joseph II. En général, la piété est héréditaire dans chaque famille, où

elle entretient la paix et la concorde. Trop heureux, quand cette religion, qui est un des principaux liens du bonheur social, ne dégénère point en un sentiment haineux, qui nous isole de la société, de ce que nous devons à la patrie et nous jette à la traverse des institutions utiles et des progrès toujours croissans de la civilisation et des lumières ! On sent d'après ce qui précède que Courtrai doit être pour le clergé une nouvelle terre promise, où il est fêté, révéré et surtout entouré de toutes les attentions délicates dont les femmes sont naturellement plus susceptibles que les hommes. Aussi la plus petite place de vicaire y est-elle plus courue qu'un fauteuil vacant à l'académie française. Le curé est ici le directeur de conscience du père, de la mère et des enfans ; il pénètre dans les replis les plus cachés du cœur ; il connaît toutes les faiblesses, tous les secrets ; rien ne se fait sans son consentement ou sans son intermédiaire dans la famille ; il arrange les petits différens et, à ce qu'on m'a rapporté, on l'a vu souvent remplir la charge d'avocat et de conciliateur.

Cet attachement stationnaire aux anciennes institutions a beaucoup contribué à développer ici la secte des *stévenistes*, espèce d'ultra-catholiques, s'il m'est permis de me servir de

ce mot. Lorsqu'au commencement de ce siècle Napoléon, voulant se servir du clergé comme d'un marche-pied, pour monter plus facilement sur le trône impérial, eut relevé les temples abattus et signé avec le pape un concordat qui enlevait à Rome quelques-unes de ses prérogatives, Steven, vicaire-général de l'évêché de Namur, publia en 1803 une protestation dans laquelle il refusait au Saint-Père le pouvoir d'aliéner certains droits et d'abolir certaines pratiques de l'église romaine. En vain il fut excommunié : grand nombre de partisans, embrassant chaudement son parti, se séparèrent du sein de l'église catholique, et vécurent, comme ils le font encore, sans prêtres, sans fréquenter les églises, mais célébrant avec une sévérité exemplaire toutes les fêtes supprimées, etc., etc. Quoique cette secte, gens au reste paisibles et estimables, s'éteigne insensiblement, elle est encore assez nombreuse à Courtrai ainsi que dans les villages voisins. On m'a assuré que la seule petite ville d'Eecloo, entre Bruges et Gand, en comptait plus de deux cents.

Avec une population de 18,300 âmes, Courtrai possède pour ses pauvres un revenu de plus de 100,000 francs par an. Aussi renferme-t-elle de nombreux établissemens de bienfaisance.

Le plus remarquable est sans contredit l'*Ecole des Orphelins*. Les élèves de cette maison y reçoivent une éducation telle que beaucoup de bourgeois ne peuvent en donner une semblable à leurs enfans. Outre un état à leur choix et tout ce que comprend l'instruction élémentaire, ils apprennent la musique, le dessin et quelques-uns font même leurs études. Les fonds y sont si bien administrés que chaque élève ne coute guère à la maison plus de 32 centimes par jour. Honneur aux citoyens désintéressés et généreux qui consacrent leurs soins à la prospérité de ce bel établissement!

Un écrivain anglais, célébre par son savoir et son esprit, compare un homme qui se marie à un imbécile mettant la main dans un sac pour en tirer une anguille qui s'y trouve seule au milieu d'une centaine de vipères. Il y a cent contre un à parier, ajoute-t-il, que c'est une vipère qu'il prendra. Si ce qu'énonce ici un peu brusquement notre insulaire est quelquefois vrai, je lui demanderai de faire une honorable distinction pour la Flandre, où je suis fier d'avoir reçu le jour, et surtout pour les Courtraisiennes. Élevées de bonne heure sous l'œil maternel aux travaux et aux soins du ménage, très-souvent même aux affaires et aux spéculations commerciales, elles

ont sous le rapport des arts d'agrément une éducation qu'on chercherait quelquefois en vain dans les grandes villes et qu'elles ont puisée dans les meilleurs pensionnats de France. Une des qualités qu'elles possèdent au suprême degré est l'économie. Leurs maisons, meublées avec moins de luxe et de faste que dans les autres villes de la Belgique, empruntent de leur propreté un air d'aisance et de bien-être que ne donne pas toujours la richesse. Sans avoir la vénusté des Brugeoises, ou les formes prononcées des Gantoises, elles ont la démarche légère du sexe de Bruxelles, et portent avec grâce le petit mantelet noir, garni de fourrures. Jeune homme, qui désirez trouver au sein de l'hymen le peu de bonheur dont la pauvre espèce humaine est susceptible, venez à Courtrai ; vous y rencontrerez l'objet chéri qu'implorent vos tendres vœux. Mais si en vertu de certain précepte de l'Évangile et de l'article 218 du code civil, vous voulez rester maître chez vous; si pour conserver la paix du ménage, vous ne voulez pas être forcé à envoyer vos fils puiser chez les jésuites les principes d'une éducation entièrement opposée aux institutions d'un peuple libre, ayez soin de choisir à votre compagne un directeur de conscience éclairé.

Les Courtraisiens sont très-industrieux. Quoiqu'ils aient beaucoup perdu par notre séparation d'avec la France, ils font encore un commerce considérable de belle toiles fines, de fils à dentelle, et de linge de table dit *damassé*, qui surpasse tout ce que l'Europe peut offrir de parfait dans cette branche précieuse de l'industrie flamande. Les toiles les plus fines et les plus recherchées sont tissées à Ingelmunster, bèau village situé a trois lieues de Courtrai. Ce commerce est très-ancien ; sous le duc de Bourgogne il occupait six mille ouvriers dans les faubourgs de la ville. Il excita souvent la jalousie des Français, et Fubert rapporte un bel exemple du patriotisme des Courtraisiens. « Après la bataille de Roosebecke, dit-il, la France prend cette ville, et la rendant par un traité, elle la rase et lui fait des offres très-avantageuses, si elle veut faire passer son trafic en France ; mais Courtrai le refuse et aime mieux être pauvre sous son prince légitime que riche sous un prince étranger. »

Les goûts simples et sans faste de Courtraisiens les portent de préférence vers un bien-être solide que presque tous finissent par atteindre, et que peu d'entre eux osent dépasser. L'économie qui est chez eux la vertu indigène plus que partout ailleurs en Flandre,

est la source de l'aisance générale dont ils jouissent: aussi sont-ils rarement forcés de renoncer aux douceurs d'une vie sans éclat. On n'y est point encore venu au point de regarder l'argent comme marchandise, et le prêt comme licite : les décisions formelles du confesseur s'y opposent, on n'y connaît pas pour cette raison l'espèce de sang-sues que nous autres, habitans des grandes villes, nous nommons *usuriers*.

Les maisons les plus respectables dans le commerce des toiles sont celles de MM. *Becke*, père, *Bethune*, *Bonné-Maes*, *Beeckaert*, etc. MM. *De Salomon*, *Van den Berghe* et de *Marneft* y ont élevé depuis quelques années des filatures de coton assez considérables. Courtrai possède encore la première fabrique de papiers peints des Pays-Bas : elle appartient à M. *Gambart de Courval*.

Le goût des beaux-arts y est généralement répandu : il l'est beaucoup plus que celui des lettres, qui sont représentées en cette ville dans la personne de M. *Goethals-Vercruysse*, propriétaire d'une précieuse bibliothèque et savant très-versé dans l'histoire du Pays. Courtrai compte une excellente société royale d'harmonie dont M. *Calewaert* est l'âme; une académie de dessin ainsi que de

peinture, et enfin une société de botanique, qui, à l'instar de celle de Gand, dont elle est la fille, a, chaque année, deux expositions de fleurs. A propos de fleurs, je ne puis passer sous silence le nom d'un amateur-fleuriste distingué, M. *Jweins* l'aîné, qui possède dans l'enclos de l'ancienne prévôté de S^t.-Amand, une des plus riches collections de roses de la Belgique. A la fin du mois de juin, les amis de Flore viennent de dix lieues à la ronde y faire des pélérinages pour y contempler ces *roses aux belles feuilles* si bien chantées par Anacréon et Parny. Pour moi, lorsque je les visitai,

> Des roses que je cherchais,
> Je n'ai plus trouvé que l'épine.

Courtrai est le berceau du savant et malheureux anatomiste *Jean Palfyn*. Il inventa le *Forceps*, contribua par ses écrits à relever et à perfectionner les connaissances chirurgicales en Europe, et mourut pauvre à Gand, en 1733, à l'âge de 82 ans. J'ai en vain demandé à saluer la maison où il avait reçu le jour : on ne put me l'indiquer. Je n'ai pu me défendre d'un sentiment pénible en voyant que le souvenir de ce bienfaiteur de l'humanité était éteint, même dans sa ville natale.

Courtrai a encore vu naître le Jésuite *Wallius* (van de Walle) dont les vers latins, malgré plusieurs éditions, ne sont plus guère répétés par les Muses; *Roland Savery*, peintre, bon paysagiste; *Jossc Andries* et *Jean David*, auteurs d'assez bons ouvrages ascétiques aujourd'hui presqu'oubliés; enfin l'abbé *Ghesquière*, auteur de quelques ouvrages estimés sur la numismatique.

M. *Jean de Jonghe* qui s'est mis au rang de nos premiers paysagistes par ses charmantes productions, est aussi né en cette ville où il habite. Son pinceau facile se plaît de préférence à animer sur la toile les doux sites de sa patrie.



NIVELLES.

In tenui labor....
VIRGILE.

AH ! si l'histoire s'écrivait encore en chroniques, me disait l'autre jour un de mes amis, quelle belle chance j'aurais d'être nommé historiographe du royaume ! Mon ami possède en effet la plus heureuse mémoire. Il est doué d'un tact admirable pour séparer des grands événemens ces petites anecdotes, ces faits presqu'imperceptibles dont il prétend qu'il faut composer exclusivement l'histoire. Il bavarde sur douze pages in-folio à propos de la circonstance la plus insignifiante, et son style un tant soit peu niais passerait infailliblement pour simple et naïf, chez tous les amateurs du genre. Je n'ai pas, à beaucoup près, toutes les qualités de mon ami, mais je regrette comme lui le bon temps des chroniqueurs ; il ne me faudrait pas aujourd'hui aborder cette manière plus sévère et plus large exigée même dans l'histoire d'un chef-lieu d'arrondissement.

Nivelles selon les Français, Nuvelle suivant les paysans de la banlieue, ou enfin Nyvel si nous en croyons le Dictionnaire géographique suivi par l'administration de la poste aux lettres, est la petite ville que les amateurs de longues promenades, les chasseurs et les autres arpenteurs de terrain labouré ont quelquefois rencontrée au sud-ouest de la capitale, après avoir traversé la forêt de Soigne et laissé sur la gauche les champs de Waterloo. Il n'est pas absolument invraisemblable que plusieurs de nos lecteurs aient pu apprendre de quelqu'autre façon l'existence de cette ville; admettre toutefois qu'elle aurait des relations fréquentes avec celles qui l'entourent, serait détruire tout le fondement de l'étymologie nationale trouvée pour le nom Nivelles au bureau de la statistique du royaume des Pays-Bas. Nivelles, selon le bureau, vient du Hollandais *niet wel, pas bien*, c'est-à-dire mal; comme qui dirait: ville mal située, hors de communication, etc. Cette étymologie est d'autant plus vraisemblable qu'on a découvert, toujours dans le même bureau, d'autres étymologies hollandaises pour les noms de Genappe, de Braine, petits bourgs à portée de Nivelles. Genappe vient de *geen aap, point de singes*,

pour signifier que le bourg n'est bâti ni en Asie, ni en Afrique, ni en Amérique, mais bien en Europe, où l'on ne trouve point de singes. Braine dérive évidemment de *brein*, *cerveau*, ce bourg étant situé de manière à passer pour le cerveau, la tête, la capitale des villages qui l'environnent; ou, si vous l'aimez mieux, Braine pouvant, à raison de sa population éclairée et polie, passer pour le siége de l'esprit et du bon sens de tout le canton.

Les habitans wallons de Nivelles, Genappe et Braine adopteront ou n'adopteront pas ces découvertes; on n'en recommande pas moins l'emploi de ces étymologies officielles à tous les historiens du pays, et, vaille que vaille, je prends la seule qui me soit offerte pour la ville dont j'ai à parler. Sans avoir précisément une origine antédéluvienne, Nivelles peut se vanter de plusieurs années d'existence. Et puisque Pepin fils de Carloman est enterré dans ses murs, et que Gertrude fille dudit Pepin y a créé un couvent de chanoinesses, on peut sans crainte reporter sa fondation à une époque antérieure au neuvième siècle. Où serait, après tout, le mal d'admettre que Nivelles est une des plus anciennes cités de notre royaume, qu'elle a été autre-

fois très-florissante, et que vers l'an 1525 elle contenait bien 30,000 habitans? Les vieux auteurs qui affirment ces particularités, et bien d'autres encore, trouvent chez moi pleine créance; mais je veux ici leur emprunter le moins possible. Après deux mots sur les chanoinesses et les chanoines, tout ce que je dirai regardera Nivelles tel qu'il est aujourd'hui.

Je ne me rappelle pas que le spirituel maître François ait placé dans l'île sonante une race d'oiseaux dont la description puisse convenir à l'espèce particulière de religieux mâles et femelles qu'on nommait avant la révolution chanoines et chanoinesses de Sainte-Gertrude. Quarante-deux demoiselles choisies dans les grandes familles du pays et comptant toutes au moins quatre quartiers de noblesse paternelle et maternelle menaient à Nivelles, sous la direction d'une abbesse souveraine spirituelle et temporelle de la ville, une vie moitié claustrale, moitié mondaine, en attendant des maris. Revêtues de beaux manteaux d'hermine elles se rendaient au chœur tous les matins pour y remplir jusqu'à midi les offices de véritables nonnes. Cette besogne une fois terminée, l'habit religieux faisait place à l'habit de cour; l'éventail succédait au chapelet;

on oubliait l'*ave maria* en parlant modes et dentelles; on faisait des visites; on donnait des soirées. Les soupirans étaient reçus en tout bien tout honneur, ces prêtresses, comme je l'ai déjà fait entendre, n'étant pas assujetties au célibat.

Rassembler sur un même point quarante-deux filles à marier tirées de nos diverses provinces, sans y rassembler aussi quelques hommes, c'eût été entretenir une violation patente du précepte « croissez et multipliez ». D'ailleurs on connaissait dès-lors les réglemens sur les harras. En regard des quarante-deux chanoinesses, se trouvaient donc trente beaux chanoines choisis quinze par l'abbesse, quinze par le pape, sur la présentation de ladite abbesse sans doute. Le vœu de chasteté ne les liait pas, et tout ainsi dans les deux chapitres se trouvait en parfait rapport, si l'on excepte cette différence de trente à quarante-deux, différence dont toutes mes recherches n'ont pu me fournir l'explication. J'en ai écrit à l'historien de la patrie et des couvens. Quoiqu'il semble dans les derniers temps que peu de ces chanoines quittassent dans l'après-dînée leur bouteille pour les chanoinesses, nous n'en devons pas moins reconnaître toute la profondeur de génie

dont Sainte-Gertrude fit preuve en créant son institution. Si le temps qui gâte tout, fit dégénérer les chanoines de Nivelles, n'a-t-il pas également abâtardi et les Cisterciens de Villers, et les Prémontrés d'Affligheim? Ces enfans des grands saints Bernard et Norbert, de pacifiques laboureurs, de modestes savans qu'ils étaient d'abord, ne sont-ils pas devenus chez nous de riches débauchés et de méchans brouillons ? Mais laissons tous ces momes pour ce qu'ils ont été. Le grand balai de la révolution nous en a délivrés. Prions Dieu pour l'Espagne où ils boivent encore, et malheureusement ne ronflent plus.

Je n'ai pas l'honneur d'être Nivellois, mais ceux qui le sont pourront juger si je connais leur ville, quand je leur apprendrai que j'ai découvert tout seul qu'elle était située au confluent de deux rivières anonymes. Le soin que les habitans ont pris de dérober ce secret aux étrangers en faisant passer ces deux rivières dans des égoûts rendait ma découverte difficile. Je la donne en passant comme une preuve que je n'ai rien épargné pour bien connaître tout ce qui a rapport à mon sujet.

On comptait autrefois onze églises dans Nivelles et les faubourgs; il n'en reste plus que deux : Sainte-Gertrude, au centre de la ville,

et le Sépulchre, dans le faubourg de Namur. Le premier de ces édifices mérite seul quelqu'attention. Le vaisseau en est vaste, et propre à contenir de nombreux consommateurs de messes. Plus tard il pourra, comme la plupart des temples gothiques du royaume, servir pendant les grandes chaleurs à cet usage que mettent insensiblement à la mode les rédacteurs de *la Sentinelle.* L'église de Sainte-Gertrude est surmontée d'une flèche que le feu a pris soin de raccourcir au commencement de ce siècle, mais pas assez pour tranquilliser entièrement les habitans du grand marché que cette flèche menace d'écraser un jour de sa chute. Le danger devient si imminent, qu'un honnête négociant, grand amateur de pinsons, qui garnissait ordinairement toutes ses fenêtres de cages contenant ses petits pensionnaires, à fait transporter toutes ces cages à sa maison de campagne, pour épargner au moins à ses oiseaux le sort auquel il demeure exposé lui et toute sa famille. Le voisin de ce négociant, un honnête boulanger qui s'est fait une grande réputation de prudence, s'est avisé de faire toutes les nuits veiller aux flambeaux du haut de son grenier, pour que la chute qu'on redoute puisse toujours lui être annoncée quelques

secondes à l'avance, arrivât-elle même à minuit et en l'absence de la lune.

Près de l'église dont je viens de parler se trouve une place plantée d'arbres qui sert de promenade aux *fashionables* nivellois après la grand'-messe du dimanche. C'était autrefois la place du Roi-de-Rome ; c'est aujourd'hui la place Saint-Paul. Ne dirait-on pas que les missionnaires sanctificateurs sont venus jusques dans notre pays rebaptiser les promenades ?

On me pardonnerait à Nivelles de quitter le quartier de la place Saint-Paul sans parler de l'hôtel de ville, de l'hôtel du commissariat, de la maison curiale et du café *de Spire*, mais ce qui m'exposerait à encourir l'indignation générale serait mon oubli de mentionner la nouvelle salle des redoutes et concerts. Il n'y a guères plus d'un an que les Nivellois dansaient encore aux jours de fête dans une espèce de grenier à foin éclairé par cinq ou six mauvais quinquets. Alors aussi on en était réduit pour tous concerts aux saluts du carême chantés au lutrin de la paroisse. Depuis que le goût des beaux-arts se répandant dans toutes les classes de la société nivelloise a fait fonder le club philarmonique, la régence s'est piquée d'honneur : un

temple plus décent a été élevé au plaisir. On danse, on chante aujourd'hui dans un salon proprement décoré. La prévoyance de l'architecte chargé de le construire a été jusqu'à le distribuer de manière à pouvoir être converti au besoin en salle de spectacle. Nous ne savons pas trop ce que le curé trouve de bon dans tout cela. Nous prévoyons seulement que la ville cessera bientôt d'être regardée comme un port de salut où les riches fermiers des environs se retirent dans leurs vieux jours; heureuse si ses bals appellent toujours les enfans dans la même proportion que ses messes attiraient les pères!

J'ai lu je ne sais où que l'Empereur Henri III, tout allemand qu'il était lui-même, parlait des Nivellois comme d'une race indomptée et féroce. Les temps sont bien changés depuis le onzième siècle. La population la plus moutonnière a remplacé celle que l'empereur chargeait ainsi. Ce n'est pas que les trois redoutables confréries des Archers, des Arbalétriers et des Canonniers ne soient encore là pour témoigner de l'esprit martial des anciens nivellois; mais les membres des deux premiers de ces corps ne s'exercent plus qu'au tir du berceau et de la perche. Quant aux canonniers, le *riff-tou giù* (l'abat-tout)

et *l'eragy* (l'enragé), deux pièces d'une demi-livre de balles, qui servaient autrefois à la défense de la ville, ont cessé d'être manœuvrés par eux ailleurs qu'à la procession de la grande kermesse.

A propos de la grande kermesse, n'allons pas omettre le paragraphe auquel elle a droit ici. Dès la fin de septembre tout est en mouvement dans Nivelles. La régence a fait vendre publiquement et faucher ras par les adjudicataires l'herbe qui croît dans les rues. Toutes les scies et tous les rabots sont en mouvement sur le marché où l'on élève les édifices destinés aux paillasses, aux danseurs de corde, aux marionnettes. Une foire générale de quinze jours est annoncée au loin par les papiers publics; les marchands arrivent et déballent. Les bourgeois préparent leur cuisine et leurs appartemens pour les parens de tous les pays qui viendront se faire héberger chez eux. Partout on balaie, on frotte, on lave. Le *Culot de la Magdelaine* et la rue *Coquerue* elle-même brillent d'un éclat inusité. Le jour de Saint-Michel est arrivé ; empruntons à une vieille chanson du pays le passage suivant qui donnera une idée du spectacle que présente la ville :

Mon dieu qui fait bia
Pa' touttavau l'vil'de Nuvelle!
Mon dieu qui fait bia
Sul' marchy des pourcia!
Les maisos d' boutchy, des boulgy, des apothicaires
Ont tertoutt des flambiaux
A leux fernest in hiaut. (1)

Il est dix heures du matin. Une foule de campagnards venus des villages environnans remplissent les rues étonnées de cet accroissement subit de population. La châsse de sainte Gertrude va sortir après la grand'-messe, et c'est pour assister à la promenade annuelle de la bienheureuse abbesse que tout ce monde est rassemblé; les cloches sonnent, et la procession défile. Tous les fermiers de la banlieue ont réuni les anciens bidets que la loi sur la contribution personnelle a fait descendre depuis quatre ans de leur rang de chevaux de monture. Ils sont appelés encore une fois à l'honneur de porter la selle, et forment sous leurs maîtres, à la barbe de l'inspecteur des contributions, la cavalcade qui escorte la châsse. Les trois confréries dont il est parlé plus haut lui font également

(1) Ce qui signifie : Grand dieu qu'il fait beau dans toute cette ville de Nivelles! Grand dieu qu'il fait beau sur le marché aux porcs! les maisons des bouchers, des boulangers, des apothicaires ont des flambeaux à toutes les fenêtres du premier étage.

cortége. Le roi des arbalétriers portant en sautoir l'oiseau d'honneur suspendu à un large ruban bleu se fait remarquer au milieu de tous. La procession parcourt la ville, à la grande édification des fidèles, elle rentre enfin, et la kermesse est commencée. Pendant quinze jours ce ne sera plus que festins, bals et concerts.

Il y a quelques années on avait coutume de promener plusieurs jours de suite, pendant cette kermesse, un géant et une géante d'osier que l'on nommait *l'Agaïon* et *l'Agaïonne*. On les faisait accompagner de leur fils géant comme eux qu'on appelait le *Loló*. Je ne cite pas ce fait pour entrer ici dans une longue dissertation sur l'origine d'un usage qui d'ailleurs existe encore dans plusieurs villes de nos provinces. Je rapporterai seulement la singulière raison qui a fait défendre à Nivelles la sortie de cette intéressante famille.

De vieux observateurs nivellois remarquaient depuis long-temps que presque tous les polissons de la ville avaient entre eux des traits frappans de ressemblance. Personne cependant ne s'avisait de rechercher la cause de cet étrange rapport. Un Français amené par le hasard à la kermesse de 1817 fit aussi la remarque des vieux observateurs, au moment

où le peuple était rassemblé pour voir passer les trois géants. Il vit de plus que l'ensemble des traits du *Lolô* offrait le type le plus parfait des petites physionomies des enfans qui l'entouraient. Notre Français croyait peu au pouvoir si contesté de l'imagination chez les femmes enceintes ; il en fut convaincu à Nivelles. Il avait un ami parmi les membres de la régence ; il lui communiqua sa remarque, et lui conseilla, avant son départ, de faire au conseil une proposition qui a amené après de longs débats la mesure rapportée plus haut. Puisse cette mesure avoir d'heureux résultats, car la figure du *Lolô* était loin d'être jolie.

Outre sa fameuse kermesse, Nivelles est encore célèbre par la *Dodaine* et ce Jean dont le chien passait pour un sage aux yeux de La Fontaine :

> Ce n'était pas un sot, et croyez m'en,
> Que le chien de Jean de Nivelles.

De ce Jean nous dirons ce qu'on pourrait dire de plus d'un merveilleux bruxellois dont le danois bien tacheté ou l'énorme chien de Terre-Neuve fait toute la réputation : Jean sans le chien, n'est pas grand' chose. Or, Jean de Nivelles n'a plus son chien. Pour la *Dodaine*, c'était autrefois un lac infect situé au

midi de la ville. On a réussi à en faire une promenade bien plantée, en réunissant en deux beaux bassins les eaux qui croupissaient, avant cela, sur une surface plus étendue. Une table de pierre placée à l'extrémité de la plus grande de ces pièces d'eau apprend aux curieux, dans une inscription latine, le nom des magistrats qui ont fait utiliser ainsi ces autres marais pontins. L'étranger qui visite la promenade de la Dodaine n'éprouve que le regret d'y voir croître le chardon dans toutes les allées, sans que pour cela personne de la ville songe à s'y rendre.

Je ne sais si nous pouvons admettre en Belgique l'axiôme français : les femmes font la société ce qu'elle est. L'amour de la pipe et de la bierre n'est pas né chez nous, quoiqu'on en dise, du peu d'agrément que l'on trouverait dans le commerce du beau sexe. Je prendrai Nivelles pour exemple : presque toutes les femmes y sont jolies; presque toutes ont été élevées dans les meilleurs pensionnats de Bruxelles ou de Lille, sans y avoir contracté cependant ce ton de princesse qu'on prend quelquefois dans les grandes villes. Les Nivelloises sont aimables, mais pensez-vous pour cela que l'hôte de *l'Epée* ou celui de la *Cave du chapitre* en auront un ha-

bitué de moins, ou la marchande de tabac de la grand' place un quart d'heure de loisir de plus? Les demoiselles de toutes les conditions passent leurs soirées seules avec leurs mamans; les pères et les fils vont s'enfoncer dans la tabagie enfumée où l'on pourrait croire qu'ils s'amusent au moins de politique, si toute autre feuille que le journal de la Belgique trouvait place au milieu des pots et des verres. Cette séparation des deux sexes a produit à Nivelles, entre autres résultats, une différence remarquable d'accent chez les hommes et chez les femmes. Le Nivellois comme le Montois, avec lequel il a d'ailleurs beaucoup d'affinité, parle en chantant lamentablement et de manière à choquer l'oreille la plus étrangère à la musique. La Nivelloise au contraire parle vivement et sans accentuer beaucoup. De toutes les femmes de notre Belgique les Namuroises me paraissent être celles à qui les Nivelloises ressemblent le plus.

Toute petite ville a ses originaux, mais on peut trouver mauvais de voir étendre leur réputation au-delà des remparts qui la renferment. Je sais bien que le beau parleur qui répondait : « Je ne suis pas homicide de cet incendie là » au magistrat qui prétendait

qu'un pont s'était écroulé par sa faute ; que le nouveau Ménalque se rangeant encore après trois ans de mariage, et je ne sais plus à quelle occasion, parmi les célibataires de la ville ; que l'amoureux transi qui promène si souvent sa mélancolie sous les ormes du grand chemin de Namur, n'auraient aucun droit de m'accuser de méchanceté pour avoir révélé leurs innocens travers. J'aime mieux toutefois sacrifier ce chapitre, et passer à autre chose. Parlons un peu de ce que l'arrondissement de Nivelles offre encore de curieux outre le chef-lieu et les honnêtes bourgeois qui l'habitent. Braine, Genappe et Jodoigne, c'est à vous que je veux venir. Wavre aurait également son tour, s'il n'avait déjà été bien partagé dans le premier volume.

Braine-l'Alleud est l'Athènes de l'arrondissement. La politesse et l'urbanité des Brainois deviendrait proverbiale si justice était toujours rendue à tout le monde. Ils doivent au reste l'avancement extraordinaire de leur civilisation à la culture des arts qui prospèrent depuis long-temps parmi eux. Braine ne compte guères que mille habitans, et Braine a son théâtre, sa société philharmonique, ses peintres et ses poètes. Les Frères à l'épreuve, et le Dîner de Madelon composent à la vérité

la partie la plus notable du répertoire de ce théâtre ; la grosse caisse est l'instrument le plus remarquable dans les concerts ; l'enseigne du cabaret du *Gros-Bôze* est le chef-d'œuvre de l'école brainoise, et le poème de M. G....... sur l'instruction publique, l'épopée de la commune ; mais enfin Braine a son théâtre, sa société philharmonique, ses peintres et ses poètes. Tout ce qu'on reproche à cette petite Athènes, c'est le système peu libéral quelle a adopté de renfermer soigneusement dans son enceinte les talens et les lumières qui y sont rassemblés. Voici un échantillon de la rigueur avec laquelle on observe ce système. « Quiconque, dit le réglement sur les concerts, portera à l'étranger son cor, son basson, sa flûte ou sa clarinette cessera de faire partie de l'orchestre communal. » Nivelles a invité plusieurs fois à des parties de musique les virtuoses de Braine-l'Alleud ; il est notoire jusqu'ici que toutes ces invitations ont été faites en pure perte. On n'a pas encore pénétré les motifs de cette législation ; mais les hommes sensés qui pensent qu'il faut étudier toutes les institutions au milieu de ceux pour qui elles sont faites, s'abstiendront sans doute de porter un jugement quelconque touchant le réglement

susdit, avant d'avoir assisté aux concerts de la ville de Braine.

Genappe situé sur la grande route de Bruxelles à Charleroi, entre Waterloo et les Quatre-Bras, doit à cette situation et à son relais de poste d'être connu de messieurs les Anglais autant que Douvres et Calais. Ce bourg rivalise avec Gosselies et Charleroi lui-même de noirceur et de malpropreté. L'esprit de coterie qui y règne nuit beaucoup aux progrès de sa civilisation. On a tenté plusieurs fois et toujours vainement d'y réunir les jeunes gens en société générale dans l'intérêt des plaisirs communs. La société dite de la Vertu n'a joui que d'une existence éphémère, malgré l'admirable profondeur qu'on remarquait dans sa loi fondamentale, et malgré l'ingénieuse précaution qu'on avait prise de tapisser le local de ses réunions de morceaux de poésie indigène, quatrains dans le goût de ceux de Pibrac, destinés à rappeler incessamment à tous les membres l'obligation de maintenir entre eux l'union, la paix, la concorde. Genappe compte bien 1400 habitans et Genappe n'a ni curé ni église. Les pasteurs de deux villages voisins se sont longtemps disputé ce trésor de 1400 paroissiens, de quelque réputation de mauvais esprit que

ces paroissiens jouissent. La querelle est maintenant décidée en faveur de l'un des deux prétendans ; mais nous dirons en l'honneur des Genappans (c'est ainsi qu'on les appelle, quelque dangereux rapprochement qu'on puisse faire) qu'ils ont vu tous ces débats avec une indifférence digne du dix-neuvième siècle, et qu'ils ne se sont guères inquiétés, dans leur philosophie, de savoir où ils seraient enfin baptisés, confessés, mariés, enterrés.

Jodoigne passait pour la plus insignifiante bicoque de l'arrondissement de Nivelles avant que la généreuse initiative prise par les habitans de cette commune, lorsqu'il s'agissait de rassembler des secours pour la Grèce, eût révélé à tout le Brabant le bon esprit dont cette petite ville était animée. Tous les ridicules d'une petite ville sont effacés quand elle se montre susceptible d'être électrisée par l'idée d'une bonne action, sans attendre qu'une capitale ait donné l'exemple de bien faire.



NAMUR.

Variæ illudent species.
Géorg. Liv. IV.

Il ne tiendrait qu'à moi d'entrer en matière avec toute la pompe employée fort souvent par les historiens et les poètes, pour relever de bien petits sujets. Je dirais, par exemple, comme Gramaye : « *Offero de rebus namurcensibus volumen unum, in tot sectum periodos.* »

« Quot sunt discrimina vocum,
» Quot Thebis portæ, quot divitis ostia Nili,
» Et quot Roma jugis cœlo caput erigit..... »

Ce qui signifierait, lecteurs et lectrices : Je vais parler de Namur et des Namurois, en autant de chapitres qu'il y a de notes dans la musique, de portes à Thèbes, d'embouchures au Nil, de collines dans Rome, c'est-à-dire en sept chapitres.

Tout cela vous paraît assurément fort étrange. Que serait-ce donc, si je vous expliquais ensuite que je divise mon sujet en sept parties, parce que je connais à Namur sept

vieilles bigotes, sept prêtres buveurs, sept femmes acariâtres, sept avocats chicaneurs et sept maris....... trompés? Je ne ferais cependant qu'imiter encore en cela mon devancier Gramaye, qui justifie la division de son *septenarium*, un de ses trois livres sur le pays de Namur, par l'existence dans ce pays de sept villes, sept forêts, sept rivières, sept châteaux, etc.

J'aime mieux ne pas tant crier *je chante*, et me mettre tout bonnement à chanter. J'aime mieux aussi écrire tout d'une venue ce que je peux avoir à dire. Mon titre est là-haut qui vous avertit de mon sujet : lisez ou passez, selon l'intérêt que vous lui portez. Mes alinéa vous offriront assez de points de repos, si tant est que vous ayez besoin de reprendre haleine en parcourant cet article.

Namur est une ville si ancienne, si ancienne, qu'on remplirait aisément quatre volumes, grand in-octavo, édition compacte, deux colonnes à la page, rien que de conjectures sûr son origine. On a fort judicieusement observé que, pour peu qu'un généalogiste veuille s'en donner la peine, il vous fait descendre une famille moderne d'un héros de l'Iliade, aussi facilement qu'un procureur, dix actes de l'état-civil à la main, prouverait la filiation d'un client dont les aïeux ne remontent pas au-delà

de 1740. Il èn est absolument de même pour la généalogie d'un peuple ; et si je voulais flatter nos Namurois d'aujourd'hui, je viendrais, mes citations mises en marge, leur démontrer qu'ils avaient déjà des ancêtres au confluent de la Sambre et de la Meuse, quelques siècles avant J.-C. Descendant progressivement jusqu'à l'époque de l'invasion des Gaules par les Romains, je leur prouverais que César a mis la main à leur château. J'établirais ensuite que, plus tard, les Francs, en chassant les Romains, détruisirent d'abord la ville et le château, mais que les ayant bientôt rebâtis, ils appelèrent le tout *Nieuw-muur* (nouvelle muraille). Ici je m'enfoncerais dans de longues conjectures pour éclaircir le point de savoir comment la ville s'appelait avant sa reconstruction par les Francs. Enfin, j'arriverais au temps de Charlemagne, où, sans m'inquiéter de donner aucune raisòn de la disparition subite de *Nieuw-muur* et de ses habitans, je constaterais que le grand empereur confia à la garde d'un certain Naymon un simple petit château situé à l'endroit où la Meuse reçoit les eaux de la Sambre. Charlemagne et Naymon, me plaçant déjà au 9[me] siècle de notre ère, le reste de ma généalogie ne serait plus qu'un jeu.

Naymon commencerait la race de mes marquis ou de mes comtes de Namur.

Je reprends. Namur est une ville fort ancienne, située au confluent de la Sambre et de la Meuse. Elle est la capitale d'une province du présent royaume des Pays-Bas, province que couvrait autrefois cette immense forêt des Ardennes, dont les anciens auteurs parlent et reparlent tant. Ceci me fait penser que les de Stappers d'autrefois auront dû s'opposer long-temps à ce qu'on déshabillât tant de montagnes et de vallées des chênes qui les couvraient, et que la société dite de la banque de Bruxelles aurait pu faire alors de jolies petites spéculations.

De même que toutes nos grandes familles, nos grandes cités sont bien déchues de leur antique gloire. Tel de nos ducs, de nos marquis, de nos barons qui possédait jadis toutes les prérogatives d'un souverain, et réunissait en lui seul les trois pouvoirs de son petit état, n'est plus aujourd'hui que le chambellan d'un roi constitutionnel qui ne possède en tout dans son royaume que la moitié de ces trois pouvoirs. Ainsi la ville de Namur, autrefois capitale d'un comté féodal, n'est plus que la résidence d'un délégué du prince. Mais examinons un peu en détail ce que Namur était dans le bon temps.

Chevaliers cosmopolites, vous que l'on rencontre sur toutes les routes du royaume, qui en avez visité cent fois toutes les villes et les bourgs; vous qu'un lambeau de coton suspendu derrière des vitres crasseuses, ou l'odeur du café moulu et du tabac rappé attirent irrésistiblement dans les rues les plus sales et les plus étroites pour y *faire la pratique;* commis-voyageurs de toutes les classes, de toutes les conditions, décrivez, s'il vous plaît, à mes lecteurs ce qu'on appelle sur la rive droite de la Sambre, la rue du Pont, le marché St-Hilaire, la rue Notre-Dame, la place du pied du château; que je leur dise ensuite : D'abord ce fut là tout Namur; un pont jeté sur la Sambre permit plus tard aux habitans de gagner la rive opposée; et, dans l'espace de quatre siècles, la fécondité des Namuroises avait peuplé, de cet autre côté de la rivière, une ville nouvelle beaucoup plus grande que l'ancienne. La peste et le feu en firent profit. La première dévora 25,000 personnes au commencement du 15me siècle, et, cent ans plus tard, le feu travaillant dans l'intérêt des arts, vint obliger à reconstruire plus à la moderne quelques-uns des anciens quartiers.

Si je faisais de l'histoire à l'usage des col-

léges, je commencerais ici une longue liste des comtes de Namur. Je n'oublierais aucun détail de la vie de chacun d'eux. Un tel épousa une telle; cet autre se croisa pour la Terre-Sainte; cet autre encore fut blessé à la chasse; ce quatrième donna des terres aux moines; ce dernier se fit ermite; et j'aurais l'histoire du comté. Le principe moderne que le peuple est plus que le roi m'oblige à parler des Namurois beaucoup plus que de leurs souverains. Que ces derniers se battent, se marient, s'enfroquent tout à leur aise. Ils ressemblent si parfaitement à tous les princes féodaux de leur temps qu'on peut, sans inconvénient, mettre de côté le tableau monotone de leurs faits et gestes.

Sans rien préjuger sur ce que peuvent valoir les Namurois d'aujourd'hui, je suis contraint d'avouer qu'ils ne valaient pas grand' chose autrefois. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il faut tirer cette conséquence des éloges mêmes que leur donnent certains historiens qui les appellent un peuple religieux, simple, martial, etc. Ils étaient superstitieux et adonnés à mille pratiques ridicules: leurs annales font mention d'une foule de beaux miracles qui ont tourné dans le temps à la gloire de leurs saints et au profit de leurs

églises et de leurs prêtres. Ici, c'est un mitron qui retire du four des pains qui distillent du sang, parce que, selon l'apparence, on avait employé à les pétrir un peu de fleur de farine destinée à faire des hosties ; là, c'est un cerf superbe qui, traversant en plein jour le grand marché, entre pour faire sa prière dans l'église de la Vierge, au grand mécontentement de St-Joseph qui prend cela pour une mauvaise plaisanterie. Plus loin des statues de bois sec parlent et pleurent amèrement. Des nonnes infidèles au vœu de chasteté accouchent par punition d'une vingtaine d'enfans à la fois, ce qui témoigne, au reste, de la vigueur des pères qu'elles leur avaient choisis ; sans parler d'une foule d'aveugles guéris, de boiteux, de bossus redressés, de muets parlant subitement à des sourds qui les entendent ; le tout, par l'aide de moyens bien plus prompts que l'opération de la cataracte, les procédés de l'orthopédie, la méthode de l'institut de Groningue et la perforation du tympan.

Admirateurs de tant de belles choses, les Namurois, comme l'atteste Gramaye, restèrent seuls à l'abri de l'hérésie qui pénétra, vers le milieu du 16me siècle, dans toutes les autres provinces de la Belgique. « *Pervasit hæreticæ* » *pravitatis furor potiores Belgii provincias ;*

» *Namureum pænè solum sine labe mansit.* » A la vérité les fréquens témoignages de la puissance des saints n'opéraient pas seuls à Namur pour le maintien des bons principes. Les Namurois, passant autrefois pour les Béotiens de notre pays, avaient cette précieuse stupidité dont l'exploitation offre partout de si riches bénéfices aux fripons. Un auteur qui les flatte beaucoup convient lui-même que les Namurois de son temps passaient pour aimer peu les lettres, et que leur génie les portait principalement à l'exercice des arts mécaniques. Il avoue qu'on ne trouve pas dans l'histoire de Namur autant d'hommes célèbres que dans l'histoire des autres villes de la Belgique. Mais comme son thême l'oblige à dire le plus grand bien possible des Namurois, il s'empresse de protester contre l'opinion générale qu'il vient de consigner dans sa page, il ajoute qu'il a par devers lui la preuve du contraire. Or, veut-on savoir quelle est cette preuve? c'est qu'il compte à Namur jusqu'à vingt-cinq licenciés de l'université de Louvain!

Où la terre est grasse les vers abondent : voilà pourquoi l'on voit tant de courtisans aux Tuileries, tant d'employés à notre administration des finances; voilà pourquoi l'on voyait

autrefois dans Namur et le comté tant de moines et d'ermites. La forêt de Marlagne qui commence aux murs de la ville, et s'étend au loin vers le sud-ouest, renfermait jadis plus de deux cents ermitages dont les propriétaires vivaient aux dépens de qui il appartenait, sans en excepter le comte lui-même, dont le gibier devait mal passer son temps, si, comme il est apparent, plusieurs de ces pieux solitaires ressemblaient à celui de Copmankurst dans Ivanhoe. De riches abbayes, officines de religion, comme le dit quelque part un chroniqueur latin, n'avaient pu manquer de s'élever aussi sur les rives de deux fleuves qui baignent le pays de leurs eaux. Salzinne, Floreffe, Géronsart et le Jardinet, avec une dixaine d'autres saints, attestent encore ce que j'avance.

On peut être bête sans être méchant; c'est même ce qui arrive d'ordinaire. Mais nous voyons que les anciens Namurois avaient de fort mauvaises têtes, et que les séditions, les révoltes étaient fréquentes dans leur ville. Les divers quartiers se haïssaient cordialement entre eux, et des combats sanglants se livrèrent plus d'une fois, dans les rues et les places publiques, entre les habitans qui s'y donnaient rendez-vous à cette fin. On conserve

encore à Namur le souvenir des *Havresses* et des *Mélans*, deux partis qui divisaient principalement toute la population de cette cité.

Les Mélans habitaient la ville ancienne, les Havresses la ville nouvelle. Un antiquaire de mes amis prétend que les premiers tiraient leur nom de la couleur noire que devaient contracter leur figure et leurs vêtemens au milieu des travaux de la forge auxquels on s'adonnait exclusivement dans leur quartier. Quelque clerc de la suite d'un comte de Namur croisé pour la Terre-Sainte aurait, selon mon savant ami, rapporté de Constantinople, où plusieurs croisés séjournèrent après l'avénement de Boudouin à l'empire d'Orient, cette dénomination de *Mélan* qui en grec signifie noir. Les Havresses, qui probablement s'occupaient principalement des travaux de la navigation sur la Meuse, prenaient leur nom du mot germain *haver*, un port, un quai, un havre, comme on le dit même en français. Cette appellation de *havresses* désignait clairement ainsi le genre d'occupation à laquelle ils se livraient. Quoiqu'il en soit de ces étymologies, et que la haine mutuelle que se portaient les Havresses et les Mélans vînt de la différence de leur industrie ou de toute autre cause, toujours est-il

vrai que le sang coula plus d'une fois dans leurs querelles. Les femmes elles-mêmes y prenaient quelquefois une part très-active. La situation de Namur au confluent de deux rivières considérables exposait cette ville à de fréquentes inondations ; de là l'habileté bien connue de ses anciens habitans à courir avec des échasses. Les combats des Havresses et des Mélans s'élevèrent plus d'une fois entre champions montés sur ces instrumens dont un long exercice peut rendre l'usage assez facile.

On prétend que dans ces mêlées les femmes armées de haches s'efforçaient de couper par le bas les échasses de l'ennemi, afin de préparer la victoire au parti qu'elles favorisaient. Depuis que nos procureurs du roi interposent leur holà dans les moindres rixes, que le plus petit soufflet, la plus modeste chiquenaude ne peut passer sans qu'ils en connaissent aussitôt, on conçoit que l'esprit martial des Havresses et des Mélans s'est considérablement amorti. L'exercice des échasses s'est à la vérité perpétué jusqu'à nos jours, mais dans un but tout pacifique. Il y a quelques années, un de nos princes passant par Namur a été témoin d'une danse guerrière exécutée sur des échasses, la régence de la ville ayant eu la galanterie d'organiser, pour

l'amusement de l'illustre voyageur, une représentation de cette pyrrique indigène.

Je voudrais pouvoir finir ici le tableau du caractère des Namurois dans les temps anciens, mais je suis en conscience obligé d'ajouter encore que ce petit peuple passait pour très-vain et très-égoïste. Les qualités par lesquelles il rachetait un peu tout cela étaient un courage à l'épreuve de tous les dangers , plus , un grand amour du travail. Nous verrons plus tard ce qui reste aux descendans des mœurs de leurs ancêtres.

Si Namur n'avait pas été le théâtre de quelques-uns de ces événemens qui occupent une place remarquable dans l'histoire de l'Europe, je passerais dès à présent à la description de ce que ses remparts renferment de curieux aujourd'hui. Mais Don Juan et Louis XIV méritent bien que l'on s'arrête quelques instans à des époques qu'ils ont rendues célèbres pour la ville dont je parle. Un petit coup d'œil sur l'état de la société namuroise au temps de notre fameuse révolution des patriotes me servira ensuite de transition pour arriver jusqu'à nos jours.

Dès 1429 Namur avait perdu ses comtes particuliers. Jean surnommé le malheureux était mort dans cette année, et son comté

passa à Philippe le bon qui dans ce temps-là s'amusait à arrondir ses petites propriétés dans les Pays-Bas. L'Évêque de Liége, comme ferait aujourd'hui le dey d'Alger, avait mis la main sur le collet du comte Jean qu'il retenait prisonnier à Huy, et pour payer rançon à ce corsaire de terre ferme ledit comte avait vendu son comté au duc de Bourgogne en s'en réservant l'usufruit jusqu'à sa mort. Un prince, comme on voit, vendait alors ses états comme un bourgeois de Bruxelles vendrait sa maison de la rue aux Choux, de la rue de la Régence ou des boulevards de Schaarbeek. Namur se trouvait donc faire partie au 16[me] siècle des possessions que Charles-Quint avait transmises à son gracieux fils Philippe II. Les doctes n'ont besoin ici d'aucune autre explication, et je n'ai pas le temps de donner aux ignorans celle qui serait nécessaire pour leur faire comprendre comment un roi d'Espagne était devenu l'héritier des ducs de Bourgogne.

Or, Philippe II, qui n'était pas des plus faciles, s'était, depuis quelques années, pris de querelle avec ses sujets dans les Pays-Bas; et ceux-ci en étaient venus, après de nombreux pourparlers, jusqu'à songer à mettre leur maître espagnol à la porte. Ce n'était, dans le fond, à rien moins que cela que tendait ce

qu'ils appelaient, eux, la pacification de Gand. Don Juan, le frère naturel de Philippe, était alors gérant d'affaires de ce dernier dans les Pays-Bas, et malgré l'amère pensée des pacificateurs, on lui faisait toujours belle mine en attendant l'exécution du projet susdit. Don Juan qui prévoyait néanmoins où l'on en viendrait à la fin, s'il ne se remuait un peu dans l'interêt de son frère, chercha autour de lui quelque bonne forteresse d'où il pût agir en sûreté pour déjouer les manœuvres qu'on préparait: son choix s'arrêta sur Namur. Il se rend dans cette ville, sous prétexte d'y rencontrer la sœur du roi de France qui devait y passer pour aller aux eaux de Spa; il s'arrête quelques jours comme pour s'y recréer, se fait adroitement inviter à visiter le château qu'il trouve fort bien entretenu, et donnant tout-à-coup le signal à ceux de sa suite, il en fait saisir tous les postes, en déclarant reprendre au nom du roi Philippe ce qui appartenait à ce monarque. Une fois maître de cette position, il y fit arriver des troupes, et se mit en devoir de prouver aux provinces belgiques qu'il avait compris leur plan, et qu'il s'opposerait à son exécution. Les provinces de leur côté se préparèrent à travailler chaudement à leur affaire. On s'accusa de part et d'autre

de trahison, de manque de foi, on se battit enfin à Gembloux, et lorsque Don Juan, vainqueur dans cette bataille, eut rétabli un peu la puissance de Philippe, il s'en revint mourir dans cette même ville où il avait d'abord tout préparé pour les opérations que Farnèse continua.

On voit que c'est à la maladresse de nos compatriotes de Namur que nous avons dû, en grande partie, la continuation de la domination espagnole dans le midi du présent royaume des Pays-Bas. S'ils avaient été plus prudens, il est assez probable que la pacification de Gand aurait amené plus tard pour tous les Belges les résultats que l'union d'Utrecht amena pour quelques-uns d'entre eux. Au reste, je ne voudrais pas jurer qu'il n'y eut que de l'imprudence dans le fait de ceux qui laissèrent Don Juan s'emparer du château, de Namur C'était un Berlaimont [1] qui gouvernait alors la ville et le comté, et, si l'on se rappelle ce que j'ai déjà dit, les Namurois passaient pour aimer peu l'hérésie dont quelques-uns des chefs du parti des États étaient

[1] Ce fut aussi un Berlaimont qui désigna comme des gueux les seigneurs qui, dès les commencemens de nos troubles au 16me siècle, étaient venus faire des représentations à la gouvernante Marguerite de Parme.

de puissans fauteurs. Quoiqu'il en soit, ce qui est fait est fait.

J'ai parlé de la bataille de Gembloux; il ne faut pas que joublie, à propos de cette bataille, une chose assez singulière. Une messe anniversaire fut fondée à Gembloux en commémoration de la défaite des États. Cette messe se chante encore tous les ans, et les bons habitans de la paroisse vont encore l'entendre avec recueillement sous le règne de Guillaume d'Orange. Je demandais un jour à une dévote qui sortait de cette messe, ce qu'elle venait de faire à l'église. Je viens, me répondit-elle, d'assister à l'office que l'on célèbre annuellement pour remercier le ciel d'une victoire remportée autrefois près d'ici sur l'armée des Sarrazins ennemis de Dieu.

Qui n'a pas entendu parler de ce fameux siége de Namur où Louis XIV commandait en personne? Messieurs les Français, grands maîtres en fait de *pofferie*, ont élevé bien haut ce fait d'armes de leur grand roi. Boileau, Racine ont consacré leurs vers et leur prose à le célébrer. Ce dernier, dans ses lettres sur cet événement, insinue que la présence seule du monarque français dans le camp des assiégeans empêcha les alliés de donner la bataille pour délivrer la ville. On sait de

reste que le désavantage du nombre et de la position fut la seule raison de cette retenue des alliés ; et malgré l'ode de Boileau où l'on trouve :

« Ces monceaux de piques
» De corps morts , de rocs , de briques , »

nous pensons que , pour faire à chacun sa juste part dans la vérité, il faut retirer à Louis XIV une bonne partie des éloges qu'il a reçus pour sa prise de Namur en 1692, et les attribuer à Guillaume III , pour sa reprise de la même ville en 1695.

Lors de ce dernier siége, le brave Boufflers défendait la place avec une garnison de 14,000 hommes. Villeroi se trouvait en Flandre avec 100,000 hommes pour faire diversion. On sut tenir monsieur le maréchal en échec, et mener le siége à bonne fin. Bruxelles en pâtit à la verité, les Français le bombardèrent par dépit, mais Guillaume n'en avait pas moins pris Namur. On n'a pas oublié que c'est pendant le siége dont nous parlons que fut blessé mon oncle Tobie dans la tranchée devant la porte St-Nicolas. Son caporal Trin et lui avaient conservé, comme on le voit dans Tristram Shandy, un vif souvenir des assauts vigoureux que soutint la place avant de se rendre.

Après le traité des Barrières, Namur reçut une garnison hollandaise. Il ne paraît pas que les bourgeois aient jamais sympathisé beaucoup avec ces nouveaux occupans. Pour en finir avec les siéges de Namur nous ajouterons seulement que les Français reprirent en 1746, sur le général hollandais Crommelin, cette ville que sa situation exposera plus d'une fois encore aux obus et aux boulets.

Un certain livre nommé *le livre noir du comté de Namur* m'est tombé sous la main, il y a quelques jours. Il m'a semblé, après l'avoir lu, que les Namurois d'aujourd'hui ne verraient pas sans intérêt, dans cet article, certaines particularités que j'ai extraites de ce livre noir touchant le rôle que jouaient, à l'époque de la *patriotique* levée de boucliers de 1789, quelques-uns de leurs concitoyens.

Indocti discant, et ament meminisse periti.

Il sera bon, avant d'entrer en matière, que j'explique clairement à mes lecteurs ce que c'est que ce livre noir, afin que, connaissant bien la source où j'ai puisé mes renseignemens, ils soient à même d'en apprécier l'exactitude. *Le livre noir du comté de Namur, ou correspondance du ci-devant gouvernement autrichien de Bruxelles avec ses agens subalternes dans le comté de Namur* est un in-douze

de 150 pages environ, imprimé à Bruxelles, chez Lemaire, rue de l'Impératrice, en l'an 1790. Il doit le jour aux soins des patriotes de cette époque. Leur gouvernement éphémère fit recueillir dans ces archives toutes les pièces qu'il contient, et ces pièces, toutes certifiées conformes aux originaux, reposant au département des recherches d'alors, par A. J. Gillard, avocat du conseil souverain de Brabant, examinateur audit département des recherches, ne laissent aucun doute sur leur authenticité. Or, ces pièces ne sont autre chose que les lettres et les rapports adressés depuis le commencement de juin 1789, jusqu'au milieu de novembre, même année, par quelques hauts fonctionnaires du comté de Namur à monsieur de Trauttmansdorff qui les avait trouvés disposés à se faire mouches pour le compte du gouvernement autrichien dans les Pays-Bas. Plusieurs lettres et instructions de M. de Trauttmansdorff lui-même se trouvent également dans le livre noir. Voici ce qui résulte de ces divers documens. Depuis les premiers troubles de 1787, le parti patriote n'avait cessé de remuer à Namur. Les états du comté manifestaient assez ouvertement leur haine pour les Autrichiens. Les prêtres et les chefs des corporations exci-

taient le même sentiment dans le peuple. L'empereur n'avait plus guère de partisans que dans le conseil de justice et le magistrat de la ville. Encore, les membres de ce dernier collége ne pouvaient-ils que nager entre deux eaux, vu la disposition des esprits de leurs administrés. M. de Trauttmansdorff, aidé d'un comité secret, travaillait de Bruxelles à réformer cet état des choses qui se trouvait être à-peu-près le même dans la plupart des provinces belgiques. Ce ministre avait pour le seconder à Namur MM. de S*** de Noirmont, président du conseil, Huart, conseiller, substitut du procureur général au même conseil, le baron de Bleckhem, colonel du régiment de Wurtemberg, le vicomte Désandrouin, mayeur de la ville, et quelques autres affidés de moindre importance. On voudra bien remarquer que je fais ici de l'histoire, et qu'on aurait aussi mauvaise grâce à blamer l'emploi que je fais et ferai encore de plusieurs noms propres, qu'à me reprocher, par exemple, de nommer Alexandre, Antipater, Parménion, etc., si j'écrivais les fastes de Macédoine.

Parmi les meneurs du parti révolutionnaire, on comptait une foule de membres de la noblesse, du clergé, du barreau, des fabri-

cans, des marchands et même des hommes de la lie du peuple. On citait principalement le baron de Néverlé, le vicomte d'Elsée, les avocats Fallon, Limelette, De Ganhy, Petit-Jean, le fiscal du balliage Lecocq, les ex-jésuites Dudoyart et Le Peuq, les abbés et chanoines Regnart, Genart, Stevens, Jacquet, Severin, le bourgmestre Lamquet, les orfèvres van Rinck, Arnould, et surtout le barbier Pruymboom et le portefaix Soncher. Une liste dressée par M. le président S*** pour l'usage particulier de M. de Trauttmansdorff, contient les noms de plus de cinquante de ces meneurs. Le président a joint à chacun de ces noms une espèce de biographie de ceux qui les portent, et je puis assurer que l'on reconnaîtrait encore à Namur, dans plusieurs de leurs descendans, bien des traits qui caractérisaient les pères.

Rien de plus curieux que de suivre dans le livre noir les progrès que faisait l'esprit de révolution parmi les Namurois, pendant les cinq mois qui précédèrent le triomphe momentané des patriotes belges de 1789. Tout se borne d'abord à quelques conciliabules, chez le marchand de tabac Maus, rue du Pont, chez le marchand de vin Étienne, à la Grand'Place. On y trouve réunis des fanatiques de tout rang, de tout âge. Les prêtres

y parlent du séminaire général de Louvain, les nobles des prérogatives des états, les avocats de la souveraineté du peuple, les portefaix de la cherté des vivres. Tous raisonnent à perte de vue, sur les nouvelles qu'on reçoit de France, où se prépare la mémorable révolution que nous avons vue depuis. On s'excite, on s'échauffe, puis chacun retourne chez soi.

Quelques temps après, il s'agit d'une procession à propos de je ne sais quelle fête; Gramaye avait déjà remarqué combien les Namurois sont avides de processions. A celle-ci le peuple porte en grande pompe ses saints de bois par toute la ville, et ce, en dépit des règlemens qui défendaient depuis quelque temps ces ovations religieuses. Vite et vite on en écrit à Trauttmansdorff. Désandrouin demande au ministre qu'on passe, pour cette fois, sur cette infraction aux ordonnances. S*** veut qu'on punisse légèrement, et qu'on prenne des mesures adroites pour permettre au peuple ses processions chéries, sans que le gouvernement ait cependant l'air de revenir sur ce qu'il a prescrit à cet égard. Le colonel Bleckhem voudrait qu'on chargeât à la baïonnette les polissons qui désobéissent. Trauttsmansdorff ne décide rien, selon sa coutume.

A quelques jours de là, décède la femme de l'orfèvre van Rinck, un des plus chauds patriotes de la ville. On croirait peut-être que le mode adopté en France de manifester ses opinions en suivant des catafalques, est d'invention toute moderne : point du tout ; les Namurois de 1789 suivent en foule le convoi de la femme Van Rinck ; le fiscal Lecocq tire par la manche tous ceux qu'il rencontre sur le passage du cortége pour les inviter à s'y réunir. L'enterrement s'achève, et la révolution avance.

Les nouvelles de France deviennent tous les jours de plus en plus intéressantes ; on parle dans les cabarets sur le compte de Marie-Antoinette, tout comme on l'aurait fait à Paris : c'est une femme de mauvaises mœurs, ses enfans ne sont point du fait de son mari, elle a des intrigues avec tous ses beaux-frères, et le peuple prend de là l'occasion de calomnier aussi son frère Joseph II que les prêtres et les états ont soin de noircir à qui mieux mieux.

Les troubles de Louvain prennent une tournure sérieuse ; le barbier Pruymboom est envoyé par les meneurs namurois pour examiner les manœuvres des Louvanistes, et en venir faire la répétition à Namur. Il revient

dans cette dernière ville, raconte publiquement que les soldats autrichiens lâchent pied devant les bourgeois, qu'on mettra le feu au séminaire général, que tout ira le mieux du monde. MM. de S***, de Bleckhem, Huart écrivent, chacun de leur côté, au ministre qu'il leur faut des renforts, qu'un seul bataillon du régiment de Wurtemberg ne suffit plus pour la garnison de la ville. Mr. Désandrouin cherche des prétextes pour aller se mettre plus en sûreté à sa maison de campagne. Trauttmansdorff répond seulement qu'il faudra chercher à s'assurer de quelques-uns des plus turbulens bourgeois, aux premiers signes d'une émeute. Bleckhem est charmé de se voir autorisé à faire quelques empoignemens. Tout ce qui le désole, c'est qu'on soit obligé de mettre certaines formes dans l'exécution des ordres donnés. M. de S*** propose quelques petits moyens bien simples pour abréger ces formes dans les arrestations. Il propose au surplus l'emploi d'un peu de cavalerie contre les mutins qui se rassemblent. Il trouve qu'un escadron fait, dans ces occasions, un merveilleux effet. On pourrait bien dire à Paris : rien de nouveau sous le soleil.

Lecocq, Petit-Jean, Arnould, Van-der-

Straeten et autres chefs patriotes se retirent tout doucement à Chaud-Fontaine pour y conspirer plus à l'aise. On parle bientôt de bandes de cloutiers liégeois qui font des incursions sur le territoire de Namur. Les patriotes quittent peu à peu cette ville pour aller rejoindre ceux du Brabant et de la Flandre qui se rassemblent sur les frontières des Provinces-Unies. Des adresses imprimées circulent avec profusion parmi le peuple. Le portefaix Soncher souffle partout le feu de la rebellion. Les prêtres, entre autres le père Guillaume, récollet, prêchent publiquement contre l'Empereur et ses partisans, les émigrations redoublent. Deux échevins, De Lenne et Manderbach, sont envoyés par le magistrat de Namur pour examiner l'état des patriotes rassemblés en Campine. Ils rapportent la nouvelle de l'accroissement journalier de leurs forces, de la formation d'un comité où président les abbés de Tongerloo et de St-Bernard, de la présence de Vandernoot à Bréda, des secours d'argent que les insurgés reçoivent de toutes parts. On apprend successivement les troubles excités à Charleroi, Fleurus, Tirlemont, etc. Tous les partisans reconnus de l'Autriche quittent Namur, M. de Bleckhem compris, et la veille il demandait encore

à Trauttmansdorff à marcher sur les rebelles, avec mille homme seulement et deux pièces de canon. C'est le baron de Bartenstein qui écrit ces derniers événemens à Bruxelles ; il annonce en même temps qu'il part aussi, avec toute sa famille, pour se rendre à Luxembourg.

Une ordonnance des échevins de Namur décrétant que les scellés de la ville seront mis sur les archives et la chambre échevinale en attendant que tout rentre dans l'ordre, est la dernière pièce authentique contenue au livre noir. Cette pièce est suivie d'une note que voici (elle est probablement des éditeurs du livre) : « Les échevins de Namur ayant tou-
» jours été les ennemis les plus acharnés de
» la nation devaient sans doute laisser cette
» preuve authentique de leur manière de
» penser. Peuvent-ils être surpris si la réso-
» lution est prise de leur faire subir le châti-
» ment réservé aux criminels de lèze-nation ? »
On voit ici que le langage usité en France à la même époque, avait été introduit chez nous pour les besoins du moment.

Cette petite esquisse de l'histoire de Namur en 1789 n'est pas tout ce que nous prétendons tirer du livre noir. Nous avons encore à faire remarquer plus d'une chose curieuse qu'on découvre dans cet ouvrage. Le style dont sont

écrites les lettres de divers personnages qui figurent dans ce recueil caractérise merveilleusement bien cette époque où l'on n'était pas encore bien sûr en France que l'on parlât français en Belgique. On déduit de la lecture du livre noir que les colonels, les présidens, les bourgmestres de 1789 faisaient admirablement les fonctions de mouchards; que les nobles, les prêtres, les bourgeois, la canaille fraternisaient au mieux pour renverser le gouvernement existant; mais dans l'intérêt de qui? c'est ce qu'on ne peut dire exactement jusques là. Car les prêtres n'avaient pas seuls la suprême direction des affaires, et M. de Bleckhem prétend même quelque part « qu'*au moyen de quelques petits changemens aux dépens de la noblesse et du clergé en faveur du peuple* » on parviendrait à rétablir l'ordre troublé. On voit encore que, bien que l'institution du séminaire général de Louvain eût été la cause principale des mouvemens à Namur comme ailleurs, l'exemple de ce qui se passait en France contribuait beaucoup à entretenir l'agitation. Le portefaix Soncher, le barbier Pruymboom, le marchand de tabac Maus et le grand nombre de boulangers, cordonniers, tailleurs, etc., qui avaient de l'influence sur tout ce qui se faisait, témoignent

assez des principes démocratiques qui germaient alors. Quant à la part active que prenaient aussi les nobles aux manœuvres du temps, on voit que, du moins à Namur, ils n'agissaient que par et pour les prêtres. La liste de M. de S*** les désigne tous comme des fanatiques en religion et rien de plus.

En songeant au fils qu'a laissé parmi nous un des correspondans de M. Trauttmansdorff à Namur, je n'ai pu m'empêcher de faire une petite réflexion. Le père écrit des lettres longues et diffuses, le fils n'aime que les discours maigres et resserrés, et les petits articles plus ou moins littéraires. Le père professe une haine vigoureuse pour les jésuites; le fils est, dit-on, assez bien noté à St-Acheul. Si ce n'était certaine ressemblance entre eux, sur plusieurs autres points qu'il est inutile d'énumérer ici, je dirais de ce fils qu'il ne chasse pas de race.

Encore un mot sur le livre noir du comté de Namur, avant de passer à autre chose. On a prétendu qu'il n'existait pas d'ouvrage de ce nom, ou que du moins il était impossible de se le procurer ailleurs qu'aux archives de la police. J'atteste que j'ai le livre noir sous les yeux, en écrivant ces lignes, et qu'il m'est

parvenu d'une façon aussi ordinaire que pourrait me parvenir l'ouvrage le plus répandu de la librairie, les chansons de Béranger, ou l'Almanach de la province de Liége. Les archives de la police doivent renfermer des documens curieux sur plus d'un fait historique, mais ne voulant pas concourir pour la place d'historiographe des Pays-Bas, je suis trop paresseux pour aller à propos d'un abrégé de l'histoire de Namur, aussi incomplet que celui-ci, fouiller dans les grandes collections que le gouvernement ouvré aux amateurs de recherches archéologiques, chronologiques, statistiques, etc., etc., etc.

Quand la révolution française fut arrivée jusqu'à nous, et que ses principes cherchèrent à succéder chez nous à ceux qui avaient causé nos échauffourées de 1789, on put seulement juger alors de combien l'influence des prêtres l'avait emporté sur l'influence de l'esprit démocratique, dans la mise à exécution des projets contre l'autorité de l'Autriche dans les Pays-Bas. Ce que nous avons dit plus haut des dispositions du peuple de Namur, devrait faire croire d'abord que les Français y trouvèrent bien des partisans à leur entrée, et cependant il n'en fut rien. Les mêmes prêtres qui avaient excité le peuple contre

Joseph II, et avaient employé sur ce peuple jusqu'au stimulant de la liberté et de l'égalité, qui plus tard aurait pu devenir funeste à ceux qui l'employaient, ces mêmes prêtres, dis-je, avaient depuis changé de batteries. Ces pasteurs avaient eu soin de remplacer pour leurs troupeaux les exhortations à l'indépendance par celle de haine à la république sans autels; et la démocratie qui n'avait respiré qu'un moment à Namur, quand le clergé croyait en avoir besoin, avait disparu par ses soins, depuis qu'elle lui était devenue à craindre. Un commissaire du pouvoir exécutif français s'écriait-il dans une assemblée, que le Namurois devait être *catéchisé*; vu son ignorance des principes révolutionnaires, on lui répondait de toutes parts : Comment! nous catéchiser, nous ne voulons pas d'autre catéchisme que le petit catéchisme du diocèse, entendez-vous? Un sans-culotte vantait-il le bonheur dont jouiraient un jour les enfans de la république? La république! lui disait un particulier qui l'écoutait, tous ceux qui se nomment comme moi dans le département ne voudront jamais de la république; je m'appelle Malnourry [1]. Le peuple mourait de faim, et ce n'était pas

[1] Il existe encore un aubergiste de ce nom, faubourg de Belgrade en sortant de Namur par la porte de Bruxelles.

une raison qui dût le faire applaudir au système nouveau.

Mais la république se transforma en empire, et Namur se façonna, tant bien que mal, au régime des préfets et de la conscription. Sans m'arrêter à cette époque où tout le dramatique de l'histoire se trouvait dans les camps, j'en viens enfin à Namur tel qu'il est de nos jours, à Namur en 1827.

Soit que vous arriviez par la porte de Jambe, par la porte de St-Nicolas, par la porte de Bruxelles ou par la porte de Fer, je vous donne, voyageurs et voyageuses, rendez-vous sur la place d'Armes, où se trouvent l'hôtel de ville et le *Casino*. Nous commencerons de là notre tournée dans Namur, car je veux vous en faire connaître les curiosités mortes, c'est-à-dire, les édifices, les rues, les promenades, avant de parler des curiosités vivantes, c'est-à-dire les habitans.

Vous voyez-là l'hôtel de ville. Qu'en dites-vous ? c'est un bâtiment bien maussade. Et le *Casino*, que vous en semble ? l'extérieur n'a rien de remarquable ; c'est le local où se réunissent à certaines heures de la journée les beaux esprits, les politiques et les fumeurs d'élite que renferme cette ville. Nous y reviendrons après notre tournée. Suivez-moi

par cette rue large et déserte, Vous me demandez qu'elle est cette maison isolée au fond de cette espèce d'avant-cour, c'est la salle de spectacle, la salle des redoutes, la salle des concerts. Elle a coûté à bâtir et décorer l'énorme somme de 300,000 francs ! C'est là qu'on a donné le *Jocko* du théâtre St-Martin, bien avant que M. Petit-Pas songeât à nous en arranger un pour le théâtre de Bruxelles. C'est dans cette salle que daignait quelquefois se faire entendre une émule de madame Catalani elle-même, avant que.... ...... mais nous y reviendrons.

Remarquez bien, dans la rue où je vous guide maintenant, ces hautes murailles qui la rendent d'un aspect si animé, cette porte au-dessus de laquelle se trouve cette inscription si gaie *Prisons*, et puis cette ligne de petites boutiques, aux enseignes bien sales, bien noires où le peintre barbouilleur a donné des preuves si frappantes de son *raphaëlisme* et de sa connaissance de l'orthographe. Mais nous voici à l'entrée de la rue de Bruxelles. Avant d'y pénétrer, faisons quelques pas dans la rue de Fer, à notre droite ; admirons-en de bonne foi la propreté et la largeur. Montons les degrés de cette petite église, c'est celle des Carmes, où se dit, le diman-

che, la messe la plus courte et par conséquent la meilleure pour les élégans et les élégantes en faveur desquels on en a fixé le commencement à la dernière heure de la matinée. Rien, dans cette enceinte, n'attire particulièrement vos regards. Vous y cherchez même en vain, sur le pavé, quelques-unes de ces pierres tumulaires dont l'inscription vous apprenne quel chanoine, quel échevin, quel marguiller a pourri autrefois sous les pieds des fidèles qui foulaient son cadavre. Les morts qui gisent sous ce pavement sont d'espèce assez singulière; ce sont les tonneaux et les bouteilles pleines d'un marchand de vin de la rue des Fossés. D'immenses caves sont creusées sous nos pas, et c'est là que sont ensevelis les morts dont je vous parle. Les buveurs namurois en réveillent quelques-uns chaque jour, et les trompettes du jugement dernier trouveront toujours ici bonne partie de leur besogne faite, si le monde ne finit pas à quelques mois d'une abondante vendange en Bourgogne.

La rue de Bruxelles où nous revenons est incontestablement la plus belle rue de Namur. C'est la Chaussée-d'Antin de cette ville. Ces maisons élégantes remplacent pour la plupart d'anciens couvens que la révolution

avait rendus déserts. Descendons, par cette rue à gauche, vers la place St-Aubin ; nous aurons à nous y arrêter quelque temps. Je vous conduirais bien au tribunal, cet édifice nouveau que vous voyez là-bas ; mais comme il est assez probable que quelque Dupin du cru occupe en ce moment l'audience de ses criailleries et de ses bruyans mouvemens oratoires dont résonne le pupitre qu'il a devant lui, nous laisserons aujourd'hui les juges et les avocats en famille, nous réservant d'assister plus tard à la première audience de la cour provinciale, lorsque six conseillers en hermine remplaceront les trois juges en simples robes noires, et que la majesté du pouvoir souverain aura exilé de la salle le sans façon actuel des orateurs, des magistrats, et de l'auditoire.

Voilà l'église cathédrale de St-Aubin, un des plus beaux temples de construction moderne que l'on trouve en Belgique. Vers le milieu du siècle passé, l'évêque et le chapître ayant fait abattre le vieux temple du même nom, firent rebâtir sans délai celui que vous voyez maintenant. C'est St-Pierre de Rome sur de plus petites proportions, et moins la belle place avec ses portiques et sa fontaine. L'intérieur de St-Aubin est d'un

gracieux effet ; l'art de l'architecte est parvenu à mettre de l'élégance où l'espace ne lui permettait pas de conserver le grandiose. Les chanoines sont justement au chœur : leur chant monotone et précipité produit une sensation désagréable, au milieu de ces nefs modernes qui n'ont point été faites pour retentir des chants gothiques, et dont une musique douce et harmonieuse ferait vibrer plus convenablement les colonnes. Ce palais que nous voyons devant nous, en descendant les escaliers de la cathédrale, était autrefois le palais de l'évêque. On en a délogé ce ministre de la religion pour y placer le gouverneur de la province. L'évangile, qui ne dit rien du logement qui convient aux officiers des rois, s'explique très-clairement de celui qui convient aux serviteurs de Dieu. L'évêque de Namur est aujourd'hui très-évangéliquement logé rue de l'Arsenal, si je ne me trompe.

Dans la rue du Collége que voici se trouvent l'athénée royal, la bibliothèque publique et l'église S^t- Loup. L'athénée royal n'aura ni notre visite ni nos éloges. La bibliothèque est ouverte, mais abstenons-nous d'y entrer ; nous en dérangerions le gardien qui de temps immémorial est accoutumé dans la

salle de lecture à une solitude que personne ne vient jamais troubler. J'ai entendu dire que la régence avait pris pour cet établissement un abonnement *au Globe*, ce journal français si remarquable. Cette mesure menaçait le gardien d'avoir quelquefois chez lui des lecteurs à qui parler. Plusieurs de mes amis se proposaient déjà de se fournir les renseignemens topographiques nécessaires pour parvenir jusqu'aux régions inconnues où se trouvent les richesses littéraires de la commune, mais ils ont appris que *le Globe*, arrivant à Namur pour la bibliothèque, passait, du bureau de la poste, successivement chez tous les membres du conseil de régence; et que ce ne pouvait être qu'après que ces messieurs auraient consacré, l'un deux jours, l'autre quatre jours, le troisième huit ou quinze jours, à lire ou épeler le journal, qu'on serait admis à le voir à la bibliothèque. Le premier numéro, arrivé depuis l'abonnement, n'a pas encore parcouru, dit-on, le cercle qui lui est prescrit avant d'arriver à sa destination, et cet abonnement date de l'an 1826.

Mais je veux vous faire voir S[t] - Loup. Cette petite église élevée par les jésuites est fort remarquable. Voilà justement le bedeau

qui prépare tout pour le salut de ce soir. Il se fera, je suis sûr, un plaisir de répondre à toutes nos questions touchant ce temple qu'il regarde comme son domicile. Il n'est pas entré une seule brique dans la construction de ce temple. Le marbre noir en revêt tout l'intérieur. Dix colonnes du plus beau marbre rouge en soutiennent la voûte formée d'une pierre jaune du pays admirablement sculptée en reliefs. Cette sculpture est l'ouvrage d'un frère jésuite qui y a employé la plus grande partie de sa vie. Son assiduité à ce travail fut si grande, que la position renversée dans laquelle il était obligé de se mettre pour y vaquer, fit contracter à sa colonne vertébrale une courbure qu'elle conserva toujours. Elle forçait le zélé sculpteur à marcher la tête reportée en arrière et la poitrine considérablement bombée. Des lambris bien travaillés garnissent tous le bas des murs, à la hauteur d'environ sept pieds. Le grand nombre de moulures que vous remarquez de tous les côtés obligent la fabrique à louer les pompes aux incendies de la ville lorsqu'il s'agit de nettoyer l'église. L'eau jaillissant avec force des tuyaux de ces pompes peut seule aller dénicher les innombrables insectes qui se tapissent dans le creux de ces

moulures. Ici le bedeau baisse les yeux vers la terre, et laisse échapper un profond soupir : il nous fait remarquer que le pavé de son église de marbre n'est que de vile pierre de taille. Combien il envie, nous dit-il, les belles dalles de St - Aubin qui conviendraient si bien à St- Loup.(St- Aubin est en effet richement pavé de marbre.)

L'air qu'on respire dans les églises est loin d'être pur ; et ne vous semble-t-il pas qu'une courte promenade à l'extérieur de la ville nous délasserait un peu de notre course à travers toutes ces rues. Pour vous faire goûter encore mieux les charmes du contraste, je vais vous conduire à la *Plante* par la rue des Brasseurs et la rue Notre-Dame. Je vous entretiendrai chemin faisant de ce que l'on trouve de remarquable dans les quartiers que nous n'avons pas visités. L'église des Récollets sur la place de Lillon, l'hospice d'Harscamp près de cette église, les casernes et la rue St-Nicolas, à l'est de la ville, voilà je crois tout ce que nous aurions à voir encore si le soleil ne nous appelait sur les rives de la Meuse, où nous attend un spectacle que vous admirerez comme moi.

L'église des Récollets, édifice vaste et simple, serait digne de quelque attention comme

église de campagne. Ses colonnes en briques recouvertes de plâtre, et ses voûtes récemment blanchies semblent élevées pour ne retentir jamais que de la voix d'un prédicateur de village, et des accens de chantres rustiques rassemblés autour d'un lutrin de vieux bois de chêne.

L'hospice d'Harscamp fondé par la bienfaisante madame d'Harscamp que le comte son époux avait tirée d'une famille très-plébéïenne et qu'il fit à sa mort l'héritière d'une fortune considérable, est un asyle destiné à recueillir, dans leur vieillesse, un certain nombre de personnes que la fortune a précipitées dans la misère, après les avoir fait naître et vivre long-temps dans l'aisance et la prospérité. L'idée de cette fondation me paraît très-louable. S'il est déjà très-dur pour l'homme du peuple, habitué dès son enfance aux privations que son état dans la société l'oblige à s'imposer, d'avoir recours dans ses vieux ans à la bienfaisance d'un hôpital ordinaire, la même ressource est bien plus loin encore d'être consolante pour ceux que leur éducation n'avait pas faits aux rigueurs du sort. Madame d'Harscamp, en l'absence de tous parens qui pussent réclamer son opulente succession, a voulu que les biens qui en pro-

venaient servissent à procurer à ceux auxquels elle ouvrait spécialement un refuge, quelque peu de cette aisance qu'ils avaient goûtée avant que le malheur les en eût privés.

Les casernes sont vastes, bien bâties et situées de manière à ne pas troubler comme dans certaines villes toute une population de bourgeois paisibles par le bruit et le fracas que causent successivement aux diverses heures du jour les exercices des soldats, l'entrée et la sortie des gardes, le bruit du tambour et le cri des appels.

La rue St-Nicolas, plus large et plus longue que celle des Brasseurs où nous voici arrivés, offre cependant avec cette dernière plusieurs points de ressemblance. Des lambeaux de cuir suspendus devant les portes, des têtes de bœuf poussant au-dessus des fenêtres, une odeur pénétrante de tan et de corroyerie, annoncent que la rue St-Nicolas a été choisie par les premiers préparateurs de notre chaussure, de même que les nombreuses enseignes de la rue des Brasseurs, les longues charrettes qui la traversent continuellement, l'odeur de la drêche et du houblon qui s'exhale de toute part témoignent de la réunion sur le même point des fabricans de ce liquide offert partout en libation au Bacchus néerlandais.

Nous voici sur le pont de Sambre. Écoutons un moment le frémissement sourd de la rivière qui se précipite par dessus ce bâtardeau, le bruit des nombreuses roues de ce moulin infatigable, les clameurs des bateliers qui passent à l'écluse qu'on vient de leur ouvrir, et l'aigre caquet des bouchères disposées en groupe devant la grande boucherie, à la tête du pont. Voyez à gauche, entre les dernières maisons de ce côté, la Meuse qui descend majestueusement au pied des rochers : c'est le fragment d'un tableau que nous verrons bientôt dans son imposant ensemble. Traversons rapidement cette rue noire et resserrée ; c'est la rue Notre-Dame ; cette porte nous reste à franchir ; nous voilà sur le quai de *la Plante*. Cette campagne animée, ces jardins bien cultivés, ces collines couvertes de bois, ce faubourg proprement bâti, ce fleuve magnifique, le pont qui en réunit les deux rives, et cette redoutable citadelle au pied de laquelle nous sommes arrêtés, tout ne répond-il pas ici à l'idée que je vous en faisais ? Les habitans de Namur n'ont-ils pas choisi avec raison ce côté de leur ville pour en faire, aux beaux jours, le but de leur promenade ? Là-bas, derrière ce massif d'ormes, ils ont élevé *le Casino de la Plante*,

où se rassemblent tous les dimanches les promeneurs des deux sexes, après avoir respiré au bord du fleuve la fraîcheur qui n'habite pas les rues de leur ville un peu rétrécie.

Le château dont vous voyez les premières murailles courir en serpentant sur ce rocher presque perpendiculaire, est cette forteresse inexpugnable dont vous avez si souvent entendu parler. Voyez ces vignobles et ces jardins étalés en amphithéâtre sur le prolongement de toute cette côte, de pesantes fortifications les couronnent. Les travaux viennent d'en être terminés ; tout est aujourd'hui tranquille à leur sommet. Des lignes de travailleurs actifs ne bordent plus ces parapets où les a remplacés la sentinelle isolée, qui marche lentement dans l'espace resserré que lui mesure sa consigne.

Sans la fatigue que doit vous avoir causée cette course déjà bien longue, je vous proposerais une promenade à la porte St-Nicolas, ou bien une excursion vers le faubourg de Belgrade en sortant par la porte de Bruxelles. Vous verriez combien Namur a droit de se vanter de son heureuse situation. Mais il est temps de rentrer dans les murs pour observer un peu le peuple qu'ils renferment. Je crains bien de vous entendre répéter tout à l'heure

ce passage de La Bruyère : « J'approche d'une
» petite ville, et je suis déjà sur une hauteur
» d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte :
» une rivière baigne ses murs et coule ensuite
» dans une belle prairie ; elle a une forêt
» épaisse qui la couvre des vents froids et de
» l'aquilon. Je la vois dans un jour si favorable
» que je compte ses tours et ses clochers.
» Je me récrie et je dis : Quel plaisir de vivre
» sous un si beau ciel et dans un séjour si
» délicieux ! Je descends dans la ville, où je
» n'ai pas couché deux nuits que je ressem-
» ble à ceux qui l'habitent, j'en veux sortir. »

Et d'abord entrons au *Casino :* nous aurons en nous reposant l'occasion de commencer avec avantage le cours de nos observations.

Ici se trouvent rassemblés les négocians, les rentiers, les avocats, les juges, enfin les plus huppés d'entre les bourgeois proprement dit. On y boit de la bierre, on y fume la pipe ou le cigarre, en un mot on y *fait son estaminet* dans les formes. Toutefois point de journaux sur les tables, peu de nappes mises pour le beefsteak du soir. Une salle particulière est destinée aux amateurs de politique quotidienne ; et le souper de famille attend la plupart des buveurs à leur rentrée au domicile. On cause, on discute bruyamment

dans un coin où sont réunis quelques francs amis de la gaîté. La saillie et le calembourg patois circulent rapidement, à la plus grande gloire du liquide brunâtre dont s'abreuvent leurs auteurs, tandis qu'à l'autre extrémité de la salle, un groupe moins éveillé de gens aux figures stupidement sérieuses, semble protester contre l'opinion que l'on était tenté de se former d'abord que l'esprit et la vivacité font la base du caractère namurois. Pendant que les plaisirs du cabaret satisfont ainsi une bonne partie de la population de la ville, n'oublions pas qu'il est quelques salons où se trouvent refugiés des adorateurs d'un prétendu bon ton qui s'ennuient avec persévérance d'une partie de whisk ou d'écarté, uniquement dans l'opinion que le savoir-vivre exclut le faro et le tabac de Hollande. Quelques vingt-quatre heures de séjour à Paris ou même à Bruxelles autorisent les jeunes gens de cette classe à fronder, au milieu du cercle de précieuses qui les écoutent, l'estaminet et ses jouissances nationales. L'idée de supériorité que leur donne leur étude du grand monde, comme ils disent, les fait, aux jours de spectacle, de redoute, ou de concert, se séparer également de ceux de leurs concitoyens qui sont restés plus fidèles aux mœurs de leurs pères.

Mais avant de prendre en masse tous les habitans de Namur pour faire ressortir les traits principaux de leur caractère *municipal*, je pourrais m'exercer à décrire un peu quel genre d'esprit anime diverses parties de ses habitans. Je représenterais ces héritiers de la gloire échevinale que leur ont transmise leurs ancêtres paternels ou maternels. Ils aspirent tous à ce pouvoir dont ils ont conservé la tradition; ils se voient en espoir à l'hôtel de ville, délibérant avec toute la gravité de sénateurs romains sur les intérêts de l'octroi ou le curage des rues et des égoûts. J'appellerais l'attention sur ces nombreux amis des abbayes dont ils recevaient autrefois les revenus, géraient les affaires, influençaient les chefs. La renaissance de moines comblerait tous leurs vœux; et, chose remarquable, ils attendent des jésuites, autrefois les grands ennemis des cloîtrés de toutes les couleurs, une coopération efficace dans l'exécution des pro jets dont ils occupent toujours leur vieille imagination. Je dirais un mot de ces pères de famille auxquels les seuls mots « de religion de nos ancêtres » font redemander et les nombreuses fêtes et les nombreuses processions d'autrefois, sans oublier les bonnes institutions qu'a fait proscrire l'enseignement simul-

tané, rival aujourd'hui triomphant de l'école des frères ignorantins. J'aurais soin de parler aussi des marchands et des fabricans désintéressés qui regrettent l'honnête monopole dont les faisaient jouir les corporations d'autrefois. Puis je compterais, parmi les descendans de divers personnages, tous ceux qui, possédant quelques idées de liberté moderne, confondent cependant de bonne foi le napoléonisme avec ce qu'on appelle les doctrines libérales du 19me siècle. Surtout, je n'oublierais pas cette classe nombreuse d'artisans, de journaliers pour qui leur ville est toute la patrie, et qui sous les comtes, sous les Espagnols, les Autrichiens, les Français, comme sous le roi Guillaume, n'ont jamais eu qu'un cri de ralliement, leur ancien cri de guerre, *Namurois pour la vie !*

Sans plus me souvenir de ce que j'ai dit plus haut des Namurois du temps jadis, voici, je crois, ce qu'il faut dire de ceux qui vivent de nos jours. Le lecteur fera ensuite lui-même, s'il le juge à propos, le parallèle entre les anciens et les modernes. Des riverains de Sambre et Meuse on ferait facilement les Gascons de la Belgique, si le mot gascon n'emportait pas trop la signification d'homme d'esprit. A cette qualité près, que je ne puis en conscience accorder aux Namurois en général,

quoiqu'elle appartienne à grand nombre d'entr'eux que je connais particulièrement, vous leur trouverez la plupart des traits de la physionomie qui distingue ceux qu'on baptise avec l'eau de la Garonne. Même idée de leur importance, même satisfaction de leur personne, même amour de ce qui tient à leur sol, même chaleur à promettre, même confiance à entreprendre, même facilité à se rebuter, même hablerie, même courage; car, touchant ce dernier point, c'est à tort qu'on accuse les Gascons de poltronnerie. Ils sont réellement plus braves que les habitans de mainte partie de la France; mais l'exagération qu'ils emploient toujours en promettant des actes de résolution, ou en racontant ceux qu'ils ont exécutés, a pu seule les faire accuser d'opérer, en fait de bravoure, toujours beaucoup moins qu'ils n'en ont avancé. Après les avoir écoutés, on attend d'eux des miracles; et bien qu'ils exécutent ensuite toutes les choses humainement possibles, ils vous laissent encore en droit de les taxer de forfanterie.

J'ai entendu accuser le Namurois d'être bigot, médisant, défiant et pas du tout ami des étrangers. Ces accusations sont ou fausses ou peu fondées. Les bigots sont nombreux

à Namur, mais ils ne forment, comme dans toutes les parties de la Belgique, qu'une classe qui devient tous les jours moins importante. Le penchant à la médisance n'excède pas là les bornes du commérage ordinaire des petites villes. Les habitudes et le langage du Namurois, assez différens des habitudes et du langage de ses voisins, le portent à la vérité à préférer le cercle de ses concitoyens à toute autre société, mais il est loin de voir de mauvais œil celui que le hasard ou des affaires amènent momentanément chez lui. Voici qui me paraît plus vrai sur son compte : il est grossier, bavard, railleur sans sel, mais plus impoli que méchant : c'en est toujours assez pour justifier la citation de la Bruyère.

Les hommes à Namur sont généralement petits, mais de taille bien prise. Ils ont dans leurs mouvemens quelque chose de lent et de pesant qui contraste avec la vivacité habituelle de leur regard. Les femmes y sont jolies plutôt que belles. On leur attribue du bon sens : je ne leur refuse pas de l'esprit. Leur langage est rapide, animé beaucoup plus que celui des hommes, et je ne sais ce qui donne à toutes leurs manières certaine élégance qui manque totalement à ces derniers. Au reste, c'est une remarque à faire dans toutes nos provinces,

nulle part on ne trouve de dissemblance plus frappante entre les deux sexes, que dans la partie méridionale du royaume des Pays-Bas. On voit en France, en Angleterre, en Allemagne un type commun à l'homme et à la femme. Chez nous l'homme et la femme semblent de nations différentes, et l'avantage dans la comparaison reste à mon avis du côté de la femme.

Le peuple parle à Namur un patois énergique qui sans être aussi riche que celui de Liége mérite encore d'être étudié. Il est malheureusement accentué d'une manière aiguë qui rend fort difficile à ceux qui l'ont parlé dans leur enfance, l'acquisition de la bonne prononciation française. Le patois de Namur sert de transition entre celui de Liége et les patois trop francisés du Hainaut et du Brabant wallon.

J'aurais mille choses à dire encore touchant les ressources qu'offre Namur à ceux qui l'habitent, le commerce qui s'y fait, les denrées qui s'y consomment, la température qui y règne; mais je crains qu'on n'aille me chercher le dictionnaire de l'estimable M. Dewez pour mettre au grand jour mon plagiat. Je veux laisser à cet auteur ce qui lui appartient, et exploiter ici une partie qui n'a pu être du

ressort d'un dictionnaire géographique, mais qui entre spécialement dans l'esprit du livre où ce morceau doit trouver place. Une petite galerie des comtemporains, restreinte aux célébrités namuroises, remplacera convenablement le fragment de statistique que je laisse de côté. J'avertis que je néglige totalement l'ordre alphabétique adopté d'ordinaire dans les biographies. Je vais plus loin, j'omets tous les noms de ceux dont je parle, afin qu'on ne me reproche pas d'avoir étendu la réputation de mes personnages plus loin qu'ils ne le désirent peut-être. Qu'on les reconnaisse à leur portrait, partout où ils sont déjà connus, à la bonne heure! ils ne gagneront rien à cela. Certains peintres écrivaient autrefois dans leurs tableaux, ceci est un âne, ceci est un dindon, ceci est une buse, etc., pour manifester au public l'intention qu'ils avaient eue de peindre un âne, un dindon, une buse. En agir encore de cette manière, serait se défier par trop de son petit talent et de la sagacité des connaisseurs.

Il descend d'une famille où les bons principes se sont toujours conservés de père en fils, cet homme entre deux âges que la damnation éternelle effraie à tel point qu'il s'est abstenu jusqu'ici, non seulement de lire ou de

toucher *l'épouvantable Sentinelle*, mais encore ce *Courrier* qui ne va que l'amble, et ne frappe de temps en temps les Jésuites que d'un « petit coutelet qu'il tire doucettement de sa » pochette. » Ledit homme entre deux âges avait cru long-temps que sa retenue sous le rapport de la lecture des journaux, suffisait pour le rendre agréable à Dieu; mais un jour, en ouvrant *le petit Catéchisme*, il trouva qu'il y avait plusieurs manières de devenir responsable des péchés d'autrui, et qu'il importait à son salut d'exiler du *Casino*, dont il faisait partie, toutes les feuilles qui n'aimaient pas les frères ignorantins. La motion qu'il fit à cet effet, dans une assemblée générale des membres du *Casino*, l'a rendu célèbre de la porte Jambe à la porte de Fer, et de la porte de Bruxelles à la porte St-Nicolas. Cette motion n'ayant pas eu l'issue qu'il en attendait, le saint apôtre s'est retiré du club infernal, comme il l'appelerait volontiers, entraînant avec lui quelques confrères auxquels il avait inoculé ses scrupules. Il attend paisiblement chez lui la fin du monde, en répétant souvent à chacun de ceux qui n'ont pas pensé comme lui touchant les journaux impies :

. . . . . . Et moi prédestiné,
Je rirai bien quand vous serez damné.

Deux prêtres, *par nobile fratrum*, illustrent le clergé namurois par leur bonne mine et leur excellente tenue. Les dévotes ont pour eux la vénération la plus profonde, et leur réputation d'éloquence est fondée sur plus d'un carême prêché dans les diverses églises de nos provinces. Je suis peut-être, un fort mauvais connaisseur, mais j'ai eu l'occasion de m'apercevoir à S[te]-Gudule que ce mot *éloquence* a différentes acceptions.

Belle dame, qui chantez pour les Grecs, ce dont tous les amis de l'humanité doivent vous savoir gré, j'ai appris qu'un voyage à Bruxelles en 1826 vous avait fait oublier la complaisance que vous aviez quelquefois de charmer dans les soirées d'hiver, les oreilles des dilettantes vos compatriotes. On avait déjà reproché à quelques enthousiastes de vous avoir surnommée la Catalani néerlandaise; quels nouveaux reproches ne méritent-ils pas, s'il est certain que leurs éloges aient eu pour résultat immédiat de, priver de vos admirables chants ceux qui vous apprecient comme vous le méritez, mais ne peuvent vous offrir pour théâtre qu'un salon de trente pieds carrés, et pour récompense, qu'une sincère admiration, restreinte il est vrai en des termes raisonnables, et plus moderée qu'à Bruxelles. Chantez

pour les Grecs, belle dame, une bonne action embellit encore une belle voix; mais chantez aussi dans les concerts de Namur. Un fréquent exercice de vos moyens ne peut qu'ajouter à votre talent. L'orchestre de la Société philhar monique est fort bon dans votre ville; on peut apprendre avec lui à bien observer la mesure.

On aime dans un avocat une voix forte et de larges épaules, de grands bras qui gesticulent télégraphiquement dans les amples manches d'une toge, un débit qui ne descend jamais de la solennité de l'oraison *pro Milone*, même lorsqu'il ne s'agit que d'un mur mitoyen qu'il faut bâtir, ou d'un déguerpissement qu'il faut faire ordonner. Que l'heureux barreau de Namur s'applaudisse encore long-temps du Cicéron qu'il possède. *Vir robustus, gesticulandi peritus* : définition plus exacte de l'orateur que celle donnée autrefois par Quintilien.

Qui goûte mieux toutes les délices de l'ancien régime que cet ami de tous les prêtres, ce factotum de plusieurs couvents, cet oracle de tous les barons illettrés, cet amateur passionné des perruques bien frisées et bien poudrées? Aussi, quel regret des temps qui ne sont plus! Le roi Guillaume passe à Namur

et la régence est admise à lui présenter ses requêtes. Demandez, dit le vieux bourgeois à un magistrat qui le consultait sur ce qu'il avait à faire, demandez vite qu'on remette tout sur l'ancien pied. Et le magistrat de suivre le conseil, sans réfléchir qu'il demandait au roi jusqu'à son abdication; car Guillaume n'est pas de l'ancien régime, et la loi fondamentale a peu de chose des vieux priviléges du comte.

Vous avez vu aux étalages de nos libraires un petit livre intitulé, si je tiens bien, *les Chateaux et Monumens de la Belgique*. L'auteur l'a écrit tout exprès pour avoir occasion d'entretenir le public d'un pavillon jaune situé près du beau château de Seneffe, et élevé par je ne sais quel obscur hobereau, en je ne sais plus quelle année. Connaissez-vous quelque vieille inscription bien insignifiante, quelque ruine délaissée à bon droit? Écrivez-en de grâce à l'auteur du livre *les Châteaux et Monumens*, etc. Il demeure à Namur, et vous saura gré de votre attention. Auriez-vous quelque crainte de lui voir rejeter vos renseignemens quand il découvrira leur peu d'importance? il n'y a aucun risque; notre homme s'entend en antiquités comme un barbouilleur en peinture. Ne vous ai-je pas dit qu'il avait

fait son livre uniquement pour parler du pavillon jaune qu'il possède dans le Hainaut?

Tourner passablement le couplet, chanter assez joliment un joyeux refrain au dessert, voilà, prétendaient à Namur quelques frondeurs de ma connaissance, comment on se fait chez nous des titres à de très-hautes fonctions. Je veux être juste avant tout : plus d'un bon discours parlementaire, plus d'un vote sagement émis ont suffisamment prouvé à ces frondeurs que chez celui que regardait leur impertinente remarque, l'esprit n'exclut pas le bon sens et la droiture d'intention. L'honorable député peut se livrer sans crainte à son goût pour les pinsons, les bouvreuils et les perroquets ; je ne crois pas qu'il risque d'être jamais assimilé à aucun des individus que peuplent sa petite ménagerie. Il conviendrait cependant que le bagage d'un membre de la représentation nationale, partant pour Bruxelles, en octobre, ne l'exposât jamais à être pris, par ceux qui ne le connaissent pas, pour un oiseleur se rendant au marché de la grand'place. Rien ne s'oppose à ce qu'il fasse, en voyageant en diligence, la conversation avec sa perruche favorite, mais alors il ne faut pas avoir à ses côtés une épouse intéressante, que la préférence donnée à cette

interlocutrice emplumée pourrait choquer à plus d'un titre.

Namurois, si je borne à un très petit-nombre ceux de vos compatriotes célèbres dont les portraits garnissent ma galerie, ne croyez pas que je veuille par là autoriser de nos jours la reproduction du reproche qu'on vous faisait anciennement de compter chez vous moins de grands hommes que dans les autres villes de la Belgique. Moi aussi j'attesterai comme Grammaye qu'il est parmi vous plus de vingt-cinq docteurs sortis de nos académies. Mais la diligence de Bruxelles m'attend à l'hôtel de Flandre ; force m'est de vous quitter brusquement, et d'observer en dépit de mon penchant au bavardage le précepte du Bonhomme :

Loin d'épuiser une matière,
Il n'en faut prendre que la fleur.



ALOST.

J'aime mon pays, et je saisis l'occasion d'en faire les honneurs. — Picard, *Petite-ville.*

Je rencontre habituellement le dimanche, au parquet du Théâtre-Royal, un gros homme à face rebondie qui entre toujours l'un des premiers dans la salle, s'assied autant que possible à la même place, écoute de toutes ses oreilles et regarde de tous ses yeux. Pendant lcs entre-actes cet honnête amateur tousse, crache, se mouche, prend du tabac, le tout sans proférer une parole ou sans s'intéresser le moins du monde aux discussions qui s'élèvent parfois entre les autres spectateurs.

Comme nous nous trouvons au moins deux fois par mois à côté l'un de l'autre, mon gros homme paraît m'avoir remarqué et c'est à moi qu'il adresse périodiquement cette courte exclamation, la seule qu'on entende sortir de sa bouche : Voilà qui est beau, mon cher monsieur ! N'est-il pas vrai, monsieur, que cela est beau ? Je réponds par un geste affirmatif, et il me remercie par un demi-sourire.

De mon côté j'ai fait aussi quelque attention

à mon voisin : je me suis aperçu que sa large tabatière noire, qu'aucun cercle d'or ni d'argent ne décore, renfermait toujours un tabac d'excellente qualité, que sa montre d'argent marchait avec une régularité parfaite ; je l'ai même surpris à la faire sonner, ce qui m'a prouvé que c'était une des premières montres à répétition qui nous fussent venues de Genève.

Ces deux remarques, jointes aux conjectures que je tirais d'un surtout de coating bleu, d'un habit marron avec de larges boutons dorés et d'un pantalon couleur de purée, me faisaient pencher à croire que mon homme était quelque propriétaire campagnard, doué d'une aisance héréditaire, qui ne s'acheminait vers la capitale que le dimanche après la grand'messe de sa paroisse ; mais j'avoue qu'il y avait dans la coupe de son gilet une certaine élégance qui m'inspirait des doutes sur la justesse de mes conjectures, et je soupçonnais quelquefois, à la forme presque moderne de son chapeau, que cet homme-là n'habitait point au village.

Dimanche dernier le spirituel Jocko, avait attiré une telle foule au théâtre, que lorsque j'arrivai au parquet toutes les places étaient prises, et je me résignais déjà à demeurer debout dans un coin pendant toute la durée du

spectacle, quand je fus aperçu par mon gros voisin qui occupait son poste accoutumé. Il m'appela, et, relevant les pans de son surtout de coating, resserrant ses genoux et appuyant la masse de son corps sur celui qui était assis à sa droite, lequel ne put résister à cet effort, il me créa plus de place que n'en exigeait mon mince individu. Ce bon service nous ayant disposés tous deux à faire plus ample connaissance, moi pour reconnaître le plaisir qu'il m'avait fait, lui pour savoir qui il avait obligé, je le menai souper avec moi à l'Éperon; là j'appris que mon nouvel ami était un habitant d'Alost, et il fut convenu que j'irais le mardi suivant manger sa soupe et visiter sa ville natale.

Au jour fixé je me rendis de bonne heure à la diligence où j'avais fait retenir ma place, et là j'eus lieu de réfléchir aux causes physiques et morales de cet embonpoint dont la nature a gratifié un si grand nombre de Flamands, me trouvant encaissé sur la banquette de derrière entre deux voisins dont le moindre équivalait à trois hommes comme moi. Mais si leur excessive rondeur dut me paraître furieusement incommode, en revanche je n'eus pas à me plaindre d'être étourdi par le commérage ordinaire des voyageurs en diligence. Tout ce

que j'appris de mes deux voisins pendant une route de trois heures, c'est qu'ils étaient Courtraisiens, marchands de toiles, ne venant jamais à Bruxelles que par la voiture du sieur Seghers, dans laquelle nous étions, et ne logeant à Gand qu'à l'hôtel du Cornet de Poste. Curieux de connaître les motifs d'une telle préférence, j'interrogeai celui qui était à ma droite : Tous les Courtraisiens en font de même, me dit-il. Ce n'était pas là une raison bien puissante pour un étranger. Je me retournai donc vers celui qui était à ma gauche ; il me répondit : C'est ainsi que font tous les bons Courtraisiens. Je ne pus les faire sortir de là et force me fut de me contenter de ces mots.

Quand nous arrivâmes à la côte d'Érembodeghem, qui est situé à un quart de lieue d'Alost, j'entendis une voix de stentor interpeller le conducteur ; la diligence s'arrêta, la portière s'ouvrit, et je vis M. Ouderwets, mon voisin du Théâtre-Royal. Çà, me dit-il, qu'on descende : je veux, mon cher monsieur, vous faire entrer à pied dans notre ville afin que vous ayez le loisir de l'examiner.

J'obéis à cette injonction, et m'étant déboîté d'entre mes deux marchands de toiles, je sautai à terre, je satisfis le conducteur, et je pris le chemin d'Alost, escorté de M. Ouder-

wets et d'un propriétaire de ses amis qui devait être notre convive.

Je l'ai invité, me dit mon homme à l'oreille, parce que c'est un bon vivant, et un grand liseur, capable de vous dire l'origine de tous nos monumens; mais méfiez-vous de sa causticité : il n'épargne rien, et il vous donnerait une mauvaise idée de notre ville.

En effet, je ne fus pas long-temps à m'apercevoir que M. Lerond, tel était le nom du propriétaire, n'avait guère moins de malice que d'instruction : il ne parlait pas des usages et des institutions de sa cité, sans en relever les abus et les ridicules, et plus d'une fois je vis le bon M. Ouderwets prêt à se fâcher en entendant fronder ainsi ses concitoyens. Mais il reprit sa bonne humeur lorsque son ami me raconta les principaux traits de l'histoire d'Alost, et m'entretint de l'antiquité et de l'ancienne puissance de sa patrie.

La largeur de nos rues, l'apparence moderne de nos maisons, cet air d'aisance et de bien-être qui règne dans notre ville, me dit M. Lerond, la feraient prendre pour une cité moderne; cependant elle date de l'an 411, et ce sont les Goths qui la fondèrent. Brûlée en 882 par les Normands, elle se releva de ses ruines, et devint la capitale d'un comté

auquel elle donna son nom. Comme nos seigneurs prirent le titre d'avoués du monastère de St-Bavon, il est permis de croire que leur domination s'étendit jusqu'à l'Escaut : car vous savez que ce fleuve était alors la limite du pays de Brabant (*Pagus Bracbantensis*), et le monastère de St-Bavon, qui était sur la rive droite, ne faisait point partie de Gand. Nous dominions alors sur les villes de Ninove et de Grammont, et sur plus de 150 villages. Notre comte Baudouin-le-Grand ajouta même à ses états la seigneurie de Dendermonde ou Termonde, le pays de Waes et celui des Quatre-Métiers; mais en 1166 la race de nos seigneurs s'étant éteinte, nous échûmes à la Flandre. Un second incendie, causé par un accident, consuma notre ville en 1360; elle éprouva de nouvelles calamités vers la fin du 16me siècle; mais moins malheureuse qu'Anvers elle ne fut point pillée, quoique les patriotes et les Espagnols s'en fussent emparés tour-à-tour. C'était alors une place forte : dans le siècle suivant (en 1667) elle fut démantelée par Turenne, et depuis lors elle a cessé de jouer un rôle dans l'histoire de notre pays.

Avant la dernière occupation de la Belgique par les Français, le pays d'Alost formait un district de la Flandre; il comprenait les deux

villes d'Alost et de Grammont, et non moins de 150 villages.

Tous les faiseurs de géographie, parlent de l'Alostois *Thierri Maertens*, qui l'un des premiers exerça l'utile profession d'imprimeur en Belgique. Mais nous avons eu d'autres compatriotes dont nous pouvons nous glorifier davantage, tels qu'un *Colvener*, un *Canis* (alias *d'Hondt*), un *Coster*, et un *Petrus Sylvius* (alias *Pierre Vanden Bossche*). M. Lerond m'eût volontiers donné tout au long la biographie de ces personnages, mais je l'en dispensai, et il me fit le plaisir de ne pas trop insister.

La population de notre ville, continua-t-il, n'est guère au-dessus de 9,000 habitans; mais en y comprenant celle de deux hameaux qui en dépendent, on la porte à 13,000. La fertilité du territoire voisin y entretient un commerce toujours considérable de houblon, de graine et d'huile de colzat. On y fait aussi beaucoup de toiles, et nous avons quelques manufactures pour les étoffes de coton. La supériorité reconnue de nos légumes, surtout des jets de houblon, les fait rechercher dans les villes voisines, et c'est encore une source d'aisance et de prospérité pour nombre de familles. Enfin notre heureuse position sur la Dendre, à mi-chemin de Gand à Bruxelles,

nous fait plus ou moins participer à l'industrie et à l'activité qui se développent de plus en plus chaque jour dans ces cités, heureux si nous participions également aux progrès des lumières !

Après ce petit trait de satire, que j'imputai tout-à-fait à son humeur caustique, M. Lerond me fit remarquer les vastes prairies qui entourent la ville et au milieu desquelles serpente la Dendre. Quoique l'hiver eût dépouillé ce beau paysage d'une partie de ses ornemens, il n'en offrait pas moins un coup d'œil agréable, et peu de villes en Flandre peuvent se vanter d'environs aussi pittoresques. Une belle chaussée bordée de grands arbres nous conduisit jusqu'à l'entrée de la ville ; certes cette entrée n'est pas majestueuse, mais la propreté des maisons et des rues, la rend bien moins triste et bien moins choquante que celle de Bruxelles quand on arrive dans cette capitale par toute autre porte que par celles de Laken et du Canal. Je fus également frappé de ne voir, dans le costume des habitans, ni le luxe de la richesse, ni les haillons de la pauvreté. Tous avaient un air de propreté et d'aisance plus agréable à mes yeux que l'éclat des équipages et les couleurs brillantes des livrées.

Nous nous arrêtâmes devant un vaste édifice, situé sur la gauche dont la destination me fut révélée par le mot Gymnasium (collége) écrit en lettres d'or au-dessus de la porte : Voilà, me dit M. Ouderwets, en soupirant, le collége où naguère trois cents élèves étaient réunis! —et où on leur apprenait que le grand Guillaume n'avait ni religion ni patriotisme, répliqua M. Lerond ; où l'on mettait en question si les philanthropes ne voulaient pas manger de la chair humaine. — Je me souvins en effet d'avoir lu ces deux assertions dans les ouvrages d'un ex-professeur de ce collége, auquel les condamnations par lui encourues donnent quelque célébrité, et malgré le respect qui est dû à sa profession, je ne pus disconvenir que dans le pays où règne un Nassau protecteur de la liberté publique, l'éducation de la jeunesse n'avait pas dû être laissée à de pareilles mains.

Maintenant, reprit M. Ouderwets, il n'y a pas plus de cinquante écoliers dans ce vaste et magnifique établissement. —Le nombre en augmentera, dit le propriétaire, quel que soit le pouvoir des préventions, les intentions du gouvernement sont trop bonnes et ceux dans lesquels il met sa confiance la méritent trop bien pour que tous les pères de famille un

peu éclairés ne veuillent pas faire participer leurs enfans aux bienfaits d'une éducation sage et patriotique.

A quelques pas du collége se trouve l'église; c'est un bâtiment gothique qui date du 12eme siècle et n'a jamais été achevé. L'intérieur offre de belles parties, mais il manque de proportion, parce qu'on n'a point donné à la partie antérieure les dimensions que l'architecte avait désignées; nous y admirâmes un Saint-Roch, que quelques connaisseurs regardent comme le chef-d'œuvre de Rubens.

Pendant que nous examinions ce magnifique tableau, on préparait l'autel pour un service funèbre, ce qui donna occasion à M. Ouderwets de m'apprendre qu'Alost possédait depuis peu une confrérie dite *de Charité*, fondée par M. le curé, et dont le but était de procurer un enterrement convenable aux confrères moyennant une rétribution hebdomadaire. Sans blâmer une institution dont le résultat est consolant pour tant de familles, je trouvai cependant avec M. Lerond que le mot de *charité* n'était point ici le mot propre, puisqu'il ne s'agissait que de faire en commun les frais d'une cérémonie dont tous finissaient par avoir besoin, et que le bénéfice, pécuniairement parlant, était tout entier pour le res-

pectable ecclésiastique qui dirige cette pieuse confrérie. Je ne fus point de l'avis de mon Alostois lorsqu'il ajouta que c'était un abus criant de laisser M. le curé maître de l'adjudication des chaises, au mépris des ordonnances sur cette matière; il me semble que tout ce qui tient de si près aux cérémonies du culte ne doit pas être l'objet d'une enchère; qu'en faisant marché avec le dernier enchérisseur on s'expose à confier ce service à des gens grossiers ou de mauvaise foi qui troublent, vexent, tourmentent les paroissiens, et enfin qu'il est infiniment plus agréable d'entendre la voix douce d'une jeune et jolie fille demander poliment la faible rétribution qui lui est due que d'être arraché à ses prières par l'impertinente apostrophe d'un avide spéculateur; mais il est juste d'ajouter que depuis quelques années Alost a perdu ce dernier avantage.

De l'église à la grande place il n'y a qu'un pas; cette place assez régulière forme à peu près un carré long, l'hôtel de ville y est placé sur un des grands côtés, sans en occuper précisément le milieu; je remarquai qu'il était entièrement isolé des autres édifices, et je reconnus là un ancien usage que le défaut d'espace a fait abandonner à mesure que les cités

se sont peuplées; son architecture d'un gothique lourd, imparfait et irrégulier atteste une antiquité au moins de six siècles, et quoique l'on ait eu grand soin de le défigurer en le blanchissant à la chaux, il conserve encore un air de vétusté, sinon majestueux au moins très-pittoresque.

Deux tours inégales surmontent cet édifice : l'une petite et pyramidale, l'autre fort élevée et terminée en poire; c'est cette dernière qui porte l'horloge et le carillon. Les deux statues en pierre que je remarquai à côté du cadran, me rappelèrent ces figures de plomb qui sonnoient les heures sur les clochers des principales églises de Flandre et de Brabant à une époque où ces grossiers automates paraissaient des chefs-d'œuvre de mécanique, et je me souvins d'avoir vu dans des villes situées au midi de la France des figures pareilles, conservant le nom flamand de *Jacquemart* ou *Jacquelaar*; mais un croissant doré qui se trouvait au-dessous de ce cadran mit ma sagacité en défaut, et je ne pus concevoir pourquoi l'on avait exposé cet emblême aux regards; c'est la lune, mon cher, s'écria M. Ouderwets souriant de mon peu de pénétration; une grosse boule, noire d'un côté et dorée de l'autre, nous la représente exac-

tement dans toutes ses phases, et ceux qui veulent se mêler de prédire la pluie et le beau temps ne manquent jamais de la consulter. J'avouai à l'honnête Alostois que j'avais pensé à tout autre chose.

Nous visitâmes ensuite le port qui paraît n'avoir jamais eu beaucoup d'activité, à en juger par le petit nombre de maisons qui le bordent; les nouveaux boulevards qui embellissent extrêmement la ville, et enfin la principale promenade nommée *les Remparts* ou la *Place royale*, qui est une allée de tilleuls formant un berceau, et entourée de deux rangées de jolies maisons. Cette charmante promenade me parut digne d'une grande ville, et j'en ai peu vu d'aussi agréables; c'est sur cette place qu'est situé le local de la société dite *Littéraire* d'Alost; j'y trouvai, comme dans toutes les sociétés littéraires de la Belgique, un estaminet et un billard; mais quatre à cinq journaux composaient toute la pacotille littéraire de l'établissement.

Quoi! m'écriai-je, dans une ville dont le collége jouissait d'une réputation si brillante, l'instruction et les lumières ont-elles fait si peu de progrès! presque tous vos jeunes gens ont fait leurs humanités, et il ne s'en trouve pas un qui ne préfère quelquefois un bon

livre à une pinte de bierre! on m'avait donc bien trompé en me vantant l'influence de ces savans ecclésiastiques qui dirigeaient ici l'éducation : je vois que leurs leçons ont été vite oubliées, et qu'ils n'ont pas été prophètes dans leur pays.

Vous vous trompez, me répondit M. Lerond, l'autorité de ces messieurs ne s'est pas mal fait ressentir ici, nous avions à cette société une bibliothèque déjà assez nombreuse, et bien composée. Les anciens sociétaires y trouvaient une source d'amusement en même temps qu'un avantage réel : d'autres y virent le danger d'une propagation de lumières et une majorité composée de membres nouveaux, parmi lesquels figuraient bon nombre d'élèves de notre fameux collége, décréta la vente publique de nos livres.

Nous avions aussi un théâtre sur lequel une société dite de *Rhétorique* donnait, assez rarement à la vérité, mais enfin quelquefois, des représentations en langue nationale ; ce moyen d'instruction populaire fut mis à l'index de la sainte coterie, et la démolition et la vente du théâtre furent arrêtées le jour même où la confrérie de rhétorique obtint de notre bon Souverain le titre de *Société-Royale*. Vous exagérez les choses, mon voisin, reprit

M. Ouderwets, défenseur zélé de sa ville natale; à la vérité, on nous avait fait renoncer à nos livres, mais ce qui prouve que nous ne nous laissons pas mener si facilement par le nez, c'est qu'on n'a pu détruire chez nous la danse, et que cet amusement proscrit et banni ailleurs est toujours resté de mode ici. Nos redoutes sont certainement les plus brillantes du pays, et je doute fort, qu'à cet égard, votre ville de Bruxelles même, M. l'Hermite, l'emporte sur nous pendant l'époque de notre Kermesse. Ce qui doit encore vous convaincre que nous ne sommes pas dominés autant que l'insinue ce caustique voisin, par une influence ténébreuse, c'est que dernièrement on voulait, par un nouveau réglement, prescrire aux membres de notre société littéraire l'obligation de se retirer chez eux avant l'heure de la retraite bourgeoise; mais, halte-là! nous ne sommes pas gens à nous laisser donner des lois par un jeune homme, ou par ceux qu'il représente.

J'avoue, mon voisin, reprit M. Lerond avec quelque malice, qu'à l'égard de la danse et à l'égard des heures auxquelles il vous serait permis de fumer ou de boire dans un lieu quelconque, vous vous êtes montrés moins dociles qu'au sujet de l'instruction et des

livres ; aussi le zelé congréganiste qui a échoué dans le projet méritoire de vous imposer certaines restrictions à cet égard, n'a-t-il pas montré beaucoup de sagacité en vous attaquant sur ce terrein, mais soyez sûr qu'il prendra sa revanche. C'est ce que nous verrons, dit le bon Ouderwets, et je l'attends de pied ferme. Puis se tournant vers moi, il me dit avec un air de satisfaction : Il est possible que sous le rapport de l'instruction littéraire nous donnions quelque prise à la critique ; quant à moi, je ne m'en mêle pas, mais il ne sera du moins pas dit que nous négligeons les beaux arts ; nous avons une académie de dessin et d'architecture, et si jusqu'à ce jour elle n'a pas produit un seul artiste marquant, ce n'est pas une raison pour qu'elle n'en produise pas un grand nombre à l'avenir. — Quant à la musique, vous devez déjà avoir remarqué, monsieur, que lorsqu'au parquet de votre Théâtre-Royal, il s'élève quelque discussion sur cette matière, j'y prends une certaine part. — Oui, je me suis aperçu que vous prêtiez l'oreille, et que vous vous efforciez de retenir de longs baillements. — Précisément c'est que je suis de la *vieille garde*. A ce nom glorieux, je regardai mon homme avec une sorte d'étonnement mêlé de respect, et il me

parut grandi de six pouces; mais le prestige s'évanouit promptement, lorsque j'appris que l'on désignait sous le titre de la *jeune* et de la *vieille* garde deux sociétés de musique.

M. Lerond m'informa de son côté, qu'il y avait aussi deux sociétés gastronomiques, l'une sous l'invocation de Sainte-Barbe, et l'autre sous la bannière de Sainte-Catherine. Autrefois, me dit M. Lerond, l'émulation qui existait entre ces deux sociétés dégénérait presque en haine; les membres de l'une et de l'autre formaient comme deux nations rivales au sein d'une même ville, et il était sans exemple qu'il se formât des alliances entre elles. On attachait une si grande importance à ces institutions, que nul étranger, fût-il domicilié à Alost depuis vingt ans, ne pouvait y parvenir à la moindre dignité; mais les choses ont bien changé depuis, et ce sont actuellement des étrangers qui sont à la tête de l'une et l'autre.

Je vous ferai observer à cette occasion, continua-t-il, que soit indépendance de caractère, soit incapacité, soit accident, mes compatriotes occupent peu de places dans l'ordre administratif ou judiciaire de leur propre ville, le bourguemaître, l'un des échevins, plusieurs membres de la régence, le receveur de la ville

et celui de l'octroi municipal, le juge de paix, ses suppléans, leur secrétaire, leur huissier, le commissaire de police, et jusqu'au concierge de l'hôtel de la régence, aux gardes-champêtres et au fossoyeur, tous nous sont venus du dehors et quelques-uns de bien loin. Il est vrai que le commissaire du district est Alostois, mais la ville de Gand a dû lui donner son secrétaire.

Je demandai à mon frondeur si la haine bizarre entre les deux sectes gastronomiques, n'avait pas cédé un peu aux lumières et à l'esprit de civilisation et de tolérance qui distingue si avantageusement notre siècle. Effectivement, me dit-il, cela va beaucoup mieux : maintenant il règne entre les compagnons de Ste-Catherine et ceux de Ste-Barbe une assez bonne intelligence pendant onze mois de l'année; mais quinze jours avant les fêtes de leurs patrones respectives, qui se succèdent presqu'immédiatement, on voit percer quelques symptômes de jalousie qui vont toujours en croissant jusqu'au moment de la fête, et se développent quelquefois d'une manière effrayante. Les membres des deux sociétés cessent de se fréquenter ; ils se saluent à peine ; ils se lancent des regards courroucés, souvent même ils se décochent des épigrammes (pour me

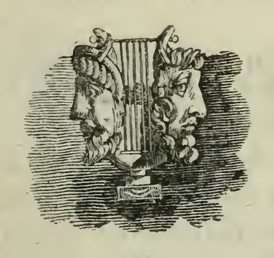
servir du mot le plus doux); il ne faudrait qu'une étincelle alors pour mettre en feu toute la ville, mais cette effervescence ne dure qu'un moment; elle décroît progressivement, une fois la fête passée, et après une quinzaine, les regards s'adoucissent, les saluts se multiplient, les visites recommencent, et la bonne amitié renaît..... jusqu'à l'année suivante.

Il était midi : selon l'antique habitude cette heure devait être consacrée au repas. M. Ouderwets nous conduisit dans sa maison spacieuse; bien aérée, et d'une propreté remarquable; il me présenta à sa femme, excellente ménagère dont j'eus bientôt l'occasion d'apprécier le mérite. Il me montra ses enfans, qui n'étaient pas de petits phénomènes, persuadés de leur génie précoce et gonflés d'ignorance et de vanité; mais de beaux garçons, frais, rosés, vigoureux, ayant une fort bonne tenue, un air modeste et obéissant au moindre signe de leurs parens; ce que je trouvai infiniment plus admirable que s'ils eussent répété vingt fables de La Fontaine, un livre de Télémaque, voire même une ode d'Horace. Les mets qui nous furent servis, unissant la saveur à la salubrité, me donnèrent la meilleure opinion du bon sens et du goût de mon hôte qui préférait le bon et l'agréable au rare et au recherché.

L'excellente qualité de ses vins acheva de le relever dans mon jugement, et j'aurais volontiers soutenu en sortant de table que les Alostois étaient le peuple le plus sage de tous les Pays-Bas, et M. Ouderwets le génie le plus transcendant que j'eusse encore rencontré.

Nous restâmes encore quelques heures ensemble, et quand je fus remonté en diligence pour retourner à Bruxelles, réfléchissant à ce que j'avais vu et aux assertions contradictoires de MM. Ouderwets et Lerond, je conclus que si Alost, comme toutes les petites villes de Flandre était un peu en arrière de son siècle pour le progrès des lumières; si l'on pouvait blâmer cette résistance d'inertie que la masse des habitans oppose encore aux efforts d'un gouvernement aussi généreux que sage; en revanche il y régnait une bonhomie et un esprit de modération qu'on ne saurait assez louer; et que quand les Alostois appliqueront plus généralement le bon sens et le génie naturel qu'ils ont prouvé en améliorant tout ce qui tient aux premières nécessités de la vie, quand l'administration moins susceptible et moins méticuleuse, suivra un peu plus hardiment la carrière qui lui est tracée; quand des hommes comme M. Lerond, s'élevant audessus de tous les préjugés pour défendre la

justice et la vérité, emploieront au bien commun l'influence que leur donne un si noble caractère, aucune ville n'offrira un séjour plus agréable et ne renfermera plus d'élémens de prospérité.



FRAGMENT

D'UN VOYAGE CRITIQUE ET PHILOSOPHIQUE,

EN BELGIQUE.

On connaît l'homme au jeu et en voyage
Prov. ital.

AVANT PROPOS.

. . . .

Car enfin que dire dans un pays où l'on peut parler de tout, excepté du beau temps et de la pluie, de la religion et de l'opéra, des ministres et des filous, de la politique et des missions, des miracles et de la bonne foi? Que faire dans un pays où l'on ne peut songer à son salut qu'en marchant à reculons, en soumettant sa santé comme sa bourse au régime des sang-sues, et sa conscience à la direction d'un imbécile capucin? que dire? rien; que faire? l'abandonner; je l'abandonne. Vive la Belgique et la liberté.

— Vous êtes dans la fièvre de l'indépendance. Cela se passera.

— Cela ne se passera pas.

— Vous regretterez la fumée de votre toit.

— Je ne regretterai rien, et ce ne sera pas ma faute.

LA DILIGENCE.

Me voilà parti. C'est une chose fort utile et bien agréable qu'une bonne diligence, lorsqu'elle ne verse pas, et que l'on n'y a pas pour commençaux ou un fumeur, ou un muletier, ou une nourrice, ou une mère-noble et son caniche. Le hasard me fut prospère, le ciel se déclarait ouvertement en faveur de ma résolution.

En face de moi se trouvait un petit monsieur, couvert d'un habit noir percé aux coudes et un peu rapé; le reste de sa mise était analogue au vêtement principal. Je le pris à la première vue pour un auteur : je ne me trompais pas, c'en était un. Il tenait en mains un crayon et un manuscrit qu'il parcourait avec beaucoup de complaisance. La tendresse paternelle lui sortait évidemment par toutes les issues de sa physionomie. Il raturait, il crayonnait, il raturait encore, autant que le balancement de la voiture pouvait le lui permettre; il était enfin dans tout le feu de la composition. De temps en temps, il tirait de sa poche un petit volume in-32 qu'il semblait consulter, pour approprier sans doute ses réminiscences au sujet de son manuscrit. Dans un moment de vélocité, il laissa choir le petit

livret ; mon voisin de droite, homme fort poli comme tout ce qui vient de Paris, le ramassa et l'offrit à l'auteur qui le remercia obligeamment. C'est un Voltaire, ajouta celui-ci, c'est un livre charmant. — L'officieux le reprit alors gravement des mains de l'auteur, l'ouvrit, regarda et le lui rendit en disant dédaigneusement : Détestable !—Comment ! détestable, reprit l'écrivain furieux ; monsieur est un jésuite !

— Monsieur est un insolent !

— Descendons, monsieur.

— Je le veux bien. Conducteur, la portière !

— Impossible, messieurs, nous ne sommes qu'à cinq minutes du relais.

Les deux champions rougissaient et palissaient à la fois de colère et de honte. L'auteur, au risque de se faire broyer entre les roues, voulait absolument sauter par la portière ; son adversaire ne parlait de rien moins que de s'en prendre d'abord au conducteur, et de lui faire passer pour toujours l'envie d'empêcher les voyageurs de se couper la gorge.

Impatienté de ces bravades réciproques, un jeune homme qui s'était jusqu'alors tenu fort tranquille à côté de l'auteur, pria ces messieurs de se calmer; ils ne demandaient pas mieux : alors, tirant de sa poche une jolie petite boîte

de nacre, il l'ouvrit et la leur présenta. Elle était remplie de pastilles nuancées de mille couleurs. Messieurs, leur dit-il fort gravement, je suis pharmacien; la moitié de mes pastilles est très-bénignement sucrée, mais l'autre moitié est pétrie avec du sublimé corrosif; une seule peut donner la mort à celui qui l'avalera. On peut être brave de plusieurs manières, choisissez. Voici vos armes. L'auteur pâlit, son adversaire se rejeta dans son coin; le pharmacien éclata de rire, prit une pincée de pastilles, la porta à sa bouche, m'en offrit autant, et nos deux compagnons de voyage finirent par se serrer la main de la manière la plus amicale du monde.

LA PRESSE.

Ce raccomodement amena une explication, car l'auteur, bon gré, mal gré, en voulait une. Son adversaire lui avoua ingénuement qu'il était imprimeur-libraire, et qu'il n'avait jugé le volume in-32 de Voltaire que sous le rapport typographique. Au moyen de quoi, il s'établit entre ces deux messieurs un rapprochement sincère qui fut suivi du dialogue suivant.

— Vous êtes imprimeur, M. de la Balle, et vous allez de Paris à Bruxelles! Encore une émigration industrielle, j'en suis sûr.

— Vous avez deviné, M. de l'Empyrée; je serai demain à Bruxelles ; je vais, comme on dit, sonder le terrein.

— Pour moi, tout est sondé; je suis leste d'argent, mais lourd de génie ; ma valise est pleine de manuscrits, et vous avez pu juger toute la matinée que je ne perds pas mon temps. Si tous les bons esprits m'imitaient, Bruxelles serait dans huit jours le Coblentz de la littérature, de l'imprimerie, de la librairie. Oui, l'industrie et la pensée veulent être affranchies de leurs ignobles entraves, et c'est sur un sol libre et hospitalier que, cherchant désormais un asile, peuvent se reproduire, par la presse, les accens du génie, les labeurs de l'écrivain, les inspirations des enfans d'Apollon. Décidément Paris est déshérité de sa littérature, et Bruxelles est prêt à recevoir un si bel apanage.

En achevant cette période prétentieuse, l'auteur avait arrondi son bras gauche qui, dans sa gesticulation, enlaçait la tête de son voisin l'apothicaire. Celui-ci un peu confus d'une telle posture, répondit aigrement à l'enfant d'Apollon :

Déshérité.... déshérité ! c'est vite dit. A la bonne heure si à vous deux, messieurs, vous

représentiez cette pauvre littérature française. Mais, dieu merci, il reste encore dans Paris soixante-dix-neuf brevets d'imprimeur, et quelques milliers de poètes ou prosateurs qui n'ont pas tout à fait renié le sol natal. Et quand cela serait! quand même la France, courbant la tête sous le joug des nouveaux Omars, verrait se tarir pour elle la source d'Hippocrène; croyez-vous que ce malheur profitât beaucoup aux Pays-Bas? La Belgique ne réimprime que les livres dont la réputation est faite d'avance à Paris; qu'imprimera-t-elle, lorsque Paris ne produira ni chefs-d'œuvre, ni livres piquans?

— Monsieur, dit l'auteur, vous voyez que les hommes de lettres connaissent le chemin des Pays-Bas.

— Je n'en doutais pas, monsieur; mais quels sont ces hommes de lettres? est-ce un Benjamin Constant, un Say, un Châteaubriand, un Casimir Delavigne, un Lamartine, un Béranger? Habitués à vendre pour mille louis cinq cents feuilles de manuscrit, ces messieurs viendront-ils en Flandre, par la poste, pour en recevoir cinq cents francs? Sont-ce des écrivains sans nom? alors les imprimeurs belges se garderont bien de faire gratuitement les frais d'une réputation parisienne.

— Monsieur, mes manuscrits se vendront.

— Peut-être, s'ils sont bons. Dans tous les cas, on ne vous en établira certainement le prix que sur la meilleure chance possible; or, les débouchés ne s'étendant qu'à sept ou huit provinces, dont une moitié de population est étrangère au français.....

— Vous oubliez, dis-je à mon tour à M. Purgon, vous oubliez que, placée sur un point concentrique, la Belgique a vu s'étendre depuis dix ans ses relations commerciales sur tous les points du globe ; que depuis dix ans ses libraires alimentent à nos dépens le commerce de Genève, de Milan, de Turin, de Gênes, de Leipsig, d'Odessa, de Moscou, des deux rives du Rhin, et du Nouveau-Monde..... Vous oubliez que nous sommes à.....

QUIÉVRAIN.

Nous étions à Quiévrain. Une demi-douzaine de préposés entourèrent la voiture, s'emparèrent sans façon des bagages, et se mirent à procéder méthodiquement à l'inventaire détaillé de notre avoir. C'étaient des formalités sans fin. Il faisait beau temps, nous descendîmes, et après avoir chargé le conducteur de régler nos comptes de frontière, nous prîmes

les devants sur la route de Mons. Deux fiacres arrivaient à la course de la Belgique. Ils ralentirent le pas en avant de Quiévrain; et, se détournant de la grande route, ils suivirent à la file un petit chemin sur la droite qui les conduisit sur une pelouse verte, au pied d'un tertre qui paraissait être le lieu du rendez-vous. Nous suivions de loin par curiosité. Quatre jeunes gens sautèrent lestement des voitures; deux d'entre eux se dépouillèrent de leurs habits, tandis que leurs camarades s'occupaient solennellement de la charge des pistolets.

C'était un duel!

Aussitôt le pharmacien philanthrope, sa boîte de pastilles en mains, court aussi prompt que l'éclair sur le lieu du combat pour proposer ses armes favorites..... Il était trop tard, le premier coup de feu était parti, l'un des deux combattans gisait sans vie sur l'arêne.

Impitoyable honneur, s'écria l'écrivain, en oubliant sa dispute récente.

Le vainqueur d'un œil morne contempla un instant sa victime, jeta un regard égaré sur nous tous, et disparut. Le second du vaincu consacra ses soins au cadavre de son ami, tandis que l'autre témoin se joignait à nous, la larme à l'œil, en déplorant les duellistes et les duels.

Nous retournâmes pleins de pensers funestes sur le grand chemin ; la diligence arrivait ; nous reprîmes nos places. Le témoin du combat s'assit à mes côtés.

LES SOUFFLETS.

Son cœur était gros de regrets, de larmes et de soupirs. Il avait besoin de s'épancher ; il n'attendit pas nos questions.

Les principales villes de la Belgique, nous dit-il, sont connues, outre leurs noms appellatifs, par une désignation populaire tirée de leurs mœurs, ou de leur tendance naturelle. Ainsi on dit Anvers la *riche*, Malines la *propre*, Gand la *savante*, Bruxelles la *noble*. Depuis quelques années cependant, cette capitale semble répudier son sobriquet nobiliaire, et l'on dit d'elle aujourd'hui bien plus véridiquement que c'est la ville aux *soufflets*. En effet, les soufflets y règnent souverainement. Un acteur y est-il mécontent d'un journaliste ? un soufflet ; un homme mal élevé donne-t-il un démenti à un philosophe ? un soufflet ; un commissaire chargé de la police d'une honorable société, veut-il maintenir un sage réglement ? un soufflet ; regardez-vous un imbécile en face ? un soufflet ; le regardez-vous

de travers? un soufflet; lui tournez-vous le dos? le soufflet arrive d'autant plus vite que vous ne le voyez pas venir. Enfin, il pleut des soufflets à Bruxelles, c'est une vraie manne. La législation qui condamne les duellistes, est une législation sage et humaine; mais elle ne suffit pas pour fixer la fièvre des préjugés. Un brutal vous donne publiquement un soufflet : qui vous l'ôtera? personne, pas même celui qui vous l'a donné. Le monde au lieu d'être juste et de couvrir de son éternel mépris le vrai coupable, insinue avec perfidie à l'offensé que sous le règne de nos lois il est difficile de montrer du cœur. Pour échapper à un index réprobateur, le malheureux court laver son affront sur une frontière plus tolérante, et paie de sa vie son respect pour les préjugés. Telle est l'histoire de tous nos duels. Hier mon ami reçut de la main de son adversaire l'opprobre d'un soufflet : aujourd'hui la même main lui ôte la vie. Mais mon ami avait de l'honneur...., c'est ce que diront ce soir les habitués du Café-Suisse et du restaurant de l'Aigle-d'Or, à Bruxelles; c'est ce que répèteront tous les commis-voyageurs du Singe-d'Or à Mons.

LE SINGE D'OR.

M. d'O..... est un hôte fort aimable ; il sait les *Veillées du Tasse* par cœur, ce qui lui assure des droits incontestables à l'estime des cœurs sensibles, des poètes et des fous. On a dit de lui qu'il fait parfaitement aux commis-voyageurs étrangers les honneurs de la Belgique, à leurs frais s'entend. Il possède en effet à merveille l'art de faire oublier le temps à ceux qui en ont de reste. La table du *Singe-d'Or* est une gazette quotidienne où viennent s'élaborer les *on dit* de la cité, les divagations de la chronique, les ridicules des nobles et des roturiers. Le jour que j'y pris place, les hobereaux étaient sur le tapis.

Un noble baron avait, disait-on, mandé naguère le chevalier de Neufforge (le d'Hozier des Pays-Bas), pour lui soumettre un diamant héréditaire, et lui prouver par le goût antique de la taille et le nombre symbolique des facettes, qu'il descendait en ligne directe de la souche bâtarde d'un arrière-neveu de Jules-César, qui, selon lui, à son séjour dans la Gaule belgique, n'avait pas toujours observé la continence de Scipion. Le baron intimait au chevalier l'ordre de consigner dans son

armorial une si claire et si honorable descendance.

— Un vicomte dont l'écusson était semé de deux oisons, et qui pour cela se disait parent de Manlius Capitolinus, trouvait le travail indigne de ses mains patriciennes, vivait sur son dernier florin, et demandait à un banquier l'avance de dix mille *sesterces*, offrant de donner en nantissement le timon d'un char qui avait figuré au triomphe de son cousin le Romain.

— Un marquis qui descendait en ligne collatérale d'un échanson de Charles-Quint, et qui venait de demander en sa faveur la création de la place de connétable, se proposait de mettre au concours la question suivante : « De quelle utilité sont pour la noblesse les » lettres et les sciences? » Le vainqueur, à genoux, devait recevoir pour prix la main à baiser de madame la marquise, qui ne touchait qu'à son 16e lustre. On dispensait, au reste, les concurrens des règles de la grammaire, afin de les mettre sans doute au niveau de l'entendement du fondateur.

— Un jeune écuyer, plus tranchant encore, proposait au corps patricien de Mons de décider qu'à l'avenir les études de la jeune noblesse se borneraient à la science du blason, of-

frant, pour sa part et pour exemple, de renoncer de suite à ses autres connaissances acquises, sacrifice, ajoutait le nouvelliste, qui se réduisait à fort peu de chose, mettant même en doute si l'amateur du blason possédait les premières notions de l'art de parler.

HALLE.

Qu'est-ce que Halle, et ses boulets, et ses miracles et ses processions? de respectables vieilleries, des traditions ridicules, un rendez-vous agréable de bonnes commères, de vieilles filles et de jeunes mariées. Je n'aime pas la vogue du peuple, parce que le peuple ne raisonne pas, et qu'il fait sans examen ce que des contes de nourrice lui ont appris sans choix. Une secte ennemie des lumières et de la civilisation a de bien bonnes raisons pour prôner l'obscurantisme. Voyez-vous cette foule de visiteurs qui se dirigent à flots pressés vers le sanctuaire de cette antique église? Pas un de ces pélerins n'a reçu les bienfaits de l'éducation : c'est un fait constant que les processions et les pélerinages ne sont composés que de pauvres d'esprit. Une jeune femme pleine de feu vient à genoux supplier la vierge de la rendre féconde, oubliant les pré-

ceptes de son docteur qui ne voit d'obstacle à ce vœu que l'action du tempérament. Une mère aux abois fait trois fois à genoux le tour du trône de la mère de Dieu, et espère de son abaissement la guérison d'un enfant au berceau, mourant à trois lieues de là, entre des mains mercenaires qui hâtent ses derniers momens par l'indolence de leurs soins et la stupidité de leurs secours. J'ai vu à Halle un joyeux enfant de Bacchus qui avait fait pieds nuds le voyage de Bruxelles, avec la sécheresse dans le gosier, pour obtenir de la vierge de ne plus boire. Le brave homme ne se fut pas plutôt acquitté de son vœu qu'il se crut guéri; il repartit à pied, mais il fesait chaud; la tentation reprit le dessus, il oublia son pélerinage, et de cabaret en cabaret, repu de lambic et de faro, il arriva le soir jusqu'à celui de la *Tête-de-Mouton*, situé aux portes de Bruxelles. Là, n'en pouvant plus, et vaincu par les fumées de ses copieuses libations, un fiacre vint le prendre, et le rendit sain et sauf à sa demeure. Sa femme depuis lors ne croit plus à la vierge.

Je n'aime ni les miracles ni les jouets d'enfans ; au lieu d'amuser le peuple dans la supputation apocalyptique d'une pile de boulets, expliquez-lui plutôt ses devoirs pour qu'il en

devienne meilleur, et ses droits pour qu'il en soit plus heureux. Mais l'influence sacerdotale que devient-elle alors? Ah! voilà le grand point; ma foi c'est embarrassant, car. . . .

Tout prêtre, dit saint Paul, doit vivre de l'autel.



BINCH.

Tutto il mondo e fatto come la
nostra famiglia.
POLICH.

DURANT une de mes excursions dans le Hainaut, j'avais ouï parler avantageusement d'une petite bourgade fort renommée par sa kermesse et par la variété de ses paysages : l'envie me prit d'y faire une battue ; et mon dessein, aussitôt exécuté que conçu, donna lieu au chapitre suivant, écrit en courant, et que je donne pour ce qu'il m'a coûté.

Rien n'approche de la beauté des sites pittoresques qui entourent Binch. Devant nous, dans le fond, s'élevaient les toits de la cité vers laquelle nous dirigions nos pas, resplendissant des rayons du soleil; plus haut à l'horison, la route qui mène à Charleroi ; de ce côté, la colline boisée sur laquelle s'élevait jadis le château de Mariemont ; de l'autre, la tour et les bâtimens de *Bonne-Espérance*, ancienne abbaye de Prémontrés. En continuant à me tourner de ce côté, je remarquai successivement les avenues du château de Rouveroy,

voisin de la frontière de France; les épaisses colonnes de fumée qui s'élevaient des machines à vapeur du *Borinage*[1], la tour du château de Mons, les hauteurs de Casteaux sur la route de Bruxelles, et le moulin du Rœulx, qu'on me dit être le point le plus élevé de la province. Quelques légers nuages faisant jouer des flots d'ombre sur l'espace qu'embrassaient mes regards, animaient ce beau tableau. Mais l'heure du dîner approchait, force nous fut de le quitter bientôt.

L'entrée de Binch est difficile et même dangereuse lors de la rencontre de deux voitures pesamment chargées. Celle qui descend ne peut s'arrêter sur cette pente rapide, et celle qui se trouve surprise à l'entrée de la porte ne peut lui faire place qu'en s'exposant elle-même à verser sur un débord dont le plan semble disposé à cet effet. Depuis vingt-cinq ans, dit-on, il est question de remédier à tout cela : il faut espérer que ce projet se réalisera enfin sous un gouvernement qui entreprend trop de communications nouvelles pour qu'on puisse ne pas lui supposer l'intention de remédier aux dangers que présentent les anciennes.

La première rue que l'on parcourt porte le

[1] C'est ainsi qu'on nomme la contrée à l'est de Mons, où sont agglomérées les exploitations charbonnières.

nom de *Milliòn,* d'où l'on devrait conclure que ses habitans sont des millionnaires, qualification qui contrasterait visiblement avec l'apparence de ce quartier, l'un des plus pauvres de la ville.

Nous arrivons à la Grand'Rue ; cette fois le mot et la chose s'accordent bien ensemble, et cette rue est à Binch, proportion gardée, ce que la place de Meir est à Anvers. Nous descendîmes à l'hôtel du *Roi d'Espagne,* que l'on voit au-dessus de la porte armé d'une cuirasse et coiffé d'une perruque à la Louis XIV ; ce qui ne lui donne nullement l'aspect d'un roi constitutionnel. Tout dans cet hôtel se fait de par *Sainte-Marie* [1]. D'après cet aperçu, l'on peut croire qu'il n'existe pas entre le roi d'Espagne de Binch et celui de Madrid une aussi grande différence qu'on serait tenté d'abord de se l'imaginer.

J'attendais en nombreuse compagnie l'arrivée du potage, lorsque, frappé de l'aspect d'un groupe de panaches blancs semblables à ceux que portent les officiers de la maréchaussée, je courus à la fenêtre d'où je considérai un rassemblement de sept ou huit personnes vêtues d'habits bourgeois, mais chaussées et coiffées selon l'ordonnance de la grosse

[1] C'est le nom du propriétaire de l'établissement.

cavalerie; ils s'empressaient autour d'un grand maigre, affublé d'une épée, d'une écharpe et d'une médaille suspendue à un ruban bleu de ciel. Qu'est-ce que cela? dis-je à haute voix. C'est, me répondit un passant, l'état-major des francs chevaliers. Peu satisfait de cette réponse, je reportai les yeux sur celui que la déférence des autres m'indiquait pour leur chef; et soit vérité, soit prévention, je lui trouvai l'air très-chevaleresque, et plusieurs traits de ressemblance avec S. M. Charles X. A table je renouvelai ma question, et par manière d'indication succincte, un jeune employé me conta l'histoire suivante.

Il y avait à Mons en 1822 une demoiselle sur le retour de l'âge qui comprit fort bien que, pour assurer le salut de son âme, elle devait se dessaisir de sa fortune en l'appliquant à une œuvre pie. On lui fit envisager combien il serait doux et consolant pour elle de finir ses jours dans une communauté religieuse où elle jouirait de la considération due à une fondatrice, et dans laquelle la jeunesse viendrait puiser une éducation chrétienne. L'autorisation royale lui fut accordée sous l'obligation de choisir, pour cet établissement, la ville de la province qui présenterait le local le plus avantageux à l'emploi des fonds et

qui posséderait le moins de ressources pour l'éducation de filles. Binch remplissait les conditions voulues ; l'ancien couvent des Récollets fut acheté, restauré ; et l'année suivante une succursale de l'institution du *Sacré-cœur de Jésus* de Mons fut installée ici par M. le curé de Ste-Waudru, fondateur et directeur de cette congrégation dans sa paroisse.

Des troupes de jeunes filles vêtues en bergères et classées par rang de taille avaient été rassemblées ;

« Mais il eût été mal,
» Qu'on n'eût vu dans la fête aucun homme à cheval. »

Tout ce qui parut susceptible d'enfourcher bête chevaline fut convoqué : on ne savait quelle tenue prendre; l'on convint de porter une écharpe au bras, et une gaule à la main. Mais de quelle couleur devait être l'écharpe? un émissaire aposté par l'un des plus notables habitans de l'endroit, insinua que le bleu de ciel étant la couleur de la livrée du magistrat, dont le choix avait penché en faveur de Binch, il lui serait bien agréable, lorsqu'il viendrait présider à l'installation, de voir ses couleurs arborées par les chevaliers du *sacré-cœur*. Il s'éleva à la vérité quelques objections contre cette motion ; mais vous savez de quoi se composent ordinairement les *majorités*, et

certes dans cette assemblée, on n'avait eu garde de déroger à un usage consacré depuis *Adam*. La résolution fut donc emportée par acclamations, et tous coururent se faire écharper.

La cérémonie fut superbe; il y eut marche triomphale, encensemens, *bal*, et repas, à la suite duquel les chevaliers *cimentèrent* leur association, résolurent de perfectionner leurs statuts et leur tenue, et décidèrent que chacun d'eux prendrait la qualification de *franc chevalier*. Un plaisant de l'endroit prétendit que l'on pourrait faire de mauvais quolibets sur une institution éminemment utile. Messieurs les francs chevaliers n'en continuèrent pas moins de se revêtir deux ou trois fois l'an, aux termes du réglement, de leur culotte blanche, de leur habit bleu et de leur cravate noire pour aller dîner chez leur commandant, après avoir eu soin toutefois de chausser leurs éperons et de se munir d'une gaule. Leur costume a donné lieu à de singulières méprises; je me contenterai de vous citer le fait arrivé à l'un des chefs d'une grande société industrielle du royaume, qui, ayant assigné un rendez-vous d'affaires à un notaire de Binch, ne fut pas médiocrement surpris de voir entrer dans le salon de l'hôtel où il ve-

nait de descendre, un individu qui lui parut être un agent de la force publique, et qui l'appelant par son nom lui demanda, après les politesses d'usage, communication des papiers dont il devait être porteur. L'administrateur croyait qu'il s'agissait de son passeport; il éclata de rire lorsque l'homme de loi, déguisé à l'occasion d'un repas de corps, lui eut fait entendre qu'il désirait prendre connaissance du cahier des charges de la vente pour laquelle il lui avait fait écrire quelques jours auparavant.

La médaille que vous avez sans doute remarquée à la boutonnière du chef chez lequel ils vont dîner, lui a été décernée en sa qualité de *restaurateur* de la chevalerie binchoise; et si les considérations que je vous ai fait connaître n'avaient déterminé impérieusement le choix de sa couleur, cette offrande de la reconnaissance aurait été appendue plus convenablement à un ruban *lie de vin*.

Et cette fondatrice, repris-je, n'avait probablement point de parens? — Pardonnez-moi, monsieur, elle en avait, et même de très-proches.

Nous finissions notre dîner lorsque les sons bruyans de deux clarinettes, d'une trombonne et d'une grosse caisse, annoncè-

rent que le bal allait s'ouvrir au *Château*. Je voulais m'y rendre sur-le-champ, mes compagnons m'engagèrent à ne point me presser, parce que le beau monde, retenu par les plaisirs de la table, ne s'y rendait que plus tard. Je continuai donc à écouter la conversation de deux commis-voyageurs et de notre employé qui passèrent successivement en revue quelques aventures de Binch : les avantages que procure à cette ville le commerce de dentelles, l'immense supériorité qu'obtiennent à plus d'un titre les commis-voyageurs femelles sur ceux de notre sexe, les avantages que présente la méthode de M. Jacotot appliquée à l'enseignement musical, etc., etc., etc. Ils firent aussi le calcul approximatif des *écrevisses* que M. C. amènerait cette année au château. Ici une explication devenait nécessaire; ces messieurs s'empressèrent de me la donner, en m'apprenant qu'un bon vivant de l'endroit avait coutume de traiter largement ses amis du dehors durant toute la kermesse, et que l'aspect du groupe de figures enluminées qu'il menait ordinairement à sa suite l'avait fait comparer à un plat d'écrevisses. Enfin, nous laissons Comus pour Therpsicore, nous traversons une place ornée d'une fontaine, monument d'utilité publique

que ne possèdent point bien des villes plus importantes que celle-ci. On me fait remarquer le collége local qui fut choisi pour faire une retraite pendant les vacances de 1822, c'est-à-dire que 30 ou 40 curés des environs reçurent l'injonction de s'y réunir durant l'espace de huit à quinze jours pour se livrer en commun à des exercices de piété et ouïr les exhortations de prêtres étrangers à l'arrondissement. Cette mesure, me dit-on, obtint le double résultat de mécontenter les anciens fonctionnaires ecclésiastiques, qui avaient lieu d'espérer qu'on abandonnerait à leurs lumières et à leur expérience le soin de diriger leurs ouailles; et d'exciter le zèle inconsidéré de quelques jeunes gens qui se crurent appelés, comme une réserve de troupes fraîches, au secours de l'église militante.

Nous nous dirigeons vers un grillage peint en noir; mes guides partageraient-ils la philosophie des habitans de l'antique Égypte qui exposaient une momie aux regards de leurs convives, afin de les exhorter, dit-on, à profiter gaiement de l'instant qui nous sépare de la mort? Je m'aperçois que j'ai pris le change: le son de la musique m'annonce que ce n'est point dans le champ du repos, mais bien dans celui du plaisir, que nous

venons de pénétrer. Après que j'en ai dépassé le seuil, on m'invite à me retourner, et je lis au-dessus de la porte;

> Décence, urbanité,
> Dans ces lieux de gaîté.

La leçon est fort bonne, elle me semble destinée à prévenir ceux qui arrivent; ainsi placée, elle peut tout au plus servir d'explication tardive à ceux qu'on met à la porte.

Ce que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de *Château* de Binch n'offre plus que le terrain sur lequel Marie, reine de Hongrie, sœur de l'empereur Charles V, fit jadis construire un manoir, dont il ne reste pour tous vestiges qu'un escarpement flanqué de tours sur lequel on a ménagé une terrasse qui présente aux promeneurs des points de vue fort agréablement variés. Des potagers enclos de haies vertes remplacent les bâtimens somptueux où se trouvaient naguère réunis tant de nobles dames, d'illustres chevaliers et de puissans abbés. *Sic transit gloria mundi.* Mais en revanche l'on a ménagé au milieu d'un quinconce de peupliers une salle de danse d'un aspect champêtre, qu'entoure un double rang de chaises occupées par des dames qui, pour la plupart, surchargées de parures, forment un contraste choquant avec la simplicité du local. *L'amour-propre raisonne*

parfois bien mal, dis-je tout haut à l'aspect de quelques minois que j'aurais trouvés fort bien s'ils n'eussent été surchargés de plumes et d'oripeau. Heureusement je n'eus point à me repentir de ma promptitude, et je suis certain qu'aucune des personnes qui auraient pu trouver mon exclamation désobligeante, ne songea à s'en faire l'application.

Une contredanse commença. Je vis avec peine maint soulier de satin blanc sali par la poussière, maint autre déchiré par le choc d'un gravois que l'on n'avait pas eu la prévoyance d'enlever ; la trop légère enveloppe ne pouvait préserver le pied de la danseuse, dont la douleur se trahissait par une grimace qu'elle avait grand soin de remplacer par un sourire lorsqu'elle se croyait observée. Les femmes comptent pour peu de chose la gêne et la douleur pourvu qu'elles s'amusent !

Avez-vous remarqué, me dit un de mes guides, cette nymphe à la taille élancée dont les rubans couleur de feu sont en harmonie avec le teint mûri par les rayons du soleil ? c'est l'amazone que nous avons vue tantôt entrant en ville sur un cheval traquenard qu'elle enfourchait avec tant d'assurance. Jetez un coup d'œil sur ces deux ci-devant jeunes gens dont l'un débite en ce moment une déclaration

banale à une jeune personne qui meurt d'envie de rire de son ton pédantesque, et l'autre qui, fidèle à la culotte et aux bas de soie, agite ainsi que deux pioches ses énormes pieds emmanchés de deux jambes grêles. Cette jeune personne à la peau blanche, à la tresse blonde, est la belle limonadière de Binch, et le gros monsieur au toupet tondu de près, à la mine joviale, qui porte une énorme clef de montre et dont le vêtement nécessaire forme des plis qui décèlent l'absence des bretelles, en est le *Mécène* ; protecteur de la gaîté et des beaux arts, il est en même temps administrateur zélé et éclairé des établissemens de bienfaisance. Observez-le dans ce moment : comme il paraît animé en dirigeant de l'œil et du geste les mouvemens d'une douzaine d'orphelins qui battent la caisse; il est toujours saisi d'un égal transport quand il s'agit d'une action utile ou d'une partie de plaisir.

Ces tambours annonçaient la fin du bal champêtre; nous nous empressâmes de regagner l'hôtel où nous attendait notre cabriolet; et tandis qu'on attelait notre cheval, j'inscrivis sur mes tablettes : *Binch, petite ville fort amusante à voir pendant la kermesse.*

GAND.

> La situation de Tyr est heureuse pour le commerce ; cette grande ville semble nager au-dessus des eaux..... Les Tyriens sont industrieux, patiens, laborieux, propres, sobres et ménagers ; jamais peuple n'a été plus sincère, plus constant, plus sûr, plus commode à tous les étrangers.
>
> *Télémaque*, Liv. III.

Si Gand eût fini par être la capitale d'un grand empire, son histoire ne serait pas moins intéressante que celle de Rome [1]. Effectivement en contemplant la cabane couverte de chaume de Romulus, notre imagination se plaît déjà à admirer les colonnes du Panthéon, le vaste théâtre de Marcellus, et se promène sur ce Forum qui vit les immortels triomphes des vainqueurs de l'univers, et où toute la grandeur romaine semble encore debout, assise sur de majestueux débris. Gand, au contraire, enclavée pour ainsi dire dans la mer du Nord, capitale d'une province conquise en grande partie sur les flots, et fertilisée par les sueurs d'un peuple infatigable et in-

[1] M. de Reiffenberg.

dustrieux, ne dut qu'à elle seule ses accroissemens successifs : elle ne porta jamais chez les nations voisines des mains avides, pour en revenir chargée de riches, mais sanglantes dépouilles.

L'origine de la ville de César [1] fut du moins plus noble que celle de Romulus, qui, pour peupler sa colonie naissante, offrit un asile infâme à tous les voleurs, les brigands et meurtriers de la Toscane.

Mais ce qui a surtout empêché la ville de Gand de s'élever à la célébrité dont jouit Rome, c'est que la Flandre n'eut jamais d'historien digne de ce nom. Des compilateurs exacts, des chroniqueurs laborieux, nous ont laissé, sans aucune raison, sans réflexion aucune, de simples annales destinées à perpétuer la mémoire des faits, des personnes, des dates et des lieux; mais nous avons toujours manqué de ces génies sublimes, tels qu'en ont produit Athènes et Rome; écrivains dont la plume brûlante du plus noble patriotisme, exaltait, même quelquefois au mépris de la vérité, les plus minces exploits de leur patrie. Si quelques-uns de nos annalistes nous ont

[1] Selon quelques auteurs, Gand a été fondé par César, qui l'appela de son nom *Caius* ou *Gaius*, Gaïa, d'où l'on aurait fait Gauda et Gaudavum.

laissé autre chose que des registres historiques, au milieu des tableaux naïfs et pleins de charmes qu'ils déroulent à nos yeux, l'œil du philosophe y remarque souvent avec peine une tendance à préparer les progrès du despotisme et à inviter les sujets à la servitude.

Trop peu nombreux pour former un état indépendant, les Flamands changèrent souvent de princes par des alliances ou des traités; de là leur caractère politique fut souvent calomnié par des écrivains vendus à leurs maîtres. Aucun peuple n'est plus facile à gouverner sous un bon prince, ni plus difficile sous un despote ou un maître imprudent. Jaloux jusqu'à l'excès de la liberté, dont la lie de la nation jouissait souvent avec turbulence, jugeant avec calme les opérations du gouvernement, ils couraient aux armes, chaque fois que le prince, au mépris du pacte social qu'il avait juré, violait leurs priviléges. De là vient que l'histoire de la Flandre est une suite non interrompue d'impôts exigés, refusés d'abord, mais arrachés plus tard par quelque défaite sanglante, et ce qu'on appelle le *droit du plus fort*, comme si la force était un droit.

Gand, dont les monumens historiques ne font pas mention avant le VIIe siècle, ne mé-

rite guère le nom de ville que vers l'année 630, époque où saint Amand, envoyé par le roi Dagobert, fonda deux abbayes célèbres, celle de St-Bavon et celle de St-Pierre. En 826, Charlemagne, afin de maintenir son autorité dans cette ville, envoya en qualité de prélat de ces deux monastères, le fameux Éginard, dont les amours avec la fille de son maître ont fourni à Millevoye la matière d'un joli poëme, et ont inspiré l'auteur du joli opéra de *la Neige*.

Veut-on savoir de quelle liberté jouissaient les Gantois sous leurs comtes, dans le 12me siècle? Écoutons le commencement d'une de leurs chartes, où sont consignés les priviléges qu'ils regardaient avec raison comme une des sources de leur prospérité. Je suis persuadé que bien peu de rois seraient tentés d'octroyer, comme Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, une constitution aussi conforme au droit naturel et contenant des principes aussi libéraux.

« Au nom de la Très-Sainte et Indivisible Trinité, etc.

» Il est conforme à la loi de Dieu et aux lumières de la saine raison, que les princes qui prétendent être honorés et servis par leurs sujets, se fassent réciproquement un devoir de respecter et de maintenir intacts les droits et coutumes raisonnables de ces derniers : et par ces considérations etc.

» Art. 1. Les Gantois doivent à leur prince fidélité et amitié, aussi long-temps qu'il les traite conformément à la justice et à la raison; car c'est en agissant ainsi que les princes règnent pour l'avantage de tous, etc., etc. »

C'est vers cette époque que les Vénitiens et les Français proclamèrent roi de Jérusalem un comte de Flandre, dont la brillante valeur avait beaucoup contribué à abattre l'orgueil des ennemis du nom chrétien. Alors l'étendard de la Flandre flottait tour-à-tour sur les murs de la ville sainte, sur les monumens de Constantinople et sur ceux d'Antioche.

Il est un Gantois célèbre dont la plupart des historiens, accoutumés à se copier les uns les autres sans remonter aux sources, ont singulièrement calomnié les actes et le caractère; on devine que je veux parler du fameux *Jacques Van Artevelde*, père de Philippe, homme qui fut pendant sept ans *ruwaert* ou protecteur de la Flandre, qu'il éleva à un très-haut degré de prospérité et de richesse. Il avait à venger la mort de son aïeul, *Seger le Cortroisin*, décapité injustement en 1337, par les ordres du comte Louis, comme prévenu d'avoir favorisé le parti anglais. Craignant en outre de voir tomber la prospérité des fabriques de la Flandre, parce qu'Édouard III, roi d'Angleterre,

qui formait des prétentions sur la couronne de France, menaçait de prohiber l'exportation de la laine si les Flamands n'embrassaient sa cause, Van Artevelde fit cause commune avec ce roi, et essaya de détacher le riche comté de Flandre de la maison de Bourgogne. Pour parvenir à son but, il divisa la ville de Gand en deux cent cinquante *voisinages*, organisa militairement tout le peuple, et pour gagner plus facilement sa faveur, quoiqu'issu d'une famille noble, il s'agrégea au *métier* des brasseurs. A la tête des corps et métiers, qui au moindre signal se trouvaient en armes au nombre d'environ 20,000 hommes, il soumit en peu de temps toute la Flandre à son pouvoir et en chassa tous les *Liliens*, ou les Français et leurs partisans. Malgré toute l'influence qu'il avait acquise, il ne put jamais obtenir de ses compatriotes de faire élire le prince de Galles à la place du comte Louis. Ce tribun puissant, dont l'histoire ne saurait entièrement justifier les attentats contre l'autorité de son prince légitime, fut assassiné dans sa maison, en 1344, par les partisans des Français. Doué d'une éloquence facile, homme d'état et habile politique, guerrier courageux, tel est l'homme véritablement extraordinaire que quelques écrivains belges, après un espace de cinq siè-

cles, ont détaché du pilori de l'opinion, et ont réconcilié avec la postérité, le patriotisme et l'honneur.

Jacques Van Artevelde fut remplacé successivement par *Jean Yoens*, chef du parti des Chaperons blancs, par *Pierre Van den Bossche*, et enfin par *Philippe Van Artevelde*, qui, avec 20,000 Flamands, périt en 1382 à la désastreuse bataille de Roosebeke. Après lui, *Ackerman*, proclamé protecteur, essaya vainement de lutter pendant trois ans contre la mauvaise fortune de sa patrie. Les Gantois renoncèrent enfin pour toujours à l'alliance des Anglais, et jurèrent à leur prince une fidélité éternelle.

Une des époques intéressantes de l'histoire des Gantois est encore celle du mariage de Marie de Bourgogne, en 1477, avec Maximilien fils de Frédéric III, empereur d'Allemagne. Cette alliance, qui fit passer les Pays-Bas sous la maison d'Autriche, fut la source, dit Voltaire, des guerres qui régnèrent pendant tant d'années entre cette puissance et la France; elle produisit la grandeur de Charles-Quint; elle mit l'Europe entière sur le point d'être asservie, et tous ces grands événemens arrivèrent parce que les Gantois s'étaient opiniâtrés à vouloir marier leur princesse à Maximilien

et non à un prince français. Philippe-le-Bel, fils de Marie, qui épousa Jeanne-*la-Folle*, infante de Castille et d'Aragon, donna le jour au fameux Charles-Quint.

Ce monarque, l'un des plus grands princes des temps modernes, naquit à Gand le 25 février 1500, *à la Cour des Princes*. Le bâtiment où il vint au monde est occupé aujourd'hui par la fabrique de MM. Coppens et Cappart. Jeanne, à qui l'amour pour son époux avait inspiré des sentimens de jalousie qui lui firent parfois perdre la raison, quoique se trouvant au dernier terme de sa grossesse, voulait assister à une fête qui se donnait au palais. Tout-à-coup elle sortit du bal pour satisfaire un besoin naturel. Les dames d'honneur qui ne la voyaient pas revenir la trouvèrent seule dans un lieu d'aisance, où elle venait de donner heureusement naissance à un prince. Quelques auteurs ont écrit que Jeanne avait voulu donner la mort à son enfant. On ne sait sur quoi repose cette assertion hasardée, et à laquelle l'imagination répugne à ajouter foi. Ce petit cabinet à l'existence duquel on ne croyait plus depuis longtemps, subsiste encore en dépit des différens propriétaires par les mains desquels il est successivement passé. Il était orné autrefois

de bas-reliefs représentant les plus beaux exploits de Charles-Quint : il sert aujourd'hui à renfermer les instrumens brisés et les vieux rouages de mécaniques à filer le coton. Il est à regretter qu'un semblable monument historique qui, en Angleterre, serait placé sous la garantie des lois et des magistrats, ne se soit pas religieusement conservé à la postérité la plus reculée.

La gloire de Charles est trop grande pour que nous en parlions ici. Nous remarquerons seulement qu'elle serait bien plus brillante si ce grand prince, par faiblesse pour la cour de Rome et les préjugés de son siècle, n'eût le premier allumé les bûchers de l'inquisition, en 1530 à Gand, et jeté les brandons d'une guerre civile, qui, sous son fils le farouche Philippe II, éclata avec fureur, et ravit à la couronne d'Espagne une de ses plus belles provinces. Nous dirons seulement quelques mots de la *fameuse révolte des Gantois*, comme on l'appelle vulgairement, afin de redresser un fait historique injurieux pour le magistrat de cette ville.

Tout le monde sait que les concitoyens de Charles-Quint ayant refusé, comme ils en avaient le droit, un nouveau subside à l'empereur que son ambition entraînait dans des

guerres désastreuses, et ayant mis à mort leur grand doyen *Lieven Syn,* accusé d'avoir déchiré le registre qui contenait leur titre d'exemption, Charles-Quint, après avoir traversé la France au milieu des fêtes que lui donnait sa dupe François Ier, parut dans sa ville natale comme un souverain *tenant d'une main le sceptre et le glaive de l'autre.* Des historiens, d'ailleurs estimables, ont avancé que tous les magistrats furent condamnés à venir demander pardon, la corde au cou et en chemise. Cette assertion est fausse. Cette punition infamante ne fut infligée qu'à cinquante *cresers*, ou hommes de la lie du peuple, qui, agités par toutes les passions fougueuses qu'inspirent le sentiment de l'oppression et l'amour ombrageux de la liberté, s'étaient portés à des excès que la meilleure cause ne saurait excuser. Le sobriquet de *stropdraegers* donné aux Gantois, date de cette époque; il s'est conservé jusqu'à ce jour, malgré les défenses formelles de l'empereur qui condamnaient à faire amende honorable et à des dommages-intérêts quiconque emploierait cette expression injurieuse à l'égard d'un citoyen de cette ville. Un ancien poète, que je crois être le Gantois De Vriendt, fait allusion à ce fait historique dans les vers

suivans, où il passe en revue les dix principales villes de la Belgique.

Nobilibus Bruxella viris, Antwerpia nummis,
Gandavum laqueis, formosis Bruga Puellis :
Lovanium doctis, gaudet Mechlinia stultis.

Sous le cruel Philippe II, l'histoire de Gand n'offre plus qu'une suite de pages sanglantes. Chaque jour les bûchers de l'inquisition dévorent quelque nouvelle victime ; les ateliers sont déserts ; un tiers des maisons est abandonné par des milliers d'habitans qui fuient le despotisme, et les animaux paissent l'herbe dans certaines rues. Au milieu de ces calamités, les diverses provinces des Pays-Bas signent entre elles, sous le nom de *pacification de Gand*, une alliance célèbre et plus étroite, qui plus tard fut regardée comme une loi fondamentale. Le parti protestant ou des *Gueux*, obtint alors le dessus, et d'opprimé qu'il était devint oppresseur. A sa tête se trouvaient deux hommes violens, Hembieze et Ryhove; ils persécutent les *Catholiques*, et les Iconoclastes pillent et saccagent avec une fureur affreuse les riches églises de Gand. Hembieze, convaincu d'avoir voulu livrer sa ville natale aux Espagnols, porte sa tête sur un échafaud; Ryhove alla mourir en Hollande

d'une maladie qui dégénéra en une terrible frénésie.

. . . . *En quò discordia cives*
Perduxit miseros !

Philippe II était mort dévoré de chagrin et ayant sans cesse devant les yeux les flots de sang qu'il avait répandus. La Flandre renaît à la paix et au bonheur. Semblable à l'abeille long-temps battue par l'orage et retournant à ses douces occupations, après avoir secoué ses ailes chargées de pluie, le Gantois, sous l'influence du gouvernement pacifique d'Albert et d'Isabelle, s'adonne de nouveau à son industrie et aux arts, enfans de la paix. Rentrée sous le joug monacal des *apôtres de la fixité*, régie par les institutions stationnaires de l'immuable Autriche, à l'exception des règnes de Marie-Thérèse et de Joseph II, la Flandre marche à pas très-lents vers la civilisation et les arts. Nos prêtres, froissés dans leurs intérêts privés, proclament en 1789, qu'on peut en certaines circonstances s'insurger contre son prince, et préparent les progrès de la révolution française chez nous. On sait quelles en furent les suites déplorables. Du moins est-il vrai de dire que Napoléon en appesantissant sur nous son sceptre de fer, et en nous faisant prendre

l'autel de la victoire pour l'autel de la liberté, donna à notre commerce et à notre industrie une étendue qu'ils n'avaient peut-être jamais eue jusqu'alors, et la ville de Gand est proclamée la troisième ville manufacturière et commerçante de l'immense empire français.

Ce qui est une preuve incontestable que le Gantois est bon et que l'on trouve facilement le bonheur dans sa ville, c'est que l'étranger qui y a fait quelque séjour abandonne rarement l'ancienne capitale de la Flandre pour aller chercher ailleurs d'autres jouissances et d'autres plaisirs. Il est souvent tenté de dire, en parlant des rives fertilisées par les eaux fécondes de la Lys et de l'Escaut, ce que le favori de Mécène écrivait des bords fortunés du Galesus :

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet.

« Non, l'univers n'est rien pour moi, auprès « de ce petit coin de terre. » Franc et sincère, le Gantois est peut-être réservé et lent à former une amitié; mais comme chez lui ce sentiment ne repose jamais que sur l'estime, l'attachement qu'il vous a une fois voué, il le conservera toute sa vie; il parlera peu de son amitié, mais au besoin il vous en donnera des preuves non équivoques. Sous le rapport de

l'esprit, beaucoup de bon sens et de justesse, joint à une instruction qui s'accroît de jour en jour, compense ce qui pourrait manquer en vivacité et en saillie.

Le commerce, l'industrie, et une habitude d'ordre et d'économie qui semble innée chez le Flamand, sont la source des plus grandes fortunes et de l'aisance générale qu'on rencontre dans toutes les classes d'habitans. Ceux qui vivent du revenu de leurs terres, ne dépassent jamais le budjet qui est ordinairement fait au commencement de l'année, et toujours moindre que le revenu annuel. L'on serait fort embarrassé de citer plusieurs Gantois, qui à l'exemple de ce bon et naïf La Fontaine, *mangent leur bien avec leur revenu.* C'est pour cette raison qu'ils sont rarement forcés de renoncer aux douces aisances d'une vie simple et sans éclat et que les bouleversemens de fortune y sont rares. L'économie corrige, dans les années malheureuses, l'intempérie des saisons ou les malheurs imprévus. On sent qu'avec de tels principes, on ne doit point transiger avec les devoirs de la probité et de l'honneur. L'activité et le travail, victimes des événemens, obtiennent les égards que l'on doit au malheur : mais si un banqueroutier osait étaler insolemment la fortune fraudu-

leuse acquise aux dépens de ses créanciers, l'opinion publique qu'on ne trompe jamais, en aurait bientôt fait justice. On ne lui rendrait plus son salut; les *clubs*, les sociétés nombreuses qui sont comme un centre commun d'affection et d'amitié, lui seraient impitoyablement fermés.

Le commerce des Gantois est peut-être un des plus anciens de l'Europe. Dans le XIe siècle ils tissaient déjà cette toile éblouissante de blancheur dont ils faisaient un trafic considérable. Au commencement du XVe siècle, le nombre des métiers d'ouvriers qui travaillaient à la tisseranderie, s'élevait à 40,000. Aujourd'hui cette branche d'industrie, quoique bien déchue, est encore très-importante. Des fabriques de cotons imprimés et des filatures de coton, telles que celles de MM *Fr. De Vos*, *Rosseel et comp^ie^*., *A. Voortman*, etc., occupent chacune de 500 à 800 ouvriers, et soutiennent très-avantageusement la concurrence avec les plus beaux tissus anglais. Le commerce d'expédition, de transit et de consommation est encore fort considérable: naguère une seule maison avait en même temps en mer huit à dix bâtimens. Le canal du Sas-de-Gand qui s'achève maintenant et qui doit faire un port de mer de la ville de Charles-

Quint, produira sur le commerce, les plus heureux effets. D'après les données les plus probables, il paraît qu'il longera les remparts, depuis la porte du Sas, jusqu'à celle d'Anvers, et que là, les vaisseaux, par un canal de quelques centaines de toises, entreront dans l'Escaut qui les portera jusqu'à Anvers. Gand se prépare déjà à l'accroissement nécessaire qu'exigeront bientôt les besoins d'un commerce plus étendu. Dès à présent, l'imagination se plaît à élever de nouvelles maisons, de vastes magasins, de nouveaux établissemens le long du port projeté, et qui sera achevé dans deux ou trois ans. Qui sait jusqu'où peuvent s'étendre les conséquences de ce nouveau bienfait de la sagesse royale pour la ville de Gand, et s'il ne transportera pas en cette ville une partie du commerce immense qui se fait à Anvers? *Qui vivra, verra.* En attendant, le haut commerce et l'administration de la ville secondent par leur puissante coopération, la volonté d'un roi qui croit n'être grand qu'autant qu'il travaillera pour le bonheur et la prospérité de ses compatriotes. Ce fameux Charles-Quint, que certaines gens exaltent à outrance, sans doute parce qu'il a implanté chez nous la sainte inquisition, a-t-il jamais fait pour sa ville natale la centième

partie de ce que Guillaume a fait pour elle ? Dans un pays voisin que l'on devinera bien sans que je le nomme, les millions prélevés annuellement sur l'industrie, l'agriculture et le commerce, servent à fonder, à doter des myriades de couvens, où de pieux fainéans et des filles inutiles au monde, consommant éternellement sans produire, *s'engraissent* aux dépens de la société, d'*une sainte et molle oisiveté* : chez le Belge, au contraire, les millions que nous payons à l'État, tournent au profit des sciences, des arts et de l'industrie dont ils agrandissent la sphère. Nous pouvons répéter avec un jeune poète dont le nom m'est échappé,

Le règne de la force expire ;
La rose a perdu son empire ;
De l'utile et du vrai, le règne a commencé ;
Belges, consolez-vous ! votre horizon s'éclaire,
Dans votre nouvelle carrière
Marchez avec sécurité !
Le bien est devant vous, le mal est en arrière ;
L'industrie et les arts affranchiront la terre :
Le travail, c'est la liberté.

La vie domestique est pure, et partant le sang est très-beau à Gand, surtout dans les classes élevées de la société. Je ne dirai pas la même chose du peuple : pour passer les autres causes sous silence, entassé pêle-mêle

9.

et sans distinction d'âge et de sexe dans des ateliers malsains et des fabriques où il passe quatorze à seize heures par jour, il devient trop souvent la triste victime de la corruption qui atteint facilement des hommes grossiers sans éducation. Les femmes du commun sont toutefois robustes, et jouissent d'un bon tempérament. On nous répète que nous valons moins que nos pères, et que nous ne sommes plus qu'une race dégénérée ; les Gantois nous prouvent le contraire : cette haute stature, cette large et forte poitrine, cette figure fortement caractérisée, ces joues qui nourrissent des favoris épais, ces membres qui à chaque mouvement font jouer un faisceau de muscles élastiques et souples témoignent que ce ne sont pas des hommes abâtardis et énervés par la mollesse et les débauches. Aussi ont-ils conservé toute la vigueur de caractère et la force d'âme sans lesquelles une population dégradée et avilie ressemble à une société de malades ou de vieillards de vingt-cinq ans, incapables d'agir, de commander et de rien faire de grand et de généreux. C'est à cette cause, soit dit en passant, qu'il faut attribuer en partie la bravoure et la valeur montrées en tout temps par les Flamands. Sans en aller chercher des exemples trop loin de nous,

nous citerons un seul trait de leur courage intrépide. Le 18 juin, dans les plaines de Waterloo, le prince d'Orange est entraîné par son ardeur au milieu d'un régiment français. Le 7me bataillon belge, formé en entier de jeunes Gantois, après avoir résisté heroïquement de passer à l'ennemi, dans les rangs de ceux qui naguère étaient leurs compagnons d'armes, s'élance à travers un mur de baïonnettes, et délivre le prince qui jette sa décoration au milieu du bataillon en s'écriant: *Mes amis, vous l'avez tous méritée.* Sous l'empire français, lorsque de terribles exigences arrachaient tous les ans les Flamands à leurs foyers paternels, Napoléon, qui savait les apprécier, leur rendait ce témoignage qu'au bout de six mois de service ils étaient de bons et courageux soldats.

L'étranger d'abord accueilli avec défiance est bientôt traité comme l'enfant du pays, quand il est connu et quand il sait se conformer à nos habitudes. Tous les Gantois se rappellent encore l'époque glorieuse où leur ville fut choisie, en 1814, pour le congrès qui a mis fin aux hostilités entre l'Angleterre et la jeune Amérique. Les ambassadeurs de cette dernière puissance, MM. *Quincy-Adam*, *Bayard*, *Clay*, *Gallatin* et *Russel*, accueillis

par les familles les plus notables avec l'estime due à leurs qualités aimables, remportèrent de la ville du congrès dans leur patrie de douces impressions et des sentimens de reconnaissance. Ceux d'entre eux que la mort a épargnés, sont encore membres de toutes les sociétés scientifiques et littéraires de cette ville. Je ne puis résister au désir de citer à l'appui de mon assertion, la traduction de deux couplets d'une chanson adressée par l'honorable M. Quincy-Adam à une jeune enfant qui, dans une fête donnée aux estimables étrangers que l'immensité des mers allait peut-être séparer pour jamais, avait chanté quelques strophes en l'honneur de *Colombia*.

« Et quand de mon pied voyageur, je » toucherai de nouveau le rivage de Colombia, mon cœur animé par la reconnaissance » bénira la terre qui te vit naître : aussi long-» temps que je sentirai battre mon cœur, je » me souviendrai qu'*ici*, ton aigle, ô Colom-» bia, cueillit l'olivier de la paix. »

« Ici, me dirai-je souvent, ici, dans cette » contrée de paix et d'affection, je trouverai » parée de mille grâces, une enfant plus » douce que la paix, plus pure que la colombe. » Ainsi, aussi long-temps que ton ami conser-

» vera le souvenir de son existence, des pen-
» sées de paix et d'affection, ô toi, si jolie
» parmi les jeunes nymphes de la Lys et de
» l'Escaut, se confondront avec ton image
» dans sa mémoire. »

Christiern II, roi de Danemarck, surnommé le *Néron* du Nord à cause de sa cruauté, vint en 1525 se retirer au château de Zwynaerde, près de Gand, après avoir été déclaré déchu de l'empire. Depuis cette époque jusqu'à Louis XVIII, plus d'un prince vint se consoler sur cette terre d'hospitalité de la perte de ces grandeurs et de ces dignités, que Charles-Quint par l'effet d'un calcul prudent, sût quitter sagement avant que la fortune ne devînt tout-à-fait infidèle à ses cheveux gris.

Louis XVIII, chassé par les aigles impériales d'un trône sur lequel il s'était à peine assis quelques instans, arriva le 29 mars 1815, à Gand, à travers une haie de baïonnettes prussiennes et anglaises. Ce pauvre peuple, qu'on calomnie tant, est toujours porté à prendre le parti du malheur : des cris de *Vive le roi de France! Vivent les Bourbons!* accueillirent le Monarque fugitif et malheureux. La ville offrait à cette époque le coup-d'œil bruyant et animé d'une capitale. Le séjour de presque tous les ambassadeurs étrangers

près la cour de Tuilleries, l'arrivée successive de quelques troupes françaises restées fidèles à l'étendard de Henri IV, le passage continuel des troupes alliées de toutes les armées se rendant jour et nuit sur nos frontières menacées, imprimaient un mouvement et une activité dont l'ancienne capitale de la Flandre n'avait peut-être jamais eu le spectacle. De jeunes émigrés français, dont la chevelure parfumée d'ambre et les traits délicats décelaient des guerriers plutôt chers aux amours qu'au dieu des combats, avaient apporté dans leur exil les usages et les noms parisiens. L'hôtel de M. le comte d'Haene de Steenhuyse, séjour du roi, avait été affublé du nom de *château* ; dénomination féodale qui nous fait remonter involontairement à cet heureux temps,

> Où les rois s'honorant du nom de fainéans,
> S'endormaient sur le trône, et..........
> Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte.
> Aucun soin n'approchait de leur paisible cour :
> On reposait la nuit, on dormait tout le jour.

Notre charmante coupure appelée *Boulevards*, ne rappelait plus par son seul nom que cette belle promenade est située le long d'un canal pur et limpide répandant sur ses rives

verdoyantes la fraîcheur et la fécondité. Ce *Kauter*, où quelques tilleuls en forme de gibets patibulaires, nous font espérer de l'ombrage pour nos arrière-neveux, c'était le *Luxembourg.* Là, dans les beaux jours de printemps, de midi à deux heures ou vers le soir, était le rendez-vous des défenseurs du *trône et de l'autel.* Sous l'allée d'arbres qui borde la grand'garde et le grand café, étaient disposées deux ou trois longues files de chaises, où venaient alternativement se reposer de jolies femmes. Attirées autant par le désir d'être vues que de voir, elles regardaient avec autant de liberté qu'on les regardait. Autour d'elles papillonnaient des marquis, des vicomtes affublés d'une espèce de chapeau-claque, où brillait une énorme cocarde blanche, et portant horizontalement au côté une longue épée qui n'avait sans doute jamais vu le jour. Des abbés de cour, des aumôniers, en habits français et en chapeau rond; un essaim de jeunes officiers de toutes armes et de tous corps; quelques élèves en droit de l'université de Paris, décorés d'un ruban blanc : cette diversité de physionomies plus ou moins étrangères, offrait un tableau mouvant et animé qui attachait nos regards et faisait naître mille idées sur cette noblesse qui avait été mendier

le pain de l'exil dans presque toute l'Europe et à laquelle les terribles leçons du passé n'ont malheureusement donné qu'une nouvelle dose d'arrogance et de fierté.

Tous les vivres renchérirent d'une manière extraordinaire, comme on peut le deviner facilement, pendant le séjour de Louis XVIII et de sa cour à Gand; du moins, c'était un jardinier intelligent qui, pour prix de ses sueurs et d'un travail assidu, récoltait l'argent des émigrés; et j'aimais mieux qu'il fût entre ses mains, que le voir dormir en attendant l'événement, à côté des 27 millions que le roi de France avait eu la précaution d'apporter de Paris. Le luxe de table du roi et des princes enlevait tout, et principalement les asperges, qui, dans cette ville, jouissent d'une haute réputation; les bourgeois furent obligés de se disputer les jets d'houblon, et j'en ai vu plus d'un maudire l'événement politique qui les privait de leur mets favori.

Pendant les premiers temps de son séjour, Louis XVIII, qui prenait son dîner dans le grand salon ayant vue sur la rue, mangeait toujours les fenêtres ouvertes, afin de se laisser voir à la multitude; mais quand celle-ci se fut un peu familiarisée avec la majesté royale, quelques mauvais plaisans, qui n'é-

taient point accoutumés au grand appétit du roi, s'amusaient à supputer à haute voix les cuillerées de crême et les verres de vin qu'il prenait : pour arrêter le scandale on plaça aux fenêtres quatre soldats hanovriens : précaution inutile. Alors le roi pour dîner tout à son aise fit fermer les volets intérieurs chaque fois qu'il était sur le point d'entrer dans son salon, et il conserva cette habitude jusqu'à son départ.

A leur arrivée, les émigrés furent logés militairement, et l'on voyait tel comte et tel marquis, aujourd'hui grand seigneur à la cour, s'acheminer modestement le billet de logement à la main. M. le vicomte de Châteaubriant, aujourd'hui rentré dans la seule route que puisse suivre un homme de génie, et très-haute et très-puissante dame son épouse, avaient reçu un billet pour une famille noble, respectable à tous égards. Arrivés à leur destination, la vicomtesse demande aussitôt à voir la chambre à coucher, où elle est conduite par la dame de la maison. En n'y apercevant qu'un vaste lit d'acajou à deux personnes, la noble étrangère s'écrie : « Fi donc ! quelle » horreur ! comment, pas de lits jumeaux ! » « Non, lui répond madame ***, nous autres » Flamandes nous couchons avec nos maris.

» Voici le mien, ajouta-t-elle et lui montrant » de la main un vieillard goutteux, il est loin » d'être beau; nous partageons cependant » toujours la même couche. » On ne pouvait procurer de lits jumeaux à la vicomtesse, et elle alla se réfugier dans une petite chambre obscure de l'hôtel de Flandre, où elle ne fut pas obligée de *coucher avec son mari*.

Habituées de bonne heure, sous l'œil maternel, à des principes d'ordre et d'économie, la plupart des Gantoises regardent comme très-importantes toutes les parties de leur administration domestique. Contentes de l'espèce de royauté dont elles jouissent dans leur ménage, elles soignent avec vigilance tout ce qui peut intéresser le bien-être de leur famille; elles fixent le bonheur et l'harmonie dans leur empire, et y trouvent des plaisirs qu'en d'autres pays on cherche dans le tumulte du monde, dans les bals bruyans, et dans les salles de spectacle. Non seulement elles embrassent une infinité de soins qui rendent leur tâche presqu'égale aux travaux du mari, mais encore, si elles sont femmes de négociant, elles se mettent au courant, quelquefois même à la tête des affaires, entretiennent la correspondance et remplacent souvent le commis le plus actif. Anvers

et Gand sont, je crois, les deux seules villes de la Belgique, où les femmes prennent une part aussi active au travail du bureau. L'un des deux époux ne conclut jamais une affaire de quelque importance, sans avoir consulté l'autre. On sent facilement combien une telle confiance mutuelle doit contribuer au bonheur et à la prospérité des familles. Aussi, le mari venant à mourir, la veuve se trouve à la tête de la maison et n'en continue pas moins les affaires. Ces observations touchant les femmes de négocians, peuvent également s'appliquer aux autres professions.

Les Gantoises sont très-belles femmes. Formées très-jeunes, elles ne tardent pas à prendre de l'embonpoint : elles ne sont cependant guère mariées qu'à vingt ans et même plus tard. Je leur ai entendu reprocher un grand amour pour le luxe et la toilette ; mais sans m'établir le défenseur de ces parures recherchées et ruineuses qui sont certainement très-blâmables dans la classe mitoyenne et ouvrière, parce qu'elles sont souvent la source de la démoralisation publique, je remarquerai que ce goût est général partout, et qu'il est une suite nécessaire du perfectionnement de l'industrie. Cependant ces robes d'une étoffe légère, qui se renouvellent aux diverses saisons,

et qui suivent pour ainsi dire les nuances des fleurs de chacune d'elles; ces gazes, ces linons, ces rubans que la main ingénieuse de nos marchandes de modes sait métamorphoser avec tant d'art; ces riches parures de diamans portées, même par des jeunes vierges chez lesquelles elles partagent une attention que l'on ne devrait donner qu'à la fraîcheur de la beauté, forcent l'opulence à mettre dans la circulation des capitaux qui répandent la vie dans les diverses classes du corps social et qui, sans le luxe, dormiraient dans les coffres-forts.

Les mariages dans la classe bourgeoise deviennent fort rares : cette répugnance au plus doux des liens provient, je pense, autant des craintes causées par les besoins du luxe que de la difficulté de former des établissemens. Les gueux seuls qui n'ont rien à perdre et les riches que leur fortune met à l'abri des chances de la fortune, se marient encore intrépidement. Nous devrions imiter les Babyloniens qui, n'aimant pas les vieilles filles, ordinairement malicieuses et acariâtres, exposaient tous les ans dans un marché public les vierges nubiles. Comme de raison, les jeunes gens en achetaient les plus belles; et l'argent qui provenait de cette vente servait à doter richement les autres qui trouvaient alors facilement un mari.

Outre le luxe, une des causes pour lesquelles tant d'hommes fuient et redoutent le mariage à Gand, c'est l'habitude des estaminets où la jeunesse va passer trois à quatre heures le soir, et où, dans un grand nombre desquels, elle trouve de grandes facilités à contenter ses passions, sans s'effrayer des charges qu'entraîne le titre de mari. Comme l'usage des estaminets est originaire de la Flandre, on nous permettra d'entrer à ce sujet dans quelques détails.

Un *estaminet*, dit un écrivain observateur, est un lieu public où se rassemblent des personnes de toute condition, pour boire la bierre et fumer le tabac. On devrait dire et écrire *staminet*, puisque l'expression flamande est *stameny*; mais quelle est l'étymologie de ce mot? J'ai fait, pour la découvrir, des recherches qui pourraient faire honneur à un savant, et la chose en valait bien la peine. *Stameny*, et par conséquent *staminet*, vient de *stam*, qui, pris au figuré, signifie *famille*. C'était dans la Flandre un usage antique parmi les membres d'une même famille de se réunir alternativement chez l'un d'entre eux, après les travaux ou les affaires de la journée, pour boire et fumer ensemble; c'est ce qu'on appelait être en famille, *in stam*. Il arriva que les hommes ainsi

rassemblés, vidèrent souvent plus de pots de bière qu'il ne fallait, et que leur raison en fut altérée. De là le désordre, le scandale, le mécontentement des ménagères, *huysvrouwen.* Elles grondèrent leurs maris; les maris ne voulurent pas être grondés; ils prirent la résolution de se réunir dans un endroit où ils pussent être libres, et à l'abri de la servitude conjugale; cette réunion garda la dénomination de *stam.* Depuis ils admirent au milieu d'eux des amis, des personnes étrangères, et comme ceux qui les recevaient gagnaient de l'argent, d'autres les imitèrent et formèrent des établissemens semblables, sous le même nom. Peu à peu, on y prit goût et les staminets se multiplièrent au point où nous les voyons aujourd'hui.

Ils sont maintenant tellement nombreux à Gand, qu'il n'est pas de rue où l'on n'en compte au moins trois à quatre. C'est là que des individus de tout âge, de toute condition, se pressent, s'entassent, s'enfument. Je ne suis pas de ces gens qui vantent toujours le passé au dépens du présent : je remarquerai toutefois qu'avant notre bien heureuse révolution de 1789, quand un jeune homme allait au staminet, n'ayant pas encore vingt ans, les *anciens* lui envoyaient une jatte de lait; c'est aussi

dans cet heureux temps que les officiers de police avaient ordre de conduire à l'église, leur sceptre en main, les jeunes gens qui s'amusaient dans les rues pendant la grand'-messe ou les offices. Ces mœurs sont aussi changées que l'ameublement des staminets. A la place de la modeste simplicité qui faisait tous les frais des lieux de réunion chez nos ancêtres, les glaces, les gravures, les poëles en forme de vases antiques, les statues, le comptoir et les tables de bois d'acajou, ou à peu près, enfin tout ce qui caractérise le luxe raffiné de notre siècle, est mis à contribution pour attirer les consommateurs.

Un estaminet offre, tous les soirs, une image en petit d'une ancienne république. Là, votre tailleur ou votre barbier, dit le même auteur, vous abordent avec un air d'aisance et de familiarité, voire même le cuisinier de l'hôtel où vous dînez habituellement; celui qui le matin était à vos pieds, vous offre le soir, avec un geste gracieux et un sourire de connaissance, ou le cigarre ou la pipe de tabac. Là, tous les rangs sont confondus; c'est le temple de l'égalité. On y voit le riche et le pauvre, l'artisan et l'avocat, le bourgeois et le militaire, le maître d'école et le savant, le roturier et le noble; point d'étiquette, tout s'y passe rondement, sans gêne et avec le plus parfait

abandon; aussi les gens qui se piquent de savoir le monde prétendent-ils que ce n'est pas l'école de la bonne société.

Les *demoiselles* des estaminets, car je n'oserais me servir d'un autre nom qui pourrait quelquefois prêter à de malignes interprétations, sont toujours environnées de jeunes gens, et l'on sent qu'il leur faut une forte dose de vertu pour résister aux tentations qui les assiégent de tous côtés. La coquetterie est un attribut indispensable de leur métier. Il en est cependant, et je me plais à leur rendre cette justice, auprès desquelles on n'oserait hasarder la moindre privauté.

Les estaminets les plus brillans et les plus fréquentés de Gand sont ceux de la *Cour d'Autriche*, de la *Forme d'or*, de la *Fortune*, etc., etc. Les cafés y sont aussi nombreux; ils ne présentent point de caractère distinct; ainsi que dans les autres villes de premier ordre, c'est le plus souvent le refuge des oisifs du grand ton.

La ville de Gand renferme un grand nombre de personnes charitables et bienfaisantes qui font plus pour l'ordre et la tranquillité publique que les lois les plus sévères. Remerciant l'Éternel de ses faveurs et de ses bienfaits, elles regardent comme un devoir de faire aux

malheureux une part de leurs richesses, et vont, sans faste et sans ostentation, se dérobant à l'œil du vulgaire, servir l'humanité souffrante. Sans ces âmes compatissantes qui, surtout dans les années malheureuses et les hivers rigoureux, comme celui que nous venons de passer, vont surprendre les malheureux sur leurs grabats ou dans des greniers obscurs, le frein politique serait brisé plus d'une fois par la misère et le désespoir.

Charles-Quint eut la gloire de fonder en 1530, à Gand, la première *chambre des pauvres* qui ait peut-être été érigée en Europe. Cette gloire de bienfaiteur de l'humanité est bien préférable à ces lauriers éphémères qui ne croissent que dans les flots de sang et les larmes des peuples. Aujourd'hui le nombre des hospices, outre les grands hôpitaux, s'élève encore à vingt, dont le revenu, joint à celui des pauvres, surpasse la somme annuelle de 200,000 francs. Honneur à cette ville où sont multipliées des fondations utiles qui préviennent le désespoir du pauvre, les infirmités de la vieillesse et offrent à l'enfance un asyle assuré contre l'oisiveté et les séductions de tous genres.

En 1817 on y institua, sous l'administration de M. le comte de Lens, un *atelier de charité*

qui servit et méritait de servir de modèle à d'autres établissemens de ce genre en Belgique. Cette maison ne ressemble nullement à ces anciens *dépôts* ou *renfermeries* imaginés pour débarrasser promptement les rues de mendians dont la misère blessait la vue des heureux du monde, et où des malheureux étaient entassés pêle-mêle dans des demeures fétides, en attendant qu'il devinssent la proie d'une mort lente, causée par la mauvaise nourriture et l'inaction. Ici les hommes sont utilisés; on a trouvé le moyen de procurer du travail, selon leur âge et leurs forces, à ceux qui savent travailler, et d'apprendre un métier à ceux qui n'en savent pas. C'est ainsi que d'une institution qui offensait autrefois les lois civiles, les droits naturels et l'humanité, on a formé un établissement qui, par la douceur et le travail ramène les malheureux à la droiture et à l'honnêteté.

J'aime à voir un jeune homme de vingt ans être l'ami de son père, lui donner le bras à la promenade et préférer sa société à celle de tout autre; les conseils, les tendres leçons de l'amitié ont toujours beaucoup plus de puissance que les ordres les plus sévères. Mais, d'un autre côté, je vois avec un sentiment pénible que des fils parlent à l'auteur de leurs

jours d'une manière leste et peu respectueuse. Il est des pays où les enfans de six ans descendent à une telle familiarité avec leurs parens qu'ils les plaisantent, les raillent d'une manière indécente; la mère rit de ces prétendues *gentillesses*, tandis que l'homme sensé gémit des louanges dont on fatigue ces *petits prodiges* qui, mûrs trop tôt, seront des hommes fort médiocres et maussades. C'est ce que je n'ai jamais remarqué, ou du moins très-rarement, à Gand, où les enfans sont élevés dans l'habitude du respect pour les parens; aussi ne les tutoient-ils pas. J'ai quelquefois entendu blâmer cette éducation comme donnant aux enfans un air guindé et révérencieux; s'il m'était permis d'exprimer mon opinion, je dirais qu'on ne doit pas associer les enfans aux hommes, et qu'en leur donnant la permission de tout dire, en louant leur petit babil et leur ton d'aisance et de familiarité, on les dispose insensiblement et sans s'en douter à la présomption et à l'orgueil.

Le Flamand a reçu de la nature, comme l'Italien, un goût très-vif pour les beaux-arts, qu'il cultive avec enthousiasme, et dans lesquels il a obtenu des succès très-brillans. Il n'y a pas de ville dans les Pays-Bas qui possède dans son sein plus de sociétés propres à en propager

l'amour et la culture, que celle de Gand. Rendons-lui encore la justice de dire que c'est elle qui la première, en 1808, a institué des sociétés de beaux-arts et de littérature, d'agriculture, de botanique et d'économie rurale, qui servent de modèle à toutes celles du même genre que nous voyons, à l'ombre paisible de l'oranger, s'élever successivement dans notre heureuse patrie.

L'esprit public y est surtout porté avec passion à la culture des fleurs : cette ville renferme de grandes richesses végétales, et nous nous rappelons encore que le célèbre de Candolle, un des premiers botanistes de l'Europe, se plaisait à l'appeler la *ville privilégiée de Flore.* Dans les mois de janvier et de février, lorsque la nature est morte, et que la neige blanchit tristement le faîte des maisons, il est des rues entières où l'on admire, presqu'à chaque fenêtre, une espèce de petite exposition de plantes les plus belles en pleine floraison. Les amateurs de la belle poésie savent par cœur ces vers de M. Raoul en l'honneur d'une ville qui l'a déjà mis au nombre des enfans qui contribuent à sa gloire :

C'est ici qu'étalant ses plus rares couleurs,
La déesse des prés, des jardins et des fleurs
A des juges choisis, dans de fraîches corbeilles,
Se plaît, deux fois par an, à montrer ses merveilles,

Et dans un seul bouquet rassemblant l'univers,
Exhale les parfums de cent climats divers.
En vain les aquilons, la neige, la froidure
Ont dépouillé les champs et flétri la verdure;
C'est alors qu'elle trouve, en dépit des hivers,
Et des boutons plus frais et des rameaux plus verts.
Que ne peut des humains l'industrieuse adresse?
Vulcain entre ses bras a reçu la déesse;
Il se glisse en son sein, l'échauffe de ses feux;
Et remplissant les lois d'un concours rigoureux,
Ordonne que malgré les frimas et la pluie,
Telle plante, à tel jour, se montre épanouie.
Le maître, l'amateur, le simple jardinier,
Tous, sans distinction, aspirent au laurier:
Van Hulthem en triomphe, et, ministre de Flore,
De l'émulation qu'il a su faire éclore,
Habile à propager la généreuse ardeur,
Voit partout de Linné la science en honneur.

L'Académie royale de dessin, de peinture, et de sculpture, fondée sous Marie-Thérèse, dont la mémoire est encore chère à tous les Belges, a beaucoup contribué à répandre dans cette ville le goût et l'amour de l'art sublime immortalisé par Rubens et Van Dyck. *Paelink*, dont le nom seul est un éloge et qui est sans contredit le premier peintre des Pays-Bas qui ait conservé aussi religieusement la magie du coloris flamand; *Van Hanselaer*. maintenant à Naples; *Maes*, qui étudie à Rome les chefs-d'œuvre de l'Italie, sont nés à Gand et élèves de cette Académie; ils promettent de conserver et d'étudier la gloire de l'école flamande.

J. Geirnaert, cultive le *genre* avec beaucoup de succès ; son pinceau gracieux se plaît surtout à rendre sur la toile les scènes de la vie privée, et ces belles Flamandes aux yeux bleus, dont la beauté est pour ainsi dire passée en proverbe ; *De Noter*, *Steyaert* et *Coucke*, ont consacré leurs talens à représenter les beautés champêtres de la Flandre et d'une nature riche et féconde. Un art qui généralement est assez peu cultivé chez nous et auquel le gouvernement accorde les plus nobles encouragemens afin de le populariser, la gravure au trait, est déjà poussé à un certain degré de perfection par *Charles Onghena*. Ce jeune artiste, sans autre maître que son goût et son travail, a déjà fait paraître un grand nombre de gravures qui pourraient être placées avantageusement à côté des planches du *Musée de Paris*. Nous lui promettons des succès brillans, s'il continue à être pour lui-même un juge sévère et à déployer toujours la même ardeur pour l'étude de son art.

Le Flamand a l'oreille musicale, comme l'Italien, et les étrangers sont souvent étonnés de voir de simples ouvriers montrer pour la science de Grétry, un goût qui semble inné chez eux, et dans laquelle, le Belge, je ne sais par quelle fatalité, n'a pas encore pu imprimer

un caractère national, comme il l'a fait pour la peinture. Outre le malheureux *P. Verheyen*, qui avec un rare talent pour la musique et la composition, mourut dans la misère en 1817, la ville de Gand peut encore citer *Ots*, compositeur aimable qui voyage maintenant en France; *Ermel*, qui vient de remporter il y a deux ans le grand prix de composition au Conservatoire royal de Paris et qui est allé perfectionner son talent en Allemagne et en Italie; enfin *P. Devolder*, auteur, entre autres grands morceaux remarquables, de la belle cantate sur la *bataille de Waterloo*, couronnée en 1817, par la Société royale de littérature de Gand; ce musicien a inventé et confectionné lui-même des orgues *a crescendo* et *a diminuendo*, dont les plus grands artistes regardaient l'exécution à peu près comme impossible. Les sons de ses orgues sont si bien nuancés et cromatisés qu'ils produisent l'harmonie la plus parfaite.

Les arts sont enfans de la paix. Depuis environ quatorze ans que les Flamands sont remontés au rang des nations, et que sous un gouvernement paisible, ils ont récupéré un nom et une patrie, les musiques ou sociétés d'harmonie se sont tellement multipliées chez eux qu'il n'y a plus un village un peu consi-

dérable ou bourg qui n'ait la sienne. La société de Sainte-Cécile à Gand tient un rang très-distingué dans les Pays-Bas, comptant dans son sein plus de vingt *maîtres*; elle a cueilli de nombreuses couronnes dans ces concours publics et brillans dont la Belgique jusqu'ici offre annuellement l'exemple. Il n'y a point jusqu'aux temples du Seigneur où la musique ne soit cultivée avec succès et n'attire souvent un grand nombre d'auditeurs, comme dans une salle de concert. Les églises de St-Michel, de St-Jacques et de St-Sauveur jouissent sous ce rapport d'une grande vogue. Comme on se l'imagine facilement, les notes mélodieuses de Rossini et de Boëldieu y distraient souvent une attention qui devrait être tout entière à l'Éternel.

On jugera de la richesse et du nombre des bibliothèques particulières de Gand, quand on saura qu'on y compte dix-neuf particuliers qui possédent le magnifique ouvrage de la *Description de l'Égypte*, entrepris par ordre de Napoléon, et seul fruit de sa mémorable expédition. Les deux collections les plus nombreuses et les plus remarquables sont celles de MM. *Van Hulthem*, curateur de l'Université, membre des États-Généraux, et *Lammens*, bibliothécaire de l'Université. J'y connais plu-

sieurs savans qui ne rougissent pas de vous faire les honneurs de leurs cabinets, qui se plaisent à guider, à encourager les jeunes gens, et à leur communiquer les lumières qu'ils possèdent. Il est un grand nombre d'amateurs d'un autre genre, l'occupation de leur vie entière est d'amasser des médailles, des manuscrits, des antiques, des coquillages, etc., dont ils possèdent de nombreuses collections, à force de temps, de patience et d'argent. Ils s'extasient de volupté à la vue de quelques débris de l'antiquité, à raison de sa vétusté. Je me rappelle à ce sujet que le spirituel auteur de la *Métromanie* a fait sur un de ces investigateurs des temps passés cette épitaphe assez plaisante et fort peu connue :

Ci-gît un antiquaire, opiniâtre et brusque,
Il est esprit et corps dans une cruche étrusque.

Prenant les accessoires de l'histoire, pour l'histoire elle-même, chez eux un fait peu important, un nom écrit de telle ou telle manière, une généalogie où l'on n'a pas oublié un arrière-cousin, une date indifférente, remplacent souvent cette connaissance des causes qui, selon l'expression d'un auteur célèbre, sont les enseignemens des peuples

10.

et des rois. Du moins nous devons à cette classe de savans la justice de dire qu'ils amassent avec un zèle infatigable des matériaux fort utiles aux écrivains qui sauront les mettre en œuvre.

La patrie de Charles-Quint, qui dans le XVI et le XVIIe siècles a donné le jour à quinze ou seize poètes latins, parmi lesquels nous nous contenterons de citer Vander Beke, Charles Uyttenhove, André de Pape, Maximilien de Vriendt, Daniel Heinsius, le jésuite Lieven Meyer, etc. s'enorgueillit aussi d'avoir vu naître les deux poètes modernes, nés en Belgique, qui ont écrit le plus purement en français; on a déjà deviné que nous voulons parler de M. Ch. Lesbroussart et M. A. Quetelet, fixés tous deux à Bruxelles. On croirait leurs vers inspirés sur les bords de la Seine; car nos ridicules préventions dédaignent souvent tout ce qui ne nous arrive pas de ce *centre du bon goût*. M. Quetelet, par ses ouvrages et ses leçons, contribue beaucoup à populariser l'étude des sciences mathématiques et physiques. Je me suis toujours demandé pourquoi M. Lesbroussart qui emprunte avec tant de talent la plume de Clio, n'a point encore écrit une histoire de notre pays. C'est à lui qu'il appartiendrait

avant tout de remplir une tâche aussi difficile et aussi honorable. M. A. Clavareau, auteur de plusieurs traductions en vers français d'auteurs hollandais a également vu le jour à Gand; ce versificateur fécond serait beaucoup plus lu s'il écrivait moins.

Voulez-vous juger la physionomie physique de Gand, montez sur la tour de St-Bavon, si vous ne craignez pas la fatigue que doivent nécessairement causer des escaliers obscurs où l'on compte 446 marches. Vous apercevrez, si le temps est serein, une ville dont l'enceinte est telle, que Charles-Quint disait il y a environ trois cents ans, qu'il *mettrait Paris dans son Gand*. Cette enceinte, qui renferme de vastes terreins dont on a formé des prairies ou des jardins fertiles, est divisée en vingt-six îles, dont la plus grande, formée par la Lys et l'Escaut, est appelée *la cuve de Gand*, ou la *cité*. Sur ces deux rivières, dont les eaux alimentent un nombre infini de canaux, on compte soixante-dix grands ponts, vingt-huit sont en bois; ils sont d'une beauté et d'une légèreté que les voyageurs ne cessent d'admirer. Quoiqu'ils pesent souvent plus de 30,000 livres, un seul homme suffit pour les faire tourner sur un pivot. Les quais sont également magnifiques et entretenus avec un

soin digne d'éloges ; ils ont été achevés en grande partie sous le gouvernement français dans l'année 1806 et suivantes. C'est une justice que nous devons rendre à l'administration de cette époque.

Le quartier le plus sain est celui de St-Pierre ; le moins favorable à la santé est celui du Pont-Neuf et d'Outre-Escaut ; il est beaucoup plus bas et par conséquent plus humide. Nous devons remarquer que nos anciens magistrats y avaient relégué les femmes de mauvaise vie, pour des raisons que l'on devine facilement. Le climat de Gand est généralement doux et tempéré. Depuis quelques années cependant le ciel, sujet à la plus grande inconstance, y occasionne des maladies pulmonaires chez les personnes qui ne se soignent pas. On croit cette variation dans l'atmosphère commune à toute l'Europe, et les savans s'accordent à l'attribuer au dépeuplement des forêts. Si la chose est vraie, je ne sais trop quel sort est réservé à nos arrière-petits-neveux.

Je passe sous silence sa position topographique, la description de ses nombreux monumens et de ses curiosités : des ouvrages ont été consacrés à ces nomenclatures *. Je

* Nous avons quelquefois mis à contribution l'ouvrage

me suis attaché de préférence au moral dont l'étude est si intéressante pour l'homme ; il ne faut que des yeux pour voir le reste.

La physionomie de la ville est tellement changée qu'une personne qui aurait été absente depuis quinze ans aurait de la peine à reconnaître certains quartiers. On bâtit partout ; cette passion du moins est noble ; elle tourne au profit des embellissemens de la ville et lui imprime un air de majesté et de grandeur. A la place de ces antiques maisons espagnoles à toits en pointe et recouvertes en bois, se sont élevées des demeures élégantes, commodes, moins solides peut-être, et des hôtels où l'on trouve des salles de bain, des salles de billard, des cabinets de tableaux et tous les besoins que savent se créer la richesse et un luxe ingénieux. On a donné aux ameublemens une magnificence recherchée et surabondante ; du moins cette espèce de défi à se surpasser mutuellement en somptuosité, tourne au profit de l'active industrie. Nos bons ancêtres se contentaient de meubles simples en bois de chêne, aux-

récent sur cette matière intitulé : *Guide des voyageurs dans la ville de Gand, ou Notice historique sur cette ville, ses monuments et ses grands hommes, avec plan et gravures, par A. Voisin.*

quels une couche de cire jaune étendue à l'aide d'un morceau de drap, donnait un air d'aisance et de propreté. Nous ne voulons plus de meubles de bois de mahoni ou d'acajou, à moins qu'ils ne nous arrivent de quelque capitale, et nous faisons venir de Bruxelles des ouvriers pour placer le papier et les draperies de nos salons.

Promenons-nous dans ces rues qui s'élargissent et s'alignent insensiblement. Comme je n'aime pas les pesantes descriptions qui ne font pas grâce au lecteur du moindre détail insignifiant, en jetant un coup-d'œil rapide sur les établissemens de nos aïeux nous détacherons quelques faits de notre histoire. Il n'y a pas de rue, pas de monument qui ne nous offrira quelque trait curieux et quelque leçon.

Je ne passe jamais devant le *Palais de l'Université* sans bénir ce roi-citoyen dont toutes les pensées se tournent vers le bonheur de ses *compatriotes*, et qui ne croit parvenir à ce but qu'en les rendant plus instruits. Ce monument est non-seulement le premier de la ville de Gand, mais encore le plus magnifique en ce genre qui existe dans le royaume des Pays-Bas. Nous pouvons le dire à la gloire de Roelandt sans que la vérité ait à en rougir, il peut

être mis en parallèle avec l'École de Médecine de Paris et le Palais des Études à Naples. Sans doute en ce moment, s'écrie M. Raoul dans son beau discours sur l'inauguration du Palais de l'Université,

Sans doute en ce moment, artiste audacieux,
Athènes t'inspirait, Rome était sous tes yeux,
Et c'est en contemplant les débris de leurs temples,
Que d'un art si parfait tu trouvas des exêmples....
Que ce portique est beau dans sa simplicité!
Que d'élégance unie à la solidité!
Que ces degrés pompeux, ce noble péristyle,
Ces frises, ces frontons sont d'un large et grand style!
Comme d'étonnement on s'arrête frappé,
Comme d'un air plus pur on semble enveloppé,
Lorsque portant ses pas sous cette vaste enceinte.
Où partout le génie a laissé son empreinte,
Levant vers la coupole, un œil religieux,
On croit y respirer sous le dôme des cieux;
Qu'on voit d'une jeunesse empressée et folâtre
L'impétueux essaim remplir l'amphithéâtre....

Autrefois on enseignait dans les universités la théologie, quelques sophismes et un peu de latin et de grec. Les temps sont bien changés : on vise à l'utile maintenant et tout ce qui peut éclairer, perfectionner l'homme et le rendre meilleur, est du domaine du haut enseignement Nos réglemens universitaires ne sont point cependant encore parfaits; et je signalerai comme une des causes pour lesquelles les études en général n'ont point

atteint le degré désirable de perfection, la loi qui ordonne de faire payer les examens publics pour l'obtention des divers grades académiques. Je voudrais qu'ils fussent gratuits, dût-on augmenter les *Minervalia*. Alors la médiocrité ou l'ignorance ne seraient plus revêtues d'un titre honorable qu'on prostitue assez souvent. Je voudrais aussi qu'on établît à Gand, comme dans nos autres universités, des *pédagogies* telles qu'en possèdait autrefois Louvain. Les études seraient plus suivies et les parens ne verraient plus en tremblant leurs fils quitter le toît paternel pour aller habiter sans mentor une ville populeuse où plus d'un piège est tendu à l'inexpérience. O jeune homme, tandis que tu jouis d'un corps vigoureux et dispos, que ton visage est frais et qu'il est encore couvert du duvet de l'innocence, va caresser les Muses; elles sont femmes aussi, et chérissent les premières années de la vie. En te dévouant tout entier à leur culte, tu n'iras pas grossir le troupeau de ces âmes sans nerf et sans vigueur, victimes d'un plaisir vénal et trompeur.

A côté de l'Université est le *Tribunal civil.* Avant d'appartenir aux Jésuites, ce bâtiment avait servi d'hôtel au fameux Hembieze. Ce factieux célèbre, qui alla porter sa tête sur un

échafaud pour avoir voulu livrer aux Espagnols sa ville natale, nous apprend que tôt ou tard le traître à sa patrie reçoit le châtiment dû à son crime.

Cette rue, naguère obscure et tortueuse à ses deux extrémités, portait le nom d'une société célèbre que Clément XIV, qui certainement était infaillible, et tous les rois de l'Europe, ont rayée du livre de l'histoire. Aujourd'hui le peuple lui a donné le nom de rue de l'Université, et elle est depuis un an l'une des plus belles de la ville. Ainsi, en comparant les petites choses aux grandes, quelques barques de pêcheurs ont été l'origine de l'ancienne marine hollandaise.

Remontant à l'année 700 de l'ère chrétienne, j'aime à me représenter la ville de Gand, aujourd'hui si riche et si étendue, sortant d'un marais fangeux. Le quartier de l'abbaye de St-Bavon, situé sur l'emplacement du vieux château des Espagnols, et de celle de St-Pierre, furent probablement les premiers qui se couvrirent d'habitations, et dans la rue des Champs, ainsi que sur le Kauter, croissaient alors en paix des choux, des navets et des carottes. Pendant les jours d'exil en 1815, Charles X, alors comte d'Artois, logea sur le Kauter dans l'hôtel marqué n° 16, et appartenant aujour-

d'hui à M. le bourgmestre Van Crombrugghe; Son Altesse Royale édifiait les Gantois par son extrême dévotion; elle communiait presque tous les matins à l'église de St-Bavon; aucuns prétendent, qu'à l'exemple de saint-Augustin, elle voulait faire pénitence des gros péchés de sa première jeunesse.

Ce péristyle obscur et écrasé situé au fond du Kauter, et qui ne ressemble pas mal à l'entrée d'une caverne, c'est la porte de la *salle de spectacle*. N'allez pas juger de la salle par son extérieur; elle est décorée avec goût: la troupe en est généralement assez bonne. Je pourrais bien vous dire pourquoi le directeur fait banqueroute presque tous les ans; mais il ne faut pas écrire tout ce que l'on sait. On dit cependant que l'administration locale à laquelle la ville doit tant d'embellissemens depuis dix ans, s'occupe des moyens de donner à ce monument public une façade plus décente.

Cette antique maison située à l'autre extrémité du Kauter, un coin de la rue aux Vaches (Koey-Straet) et portant le n° 26, a été habitée par Hubert Van Eyck, qui partage avec son frère Jean l'honneur de l'invention de la peinture à l'huile, n'en déplaise aux Brugeois qui ont appelé celui-ci *Jean de Bruges*, quoiqu'il fût né, ainsi que son frère, à Maseyk dans

le Limbourg. C'est à Gand dans cette maison que fut peint par ces deux peintres célèbres, le fameux tableau connu sous le nom de l'*Agneau de l'Apocalypse*. Cette magnifique composition, l'une des plus précieuses de l'école flamande et des plus remarquables que possède l'histoire de la peinture en Europe, était exposée depuis le xve siècle dans l'église de St-Bavon. En 1810, des hommes ignorans vendirent pour 6000 francs neuf des *volets* qui en faisaient partie; le roi de Prusse en est devenu propriétaire en 1818 pour le prix énorme de 410,900 francs. Qu'on juge par cette somme de la perte irréparable qu'a faite la Belgique! La cathédrale de St-Bavon a heureusement conservé, je ne sais par quel *bonheur gantois*, le tableau de *l'Agneau* ainsi qu'*Adam et Éve*. Nous n'aurons plus du moins la crainte de voir se renouveler de pareils abus. La sagesse royale a nommé depuis cette époque une commission d'artistes chargée de veiller à la conservation de tous les objets d'arts qui ornent nos églises est nos monumens publics.

L'église cathédrale de St-Bavon est peut-être une des plus riches et des plus somptueuses de la chrétienté. Elle possède une chaire de vérité magnifique, des tableaux des premiers maîtres de l'école flamande, et de

nombreux et beaux mausolées élevés par la piété ou la reconnaissance aux évêques de Gand. Le plus remarquable parmi ceux-ci est celui de l'évêque Triest, exécuté par le célèbre sculpteur Jérôme Duquesnoy. Les deux petits anges placés au bas du monument sont d'une rare beauté. Peu de personnes savent que ce fameux artiste fut condamné à être brûlé vif, pour un crime honteux commis sur la personne de deux enfans de chœur de St-Bavon, qui lui avaient servi de modèles ; mais on ne trouve nulle part que la sentence ait été exécutée : on a de fortes raisons de croire que des protecteurs puissans firent évader le coupable en Allemagne. Je ne suis jamais entré dans la *crypte* ou église souterraine de St-Bavon, sans me sentir frappé de recueillement et d'un respect religieux. Une chose qu'on aura peine à concevoir, c'est qu'une foule de Gantois soient arrivés à cinquante ans sans avoir jamais visité ce lieu sombre et silencieux; il rappelle à la pensée ces fameuses catacombes de Rome, où se refugiaient les premiers Chrétiens pour y célébrer en paix les mystères de leur religion. C'est dans l'église de St-Bavon que j'ai mainte fois admiré les traits d'un homme bienfaisant auquel la reconnaissance publique a décerné le nom de

saint Vincent de Paul de la Belgique, M. le chanoine honoraire *Triest*. Ce vénérable ecclésiastique a consacré et consacre encore tous les jours ses revenus à l'érection et à l'entretien de plusieurs établissemens pour les enfans, et les vieillards des deux sexes. L'humanité lui doit dans nos provinces l'érection à ses frais d'un établissement où plus de quarante sourds et muets des deux sexes sont élevés et instruits d'après la méthode de l'abbé Sicard. Puisse ce vénérable ecclésiastique vivre encore long-temps pour le bonheur de l'humanité et l'honneur du clergé de Gand.

Je sors de St-Bavon et je trouve à main droite un grand bâtiment. Les fenêtres sombres et rares en sont garnies d'énormes barreaux de fer. Craint-on que quelqu'un ne s'échappe de ce lieu? est-ce une prison? Non, c'est le *Grand-Séminaire*; mais sans doute on a cru devoir prendre ces précautions pour préserver nos jeunes lévites des séductions d'un monde trompeur.

Singulier voisinage! je fais quelques pas et je passe à côté de la *loge des francs-maçons*, qu'au grand regret de certaines gens on ne brûle pas encore chez nous, comme dans l'Italie et l'heureuse Espagne. Je me trouve sur le *Sablon*. Je vois un vieux guer-

rier saluer l'aigle qui semble planer sur cette fontaine et paraît menacer encore l'Angleterre. L'aigle est donc *encore dans le secret des cieux?* Le vainqueur des Pyramides voit-il encore ses étendards flotter dans toute l'Europe, et les lys la pâture des abeilles? Non: mais le Flamand ne sait pas insulter lâchement un pouvoir qui n'est plus, et dégrader, comme ailleurs, ses monumens publics pour en arracher des signes qu'il a chéris et révérés.

L'extérieur de *l'église de St-Jacques*, ou plutôt sa façade, aurait bien besoin d'être restauré. L'intérieur de ce temple, qui serait mis au premier rang dans toute autre ville, est remarquable, et rappelle l'ancienne richesse du clergé en Flandre. Au milieu de quelques compositions remarquables, on y voit dans le fond de la nef latérale à droite, un tableau de Van Cleef représentant le *Jugement dernier*. Là, des démons aussi burlesques et aussi dégoûtans que ceux de Callot, punissent dans les flammes éternelles les réprouvés des deux sexes, mais avec des circonstances telles que le récit en ferait rougir la pudeur. Le bon goût a déjà fait inutilement quelques tentatives pour faire disparaître cette peinture inconvenante.

La *bibliothèque de l'Université* établie depuis plusieurs années dans la jolie église de la ci-devant abbaye de Bandeloo, possède déjà environ 60,000 volumes. Ce monument du génie et de la sottise, possède de beaux manuscrits anciens, qui proviennent en grande partie des couvens supprimés. Les professeurs, chacun dans leurs facultés respectives, complétent tous les ans avec les fonds alloués par le gouvernement, les collections d'ouvrages de droit, de science et de belles-lettres. Pour débrouiller la confusion de ce ténébreux chaos, pour guider le lecteur dans le choix de ces énormes compilations in-folio et in-quarto, rangées dans leurs casiers comme des pierres de taille et non moins pesantes qu'elles, les jeunes gens qui aspirent à la science doivent s'estimer bien heureux s'ils rencontrent comme à Paris un Van Praet, c'est-à-dire, un homme dont l'obligeance ne peut être comparée qu'à ses connaissances profondes, et qui non content de vous citer les étiquettes des livres, vous expose ce qu'ils contiennent.

Le grand bâtiment attenant, c'est le *Collége royal*, qui, par sa grandeur, son agréable situation, son organisation intérieure et son matériel, est sans contestation un des pre-

miers établissemens d'instruction publique du royaume. Là d'habiles professeurs enseignent à la jeunesse des choses qu'ils ne devront pas oublier à la fin de leurs études. Autrefois des régens encroûtés d'une couche épaisse de pédanterie qu'il leur était impossible de secouer, voulaient apprendre aux enfans la langue latine avant qu'ils ne sussent leur propre langue, et les entretenaient pendant dix grandes années de Romulus et de sa louve, d'Athènes, des Grecs, des Perses et des Macédoniens : ils en assourdissaient tellement le cerveau de leurs élèves, qu'il fallait plus tard à ceux-ci beaucoup de temps pour redevenir citoyens de leur pays, et se familiariser avec ce qui se passait autour d'eux. On commence heureusement à comprendre combien l'on s'est lourdement et long-temps trompé dans les systèmes d'éducation. Au lieu de borner l'instruction à l'étude d'une langue morte, le latin, que quatre-vingt-dix écoliers sur cent ne savaient pas en quittant les bancs, on leur apprend les langues vivantes, et on leur enseigne la littérature, la géographie, les élémens des sciences et l'histoire moderne aussi bien qu'ancienne. On ne saurait surtout donner trop de soins et de développement à cette dernière branche d'en-

seignement qu'un auteur a appelé *la leçon éternelle des peuples et des rois*. Il est impossible qu'un jeune homme qui a lu avec quelque fruit l'histoire romaine ou celle de la Belgique, ne sente point battre son cœur aux doux noms de patrie et de liberté.

Il vaut mieux n'en rien dire que de consacrer seulement quelques lignes au *Jardin botanique*, qui, après celui de Paris, est le plus complet, le plus riche et le plus soigné de tous ceux qui se trouvent de ce côté-ci du Rhin.

Je ne traverse jamais le *Marché du Vendredi* sans croire encore sentir l'horrible odeur des bûchers de l'Inquisition. Je ne puis m'empêcher de frémir en me rappelant que sous l'implacable duc d'Albe, il ne se passa presque pas un jour sans que les flammes n'aient dévoré quelque nouvelle victime. Au milieu de cette place s'élevait une colonne surmontée de la statue de Charles V; elle fut abattue en 1793 par les révolutionnaires. Ce prince possédait les talens qui font naître l'admiration des peuples, et non les vertus qui les rendent heureux. Ayant formé, comme Napoléon qui a plus d'un rapport avec lui, le projet chimérique de la domination de l'Europe, il mourut dans l'obscurité d'un cloître, en

touré de moines; tandis que celui-ci sous la garde des geoliers anglais alla expirer sur un rocher brûlant, où quelques amis fidèles lui fermèrent les yeux.

Cette merveille de Gand, cet *énorme canon* qui pèse 34,000 livres et dont la longueur est de dix-sept pieds, nous apprend que sous Philippe-le-Bon on avait l'art de *forger* des pierriers plus extraordinaires par leur grosseur démesurée qu'utiles à la guerre. Il y a près de trois siècles que ce canon, repris par les Gantois sur les habitans d'Audenarde pendant nos guerres civiles, fatigue de sa masse inerte son affût de pierre de taille.

J'entre dans la *Rue-Basse*. C'est au milieu de cette rue, n° 11, qu'habita et mourut pauvre en 1733 le savant anatomiste *Jean Palfyn*, de Courtrai, auteur de plusieurs ouvrages, alors fort estimés, sur la chirurgie.

En face, n° 18, était l'hôtel ou l'espèce de forteresse habitée du temps des *Gueux* par le célèbre factieux *Ryhove*, seigneur de la Kethulle. C'est là qu'il renferma en 1577 les évêques de Bruges et d'Ypres et une quinzaine d'autres seigneurs qu'on croyait les plus attachés au parti des Catholiques.

La partie de *l'hôtel-de-ville* qui donne sur le marché au beurre est un monument d'un effet

grand et sévère, mais défiguré par l'escalier moderne placé à l'extrémité. On s'occupe des moyens de lui rendre ses premières formes extérieures.

Quand je contemple ce *beffroi*, ce vieux témoin de la grandeur et de la prospérité des Gantois, je me rappelle avec plaisir qu'ils en commencèrent la construction aux premiers jours de leur liberté, c'est-à-dire, lorsque nos princes, pour soutenir l'éclat de leur rang dans les croisades, vendirent leurs domaines à leurs vassaux. La ville de Gand, érigée alors en *commune* vers l'année 1178, fut affranchie de toute servitude; ses habitans purent se rassembler, choisir leurs échevins, avoir une jurisdiction, un beffroi. Ce fut un grand pas de fait : mais que de temps et d'efforts n'a-t-il pas fallu pour arriver à l'heureuse liberté constitutionnelle dont nous jouissons aujourd'hui dans les Pays-Bas!

Je ne passe jamais près de *l'église de Saint-Nicolas* sans émettre le désir que l'autorité ne permette plus de bâtir autour des temples du Seigneur, chose aussi inconvenante que dangereuse. Les églises doivent être entièrement isolées : si cela était, nous ne serions pas privés de la vue d'un beau monument gothique qui est offusqué par de petites habi-

tations modernes très-mesquines, qui font un contraste désagréable avec ces tourelles noircies par le temps.

Nous avons vu que les Espagnols au temps de l'Inquisition brûlaient et pendaient sur le marché du Vendredi les *Gueux*, les hérétiques, les sorciers, et très-souvent les gens riches; les jours où le nombre des victimes était trop grand, le marché au Grain partageait le triste honneur de servir de théâtre à la mort de ces malheureux.

En traversant le pont de St-Michel, je salue *l'hôtel* de l'infortuné *comte d'Egmont*, situé sur le Quai, au coin de la rue aux Trippes, nº 14. Cet hôtel fut aussi habité à deux reprises par Philippe II, de qui la gaîté franche des Flamands ne put jamais, pendant les jours de fêtes qui lui furent données, dérider le front soucieux et sévère. On s'est universellement trompé jusqu'à présent sur le compte du vainqueur de Saint-Quentin et de Gravelines. On croit généralement qu'il n'embrassa jamais avec vigueur la cause de l'émancipation des Pays-Bas, et qu'il fut condamné plutôt d'après des conjectures que des preuves; l'histoire reviendra bientôt de ce jugement. Il existe aux archives de la ville de Gand et surtout à celle d'Audenarde des pièces précieuses qui attes-

teront que d'Egmont eut une part active à notre révolution, et qu'il est très-digne de partager avec le grand Guillaume le nom de Père de notre liberté.

J'entre dans *l'église de Saint-Michel* qui servit de *Temple de la Raison* pendant la révolution. Cette belle église est d'une architecture légère; n'étant point encore surchargée d'ornemens comme celle de St-Bavon, elle conserve un air de simplicité et de majesté sévère qui élève l'âme, et me semble bien préférable à ce luxe pompeux, inventé plutôt pour frapper les yeux et nous rabaisser aux petites vanités du monde, que pour toucher le cœur et le rapprocher de l'Éternel.

J'arrive à la *Coupure* sur les rives de laquelle une triple rangée d'arbres à droite et à gauche forme une promenade charmante et bien préférable à *l'Allée-Verte* de Bruxelles. Au milieu s'élèvent les hautes murailles de la *Maison de correction*. Cet immense bâtiment octogone fut commencé en 1773, sous le règne de Marie-Thérèse; c'était à Guillaume qu'appartenait la gloire de l'achever. Je ne ferai point l'éloge de cette maison où le sort des prisonniers est tellement adouci qu'on en voit souvent préférer cette vie à leur liberté. Je dirai seulement qu'elle a servi de modèle

à plusieurs autres établissemens semblables formés aux États-Unis, en Prusse et à Londres. Dans cette ville on a voulu faire au plan primitif quelques changemens qui sont peu heureux.

Tout en respirant les parfums délicieux qui s'échappent de ces tilleuls en fleurs, dont la douceur, à ce que l'on assure, est très-propre à calmer les migraines et l'irritation de nerfs, j'arrive vis-à-vis l'*Entrepôt* dont les bâtimens d'une architecture simple, sont vastes et commodes. Pourquoi ces quais, que dans un seul jour je voyais couverts il y a quinze ans de 1200 pièces de vin et de nombreux ouvriers, sont-ils aujourd'hui si tristes et si déserts ?

D'ici j'aperçois se dessinant sur le haut de la montagne de St-Pierre la belle église de ce nom, qu'on dit rappeler, par ses proportions, celle de Rome, que je n'ai pas vue et que je ne verrai probablement jamais. C'est dans cette église qu'autrefois nos bons comtes de Flandre, avec une simplicité qui n'est excusable que dans ces temps d'ignorance, reconnaissaient publiquement tenir leur puissance du clergé. Ils recevaient leur épée de la main de l'abbé de St-Pierre, et juraient ensuite de maintenir les priviléges de cette abbaye, la plus riche de tout le pays.

Je terminerai ma promenade, non pas que la matière manque à mes observations, mais parce que je suis obligé de me resserrer dans un cadre étroit, et que celui qui écrit tout ce qu'il sait est un fou. Les esprits ne sont point encore parvenus à leur maturité ; soit préjugés, soit pusillanimité, les hommes en sont encore au point de trouver mauvais que vous disiez des vérités qu'ils reconnaissent quelquefois dans le fond de leur cœur.

FIN DU TOME SECOND.



TABLE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE P.-M. DE VROOM,
A BRUXELLES.

